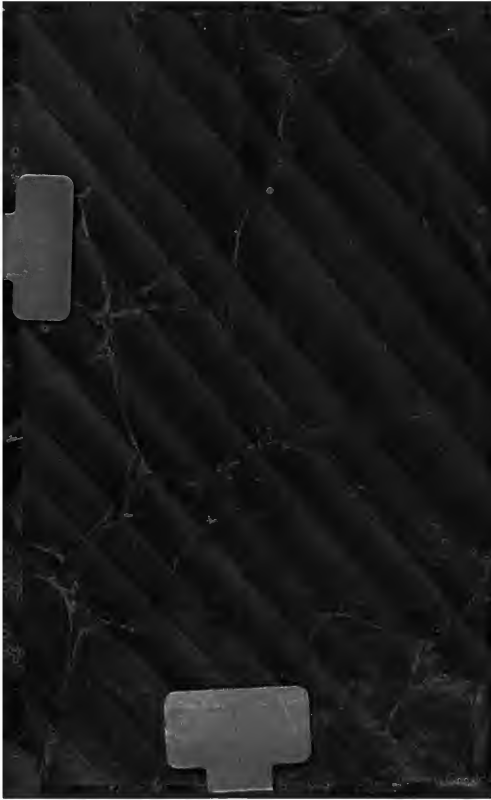


**OEUVRES
COMPLETES DE
SIR WALTER
SCOTT, GUY
MANNERING**







102814

Palat. LV 26¹⁷.



OEUVRES
COMPLÈTES
DE SIR WALTER SCOTT.

TOME SEPTIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE AIGNOUX.

GUY MANNERING;

OU

L'ASTROLOGUE.

« Grâce à des mots mystérieux
« D'une merveilleuse influence,
« Avec tous les esprits de la terre et des cieux
« On peut, dit-on, être d'intelligence.
« On a beau dire; moi, je pense
« Que c'est un métier dangereux. »

LE LAI DU DERNIER MENESTREL.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 12.

M DCCC XXII.



GUY MANNERING,

OU

L'ASTROLOGUE.

CHAPITRE PREMIER.

« Un homme qui croit que la mort n'est autre chose qu'un
« profond sommeil; sans souci du passé, sans inquiétudes
« pour le présent, sans craintes pour l'avenir, et qui, par dé-
« sespoir, croit que tout meurt avec son corps. »

Mesure pour Mesure. SHAKESPEARE.

GLOSSIN avoit dressé un procès-verbal circonstancié des déclarations qui venoient de lui être faites. Elles jetoient peu de jour sur cette affaire, et ne pouvoient pas lui être d'une grande utilité dans ses recherches. Mais le lecteur, mieux informé, se trouve instruit par cet interrogatoire de tout ce qu'a fait Brown depuis l'instant où nous l'avons laissé sur le chemin de Kippletringan, jusqu'au moment où, dévoré de jalousie, il se présenta si malheureusement devant Julie Mannerling, et se trouva engagé dans une querelle dont les suites furent si funestes.

Glossin retourna à Ellangowan en réfléchissant sur ce qu'il venoit d'apprendre. Il se convainquit de plus en plus que, s'il pouvoit réussir dans ses recherches, ce seroit un moyen sûr d'obtenir les bonnes grâces du colonel et du lord Hazlewood, ce qui n'étoit pas à négliger. Il jouissoit d'avance du plaisir qu'il auroit à pouvoir donner une telle preuve de son adresse et de sa sagacité. Il apprit donc avec bien de la joie, en rentrant chez lui, que Mac-Guffog, l'effroi des voleurs, avec deux ou trois autres estafiers, avoient arrêté un homme, et qu'ils étoient dans la cuisine attendant son retour.

Il descendit bien vite de cheval, et se hâta d'entrer chez lui. — Courez avertir mon clerc de descendre, dit-il à un domestique, vous le trouverez dans la petite chambre verte, copiant le registre de mes domestiques. Mettez tout en ordre dans mon cabinet. Approchez du bureau un grand fauteuil de cuir, et préparez un tabouret pour M. Scrow.

— Scrow, dit-il à son clerc dès qu'il arriva, prenez l'ouvrage de sir Georges Mackenzie sur les crimes, ouvrez-le à la section *vis publica et privata*, et faites un pli au chapitre *sur ceux qui portent des armes défendues*. Maintenant aidez-moi à me débarrasser de ma redingote, suspendez-la dans l'antichambre, et dites qu'on amène

le prisonnier. J'espère bien que c'est lui ! Un moment ! Envoyez-moi d'abord Mac-Guffog.

— Eh bien, Mac-Guffog, où avez-vous trouvé ce gibier ?

Mac-Guffog étoit un drôle qui avoit la taille d'un athlète, un cou comme celui d'un taureau, la figure toute bourgeonnée, et l'œil gauche de travers. Après quelques contorsions dont il salua le juge, il commença son histoire dans un jargon accompagné de gestes et de clignotements d'yeux qui indiquoient une parfaite intelligence entre le narrateur et celui qui l'écoutoit. — Votre honneur saura, dit-il, que je me suis rendu à la place dont votre honneur m'a parlé, dans ce cabaret, près du bord de la mer, qui est tenu par cette femme que votre honneur connoît. Eh bien, me dit-elle, qu'est-ce qui vous manque ? vous faut-il quelqu'une de nos marchandises pour le château ! Sans doute, lui répondis-je, vous savez que M. Bertram d'Ellangowan lui-même autrefois,.....

— C'est bien, c'est bien ! supprimez les détails : passez à l'essentiel.

— Soit. Je m'assis, et je lui marchandai de l'eau-de-vie que je feignis de vouloir acheter, jusqu'à ce qu'il arrivât.

— Qui ?

— Lui (dit Mac-Guffog en tournant le ponce

du côté de la cuisine où on gardoit le prisonnier); il avoit sur le corps un grand manteau, et je vis que je n'en viendrois pas à bout aisément. Je commençai à parler de manière à lui faire croire que j'étois de l'île de Man, et j'avois soin de me placer toujours entre l'hôtesse et lui, de peur qu'elle ne le détrompât. Nous nous mîmes à boire ensemble. Je gageai qu'il ne boiroit pas le quart d'une pinte de genièvre d'Hollande sans reprendre haleine. Il accepta le défi, et l'avalâ sans sourciller. Mais en ce moment arrivèrent Slounging Jack et Dick Spur que j'attendois. Nous tombâmes tous trois sur lui à l'improviste; nous le garrottâmes, lui mîmes les fers aux pieds et aux mains, et le rendîmes doux comme un agneau. Depuis qu'il est ici, il a dormi, et il est maintenant frais comme une marguerite du mois de mai, pour répondre à ce que votre honneur voudra lui demander.

Ce récit, accompagné de gestes et de grimaces, fut accueilli avec les éloges auxquels s'attendoit le narrateur.

— N'avoit-il pas d'armes? demanda le juge.

— Si vraiment. Un sabre, des pistolets, comme ces gens-là en ont toujours.

— Avoit-il quelques papiers?

— Les voilà. Et, en parlant ainsi, il mit sur la table un portefeuille fort sale.

— Descendez donc, Mac-Guffog, faites monter le prisonnier, et ne vous éloignez pas.

Le subalterne quitta la chambre. L'instant d'après on entendit le bruit des fers sur l'escalier; et, au bout de deux ou trois minutes, on fit entrer un homme soigneusement garrotté, et ayant les fers aux pieds et aux mains.

C'étoit un homme robuste et nerveux; sa figure étoit basanée, et quoique les rides de son front et ses cheveux commençant à grisonner annonçassent un âge assez avancé, quoique sa taille ne fût pas bien grande, tout en lui annonçoit tant de vigueur que peu de gens auroient voulu lutter avec lui. Ses traits durs et sauvages étoient un peu enluminés, et ses yeux se ressentoient encore de l'excès de boisson qui avoit facilité sa capture. Mais l'instant de sommeil dont Mac-Guffog l'avoit laissé jouir, et surtout le sentiment du danger où il se trouvoit, lui avoit rendu le libre exercice de toutes ses facultés. Le digne juge et son prisonnier, non moins estimable, se regardèrent quelque temps sans parler. Glossin reconnut l'homme qu'il avoit devant les yeux, et sentit quelque embarras pour procéder à son interrogatoire. Enfin il rompit le silence.

— C'est donc vous, capitaine? Il y avoit longtemps qu'on ne vous avoit vu sur cette côte!

— Long-temps! sans doute. Car, que le diable

m'emporte, si ce n'est pas la première fois que j'y viens!

— Cela ne passera pas, monsieur le capitaine.

— Il faudra bien que cela passe, saprédié, monsieur le juge!

— Et quel est le nom que vous trouvez à propos de vous donner pour le moment, jusqu'à ce que je vous confronte avec des gens qui vous rafraîchiront la mémoire, et vous diront qui vous êtes, ou du moins qui vous avez été?

— Qui je suis? mille tonnerres! Je suis Jans Janson, de Cuxhaven. Qui voulez-vous que je sois?

Glossin prit dans une armoire deux petits pistolets de poche, les chargea avec affectation, et dit à son clerc de se retirer, et d'attendre dans l'antichambre avec les constables.

Le clerc lui fit quelques représentations sur le danger de le laisser seul avec un pareil homme, quoiqu'il fût lié et enchaîné de manière à ne pouvoir remuer un de ses membres; mais Glossin lui réitéra l'ordre de sortir avec quelque impatience.

Quand il eut quitté la chambre, le juge fit quelques tours dans l'appartement. Alors, plaçant son fauteuil en face du prisonnier, comme pour le mieux examiner, il mit ses pistolets devant lui sur son bureau, et lui dit d'une voix ferme :

— Vous êtes Dirk Hatteraick de Flessingue. Oserez-vous le nier ?

Le prisonnier tourna les yeux du côté de la porte, comme s'il eût craint que quelqu'un n'écoutât. Glossin se leva, ouvrit la porte, de manière que le prisonnier, du banc sur lequel il étoit assis, pût se convaincre qu'il n'y avoit pas là d'espions apostés. L'ayant ensuite refermée, il reprit sa place, et lui dit de nouveau : — Vous êtes Dirk Hatteraick, autrefois capitaine du Jungfraw. En conviendrez-vous ?

— Cent mille diables ! si vous savez qui je suis, pourquoi me le demander ?

— Parce que je suis surpris de vous voir dans le dernier endroit où vous devriez vous trouver si vous songiez à votre sûreté.

— Mille diables ! un homme qui ose me parler ainsi ne songe guère à la sienne !

— Quoi, capitaine, sans armes, dans les fers, voilà comme vous parlez ! Croyez-moi, le ton de menace ne vous convient pas. Vous aurez bien de la peine à quitter ce pays avant d'avoir rendu compte d'un petit accident arrivé il y a quelques années à la pointe de Warroch.

La figure d'Hatteraick devint noire comme la nuit.

Quant à moi, continua Glossin, c'est malgré moi que je me trouve obligé d'user de sévérité

envers une vieille connoissance, mais mon devoir l'exige, et je vais vous envoyer dès aujourd'hui à Édimbourg, dans une bonne chaise de poste attelée de quatre chevaux.

— Mille tonnerres ! vous ne le feriez pas si j'avois à vous donner, comme autrefois, une demi-cargaison de billets sur Van-Beest et Van-Bruggen.

— Cela est si vieux, capitaine, que je ne me souviens plus comment j'ai été récompensé de mes peines.

— De vos peines ! de votre silence, voulez-vous dire.

— J'étois alors dans les affaires, mais depuis quelques temps j'y ai renoncé.

— Oui, mais j'ai dans l'idée que vous pourriez bien les reprendre, et marcher encore sur vos anciennes voies. Et tenez, que cinq cents diables me tordent le cou si je n'avois pas dessein de vous voir pour vous parler de quelque chose qui vous intéresse.

— De l'enfant ? dit Glossin très-vivement.

— Ya, mein herr !

— Est-ce qu'il vit encore ?

— Comme vous et moi !

— Bon Dieu ! mais il est aux Indes ?

— Non, de par tous les diables ! Il est ici sur cette côte.

— Mais Hatteraick..... ceci..... si cela est vrai, ce que je ne puis croire, va nous ruiner tous les deux. Il n'est pas possible que le coup dont il a été le témoin soit effacé de sa mémoire. Et pour moi, son retour peut avoir les plus fâcheuses conséquences. Je vous le répète, cela nous ruinera tous deux !

— Je vous dis que cela ne ruinera que vous, car je le suis déjà, et si je suis pendu, cela finira tout.

— Que diable ! qu'êtes-vous venu faire, comme un fou, sur cette côte ?

— La maison s'ébranloit, je n'avois plus d'argent. J'ai pensé que l'affaire étoit oubliée depuis long-temps.

— Voyons ! Je n'ose pas vous relâcher ; mais ne pouvez-vous pas vous faire délivrer en chemin ? Sûrement, écrivez un mot à Brown, votre lieutenant, et je vous ferai conduire par la route qui borde la mer.

— Impossible ! Brown est mort, tué, enterré ; il est à tous les diables !

— Mort ! tué ! à Woodbourne, peut-être ?

— Ya, mein herr !

— Glossin s'arrêta un instant. Mille inquiétudes, mille craintes qui le dévoroient faisoient couler la sueur de son front, tandis que le misé-

nable qui étoit devant lui mâchoit son tabac d'un air indifférent et imperturbable. Je suis ruiné, disoit Glossin en lui-même, complètement ruiné; si l'héritier reparoit; et ensuite quelles seroient les conséquences des liaisons que j'ai eues avec ces gens-là? — Écoutez, Hatteraick, je ne puis vous remettre en liberté, mais je puis vous faciliter les moyens de vous sauver vous-même. Mon cœur me parle toujours pour un ancien ami. Je vais vous faire garder cette nuit dans une salle du vieux château, et je ferai donner à vos gardes double ration de grog. Mac-Guffog se laissera prendre dans le même piège qu'il vous a tendu. Les fenêtres et les barreaux de cette chambre ne tiennent à rien, vous n'aurez qu'un saut d'environ douze pieds à faire pour être libre, et il y a beaucoup de neige sur la terre.

— Mais cela ! dit Hatteraick en montrant ses fers, qui m'en débarrassera ?

— Voici, dit Glossin en allant prendre dans une armoire une petite lime qu'il lui donna, voici un bon ami qui travaillera pour vous. Vous connaissez l'escalier qui conduit des ruines à la mer.

Hatteraick agita ses chaînes avec transport, comme s'il se sentoit déjà libre, et il tâcha d'étendre la main vers son protecteur. Glossin mit

un doigt sur sa bouche pour lui recommander la discrétion, et continua ses instructions.

— Une fois libre, vous vous rendrez à Derncleugh.....

— Mille tonnerres ! je n'en ferai rien. Cette mine est éventée !

— Diable ! Eh bien ! prenez mon esquif qui est sur le rivage, et servez-vous-en. Mais restez à la pointe de Warroch jusqu'à ce que je vous aie vu.

— A la pointe de Warroch ! dit Hatteraick d'un air contrarié, et où vous attendrai-je ? dans la caverne, sans doute ? J'aimerois mieux que ce fût partout ailleurs. Cet endroit me répugne. On assure qu'il y revient. Mais, mille tonnerres ! je ne l'ai jamais craint pendant sa vie, je n'en aurai pas peur après sa mort. Que l'enfer m'engloutisse si l'on peut dire que Dirk Hatteraick ait jamais eu peur d'un chien ou d'un diable ! ainsi donc je vous attendrai là.

— Oui ! dit Glossin. Et alors il appela son monde.

— Je ne puis rien faire, Mac-Guffog, du capitaine Janson, comme il lui plaît de se nommer. Il est trop tard pour l'envoyer à la prison du comté. N'y a-t-il pas au vieux château une chambre où on pourroit l'enfermer ?

— Oui, Monsieur ; mon oncle le constable y a gardé un homme trois jours du temps du vieux

Ellangowan. Mais elle doit être pleine d'ordures, il y a plus de quinze ans qu'on ne l'a nettoyée.

— Je sais tout cela ; mais ce n'est pas pour y faire un long séjour, il ne s'agit que d'une nuit. Il y a une petite chambre à côté, vous y allumerez du feu pour vous autres, et j'aurai soin de vous envoyer de quoi vous désennuyer, entendez-vous ? Ayez soin de bien enfermer le prisonnier, mais faites-lui du feu, la saison l'exige. Peut-être que demain il se justifiera.

Munis de ces instructions et d'une ample provision de comestibles et de liqueurs fortes, ils se rendirent au vieux château où ils devoient monter la garde toute la nuit ; et le juge se flatta qu'ils ne la passeroient pas tout entière à veiller ni en prières.

On doit bien penser que Glossin lui-même ne jouit pas cette nuit d'un sommeil bien tranquille. Sa situation étoit on ne peut pas plus critique ; toute la honte de sa vie sembloit accumulée autour de lui et prête à le couvrir tout entier. Il se coucha cependant, et se retourna bien des fois sur son oreiller avant de pouvoir s'endormir. Enfin le sommeil s'empara de ses sens, mais ce fut pour lui présenter l'image de son ancien bienfaiteur, tel qu'il l'avoit vu pour la dernière fois, la pâleur de la mort peinte sur la figure. Ensuite il le voyoit, revêtu de la fraîcheur et de la force de la

jeunesse, s'approcher de lui pour le chasser de la demeure de ses pères.

Il rêva ensuite qu'après avoir erré long-temps dans un désert, il vint près d'une auberge d'où sembloient sortir des cris de joie et de débauche, et qu'y étant entré, Frank Kennedy se présenta à ses yeux, couvert de sang et de blessures, tel qu'on l'avoit trouvé près de la pointe de Warroch, mais tenant à la main un bowl de punch enflammé.

Il lui sembla enfin être dans une prison. Il y vit Dirk Hatteraick. Il venoit d'être condamné à mort, et confessoit ses crimes à un prêtre. — Après avoir commis ce crime, disoit-il, nous nous retirâmes dans une caverne qui n'étoit connue que d'un seul homme dans le pays; nous discussions sur ce que nous ferions de l'enfant, et nous allions le donner à une égyptienne quand nous entendîmes les cris de ceux qui nous cherchoient, et qui étoient justement sur notre tête. Un homme entra en ce moment dans la caverne; c'étoit celui qui la connoissoit. Mais nous achetâmes sa discrétion en lui donnant la moitié de tout ce que nous avions sauvé. Il nous fit emmener l'enfant en Hollande, où nous nous rendîmes la nuit suivante dans une barque qui vint nous prendre à la côte. Cet homme étoit....

— Non ! ce n'étoit pas moi ! je le nie ! cria

Glossin ; et, en s'efforçant de mettre encore plus d'énergie dans son désaveu, il s'éveilla.

C'est à sa conscience qu'il étoit redevable de cette espèce de fantasmagorie mentale. La vérité est que, connoissant mieux que personne les retraites des contrebandiers, il avoit été tout droit à la caverne, tandis qu'on les cherchoit de toutes parts. Il ne connoissoit pas encore le meurtre de Kennedy, qu'il croyoit leur prisonnier. Il faut même avouer qu'il avoit dessein d'employer sa médiation en sa faveur. Mais il les trouva dans les trances d'une terreur profonde ; la rage qui les avoit entraînés au meurtre étant une fois assouvie, ne laissoit plus de place dans leur cœur, si on en excepte celui d'Hatteraick, que pour les remords et l'épouvante. Glossin étoit pauvre à cette époque ; il avoit des dettes, mais il jouissoit déjà de la confiance de M. Bertram, et connoissant son inexpérience et sa facilité, il voyoit la possibilité de s'enrichir à ses dépens, de s'approprier tous ses biens, si l'enfant qu'il voyoit en leur puissance venoit à disparaître, et laissoit à un père prodigue la faculté de dissiper des biens qui lui étoient substitués. Décidé par l'intérêt actuel et par ses projets pour l'avenir, il accepta le partage que lui offrirent les contrebandiers, des marchandises qu'ils avoient sauvées de leur longre, et dont ils lui payèrent la valeur en traites

sur Van-Beest et Van-Bruggen, sous la condition qu'il leur garderoit fidèlement le secret ; il les engagea à emmener l'enfant, qui, leur dit-il, étoit assez âgé pour donner des renseignements sur l'assassinat dont il avoit été le témoin. Le seul palliatif que Glossin put offrir à sa conscience fut la force de la tentation qui lui fit envisager à la fois tous les avantages qui pouvoient résulter pour lui dans l'avenir d'une opération qui le tiroit à l'instant même de la misère où il se trouvoit. Il tâchoit d'ailleurs de se persuader que le soin de sa propre sûreté l'avoit forcé d'agir ainsi. N'étoit-il pas en quelque façon au pouvoir de ces brigands ? S'il avoit refusé leurs offres, le secours qu'il auroit pu appeler, quoique peu éloigné de lui en ce moment, ne seroit peut-être pas arrivé à temps pour le sauver des mains de scélérats pour qui la vie d'un homme n'étoit rien.

Glossin se leva l'esprit bourelé des noirs sentiments qui naissent d'une mauvaise conscience. Il étoit minuit. Il se mit à une fenêtre dont la vue donnoit du côté du vieux château. Tous les objets que nous avons décrits au commencement de notre premier volume étoient couverts de neige, et la blancheur de la terre, brillante quoique triste, contrastoit avec la mer à laquelle elle sembloit donner une teinte noire

et livide. On peut encore trouver quelques beautés dans la vue d'un paysage couvert de neige; mais le froid, la nuit, la solitude, lui donnent toujours un air sauvage, une apparence de désolation. Les objets qui nous sont le mieux connus semblent avoir disparu, ou ne nous présentent plus le même aspect, et il semble qu'un nouveau monde s'offre à nos regards.

Ces réflexions n'étoient pourtant pas celles qui occupoient en ce moment l'esprit de cet homme méprisable. Ses yeux étoient fixés sur les ruines sombres et majestueuses du vieux château. A travers deux croisées percées dans les murs épais d'une tour massive, il voyoit briller deux lumières qui partoient l'une de la chambre où Hatteraick étoit enfermé, l'autre de l'appartement occupé par ses gardiens. S'est-il échappé? s'échappera-t-il? Ces gens, incapables d'une surveillance exacte, en auront-ils aujourd'hui pour compléter ma ruine? S'il est encore là quand le jour va luire, il faut que je l'envoie en prison; Mac-Morlan ou quelque autre instruira son procès; on découvrira qui il est; il sera condamné; et, pour se venger de moi, il dira..... il dira tout ce qu'il a à dire.

Tandis que ces pensées se succédoient rapidement dans l'imagination de Glossin, une des lumières disparut à ses yeux; il sembloit qu'un

corps opaque, placé à la croisée, interceptât sa clarté : quel moment intéressant ! — Sans doute il a brisé ses fers, et il travaille à détacher les barreaux de la croisée : il en viendra aisément à bout ; le mur est comme pourri. Ciel ! ils sont tombés en dehors ! J'ai entendu le bruit qu'ils ont fait sur les pierres ! Les gardes vont s'éveiller ! que le diable emporte le maladroit Hollandais ! La lumière reparoit. Ils l'auront saisi, et ils l'enchaînent de nouveau. Non, il s'est sans doute retiré un instant par prudence à cause de la chute des barreaux ; mais le voilà de nouveau à la fenêtre, car on ne voit pas la lumière. Il est sauvé !

Un bruit sourd, comme d'un corps qui tombe d'une certaine hauteur dans la neige, annonça en ce moment que la fuite d'Hatteraick avoit réussi. Bientôt après Glossin vit une figure se glisser le long des ruines et gagner le bord de la mer. Nouvelle cause d'inquiétudes. Sera-t-il en état de manœuvrer seul l'esquif ? Il faudra que j'aille au secours du misérable. Mais non, l'esquif est en mer, la voile est déployée, il gagne le large ; il a pris le vent, que n'est-il assez fort pour exciter une tempête et l'engloutir !

Après ce vœu cordial, il continua de suivre des yeux la barque jusqu'à ce qu'elle fût presque à la hauteur de la pointe de Warroch. Alors,

malgré le clair de la lune, il lui fut impossible de la distinguer des flots sur lesquels elle voguait. Satisfait d'avoir échappé au danger qu'il avoit à craindre, il regagna son oreiller avec l'esprit un peu plus tranquille.

CHAPITRE II.

« Viens m'aider à sortir de cet antre effroyable. »

Titus Andronicus. SHAKSPEARE.

LE lendemain matin l'alarme et la confusion furent grandes parmi les officiers de justice chargés de veiller le prisonnier, quand ils virent qu'il leur étoit échappé. Mac-Guffog parut devant Glos-sin, la tête troublée autant par la boisson que par la crainte. Il reçut une sévère réprimande pour avoir négligé son devoir. Le juge n'oublia sa colère que pour faire prendre les mesures en apparence nécessaires pour retrouver le fugitif. Il ordonna à sa troupe, qui ne demandoit pas mieux que de s'éloigner de sa présence, de commencer sur-le-champ les recherches les plus exactes, il la dispersa dans toutes les directions excepté la bonne, et leur recommanda de visiter surtout Derncleugh, qui servoit de retraite pendant la nuit à des vagabonds de toute espèce.

S'étant ainsi débarrassé d'eux, il se hâta de se rendre, par des chemins détournés, dans le bois de Warroch, pour avoir son entrevue avec Hatteraick. Il désiroit apprendre de lui, plus à loisir qu'il n'avoit pu le faire dans la conférence de la

veille, toutes les circonstances relatives au retour du fils d'Ellangowan dans son pays natal.

Imitant donc les manœuvres d'un renard qui veut donner le change aux chiens qui le poursuivent, Glossin tâcha d'arriver au lieu du rendez-vous de manière à laisser le moins de traces possibles de sa marche. — Plût au Ciel qu'il tombât de la neige ! pensa-t-il en regardant en arrière ; et qu'elle pût effacer les empreintes de mes pas ! Si quelqu'un de ceux qui sont à la recherche du capitaine venoit à les découvrir, il les suivroit à la piste comme un limier et finiroit par nous surprendre. Il faut que je descende sur le rivage, et que je tâche ensuite de me glisser à travers les rochers.

Il descendit donc non sans peine sur le bord de la mer, se dirigeant entre les rochers et la marée montante. Tantôt il jetoit un regard inquiet sur le sommet des montagnes, d'où sa course auroit pu être découverte, tantôt du côté de la mer d'où quelques barques auroient pu l'apercevoir.

Les sentiments de la crainte qu'il éprouvoit pour lui-même se turent un moment quand il arriva à l'endroit où l'on avoit trouvé le corps de l'infortuné Kennedy. Il étoit à jamais remarquable par le fragment de rocher qui avoit accompagné ou suivi sa chute du haut du promon-

toire. Divers coquillages de mer s'étoient amoncelés près de lui, et il étoit couvert d'algues et d'autres herbes marines. Mais il étoit encore bien différent, par sa forme et sa nature, des autres rocs dont il étoit environné. On croira aisément que jamais Glossin n'avait pris ce lieu pour le but de ses promenades. Se trouvant là pour la première fois depuis cet affreux événement, le spectacle qu'il avoit eu alors sous les yeux se représenta à son esprit dans toute son horreur. Il se souvint comment, semblable à un vil criminel, il s'étoit glissé hors de la caverne, et s'étoit mêlé avec précaution au groupe épouvanté qui entourait le cadavre, tremblant de crainte que quelqu'un ne lui demandât d'où il venoit; enfin, comment il avoit évité de jeter les yeux sur le corps de cette malheureuse victime. Les cris perçants de son bienfaiteur : « Mon enfant ! mon enfant ! » retentissoient encore à ses oreilles. Grand Dieu ! songeoit-il en lui-même, tout ce que j'ai gagné vaut-il l'horreur que j'éprouve en ce moment, et toutes les craintes et les inquiétudes auxquelles je n'ai cessé d'être en proie depuis ce temps ? Oh ! que ne suis-je à la place de ce malheureux, et que n'est-il à la mienne plein de vie et de santé ! Mais tous ces regrets viennent trop tard. Il faut suivre la route où je me suis engagé.

Étouffant donc ses remords, il s'avança vers la

caverne, qui étoit si voisine de cet endroit, que les assassins qui y étoient cachés après avoir commis leur crime, pouvoient entendre les diverses conjectures que formoient ceux qui avoient trouvé le corps de leur victime. Mais rien ne pouvoit être mieux caché que l'entrée de ce repaire : l'ouverture n'en étoit pas plus grande que celle du terrier d'un renard. Elle se trouvoit au bas d'un rocher, derrière un autre roc noir qui s'avançoit dans la mer, et qui servoit à faire reconnoître cet endroit par ceux à qui il servoit de retraite, et à en dérober la connoissance à tout autre. L'espace qui séparoit les deux rochers étoit extrêmement étroit, et il étoit impossible de découvrir la bouche de la caverne, à moins de nettoyer les pierres et le sable qu'on avoit eu soin d'y amonceler, et qui sembloient y avoir été jetés par la marée. Pour y être d'autant mieux cachés, les contrebandiers qui s'y retiroient avoient soin, quand ils y étoient entrés, d'en boucher l'ouverture avec des pierres et des herbes marines, que l'on pouvoit croire apportées par les flots. Hatteraick n'avoit pas négligé cette précaution.

Glossin, tout intrépide qu'il fût, sentit battre son cœur et trembler ses genoux en se préparant à entrer dans ce repaire du crime, pour y avoir une conférence avec un misérable qu'il regardoit avec raison comme un des plus grands scélérats

que la terre eût portés. Il n'a nul intérêt à me nuire, pensoit-il, et cette réflexion le rassuroit. Il examina cependant ses pistolets, et les ayant trouvés en état, il dégagea l'ouverture, et y entra en se mettant à genoux et marchant sur les mains. L'entrée en étoit si basse, si étroite, qu'il étoit impossible qu'un homme y entrât autrement qu'en rampant; mais quelques pieds plus loin la voûte s'élevoit à une hauteur considérable, et le sol, qui alloit toujours en montant, étoit couvert d'un sable très-sec. Avant qu'il se fût encore remis sur ses pieds il entendit retentir sous les voûtes de la caverne la voix rauque d'Hatteraick, qui ne lui donnoit pourtant pas toute son étendue.

— Est-ce vous ? mille tonnerres ?

— Êtes-vous donc dans l'obscurité ?

— Et où diable aurois-je pris de la lumière ?

— J'ai de quoi nous en procurer.

En même temps Glossin tira de sa poche un briquet, et alluma une bougie qu'il avoit apportée.

Mais il faut aussi allumer du feu. Que cinq cents diables m'emportent si je ne suis pas tout-à-fait gelé !

— Il est certain qu'il fait froid ici ! Et, en disant ces mots, Glossin ramassoit des débris de tonneaux et d'autres morceaux de bois qui étoient

dans la caverne depuis la dernière fois qu'il y étoit venu.

— Froid ? De par l'enfer, c'est une glacière ! C'est pour y périr ! Je ne me suis tenu en vie qu'en marchant toujours en long et en large sous cette chienne de voûte, et en me rappelant les joyeuses orgies que nous y avons faites.

La flamme commençoit à briller. Hatteraick y exposa sa figure bronzée, en approcha ses mains dures et ridées avec un empressement semblable à celui d'un affamé se jetant sur un morceau de pain. Cette lumière donnoit à ses traits un aspect encore plus sombre et plus farouche. La fumée auroit dû le suffoquer, mais l'excès du froid dont il étoit pénétré sembloit la lui faire supporter avec plaisir. Après avoir circulé autour de sa tête, elle s'élevoit au haut de la voûte, et s'échappoit sans doute par des fentes et des crevasses qui servoient aussi à renouveler l'air de la caverne, lorsque la marée montante en remplissoit l'ouverture.

— Je vous ai apporté de quoi déjeuner, lui dit Glossin en lui offrant quelque viande froide et un flacon d'eau-de-vie.

Hatteraick saisit promptement la bouteille, l'appliqua à sa bouche, et après en avoir vidé une bonne partie : — C'est cela, dit-il, voilà qui est bon ! cela fait revivre un homme ! Et il se mit

à chanter ce fragment d'une chanson hollandaise :

- Le vin, la bierre et l'eau-de-vie,
- Voilà les seuls biens que j'envie.
 - Le verre à la main,
 - Je chante un refrain ;
- Qu'importe la foudre qui gronde ?
 - Tu chantes aussi,
 - Nous sommes ainsi
- Les plus heureux coquins du monde. »

— Bien dit ! mon brave capitaine, s'écria Glosin ; et, voulant se mettre à son niveau, il chanta à son tour :

- Que l'on nous donne des rivières
- De rhum, de genièvre et de vin,
- Quand nous en aurons vu la fin,
- Nous briserons gaiement nos verres.
- N'étions-nous pas trois bons vivants
- Qui faisons ripaille et bombance,
- Partageant les trois éléments,
- « Toi l'onde, moi la terre, et Georges la potence. »

Voilà ce que c'est, mon camarade. Eh bien, êtes-vous remis à présent ? Parlerons-nous de nos affaires ?

— Nos affaires ! dites les *vôtres*. Mille tonnerres ! la mienne a été faite au moment où je me suis trouvé hors de cage.

— Ayez patience, mon bon ami, je vais vous prouver que nos intérêts sont les mêmes.

Hatteraick toussa. Glossin poursuivit après un moment de silence :

— Comment avez-vous laissé échapper notre jeune homme ?

— Malédiction ! m'en étois-je chargé ? Le lieutenant Brown le donna à un de ses cousins demeurant à Middlebourg , intéressé dans la maison Van Beest et Van Bruggen. Il lui fit quelque compte de ma mère l'Oie ; lui dit qu'il avoit été pris dans une escarmouche contre les requins de terre, et l'engagea à le prendre pour en faire son jockey. Moi , le laisser échapper ! Le drôle auroit vu le fond de la mer , si je m'en étois mêlé.

— Bien ! et en a-t-on fait un jockey ?

— Non , non. Le vieux Van Beest le prit en amitié ; il lui donna son nom , le mit au collège , et puis l'envoya dans les Indes. Je crois même qu'il l'auroit renvoyé ici ; mais Brown lui fit entendre que , s'il retournoit en Écosse , cela feroit tort à notre commerce.

— Croyez-vous qu'il connoisse sa naissance maintenant ?

— Et comment diable voulez-vous que je le sache ? Ce qui est certain , c'est qu'il a conservé long-temps quelques souvenirs. A l'âge de dix ans , ne persuada-t-il pas à un autre petit bâtard d'Anglais comme lui de s'emparer de la chaloupe de mon lougre pour retourner dans son pays ? Ils

étoient déjà bien loin, quand je pus les rattraper; je craignois qu'ils ne fissent chavirer ma chaloupe.

— Plût au Ciel qu'elle eût chaviré pendant qu'il y étoit!

— Comment! j'étois si colère moi-même, que, saprédié! je lui donnai un coup de poing qui le jeta par-dessus le bord; mais bah! le petit diable nageoit comme un canard. Je le laissai nager pendant un mille pour lui apprendre à vivre. Enfin, comme il couloit à fond, je le fis reprendre à bord. Par saint Nicolas! il vous tracassera maintenant qu'il est revenu sur l'eau. Quand il n'étoit pas plus haut que ça, il avoit la vivacité de l'éclair, l'impétuosité du tonnerre.

— Comment est-il revenu des Indes?

— Et comment le saurois-je? mille diables! La maison où il travailloit dans les Indes fit naufrage, et cela nous donna à Middelbourg une terrible voie d'eau. C'est pour cela que je suis revenu sur cette côte, afin de voir si je pourrois y renouer avec quelques vieilles connoissances. Car je crôyois bien qu'on ne pensoit plus à nos anciennes aventures. Je fis d'assez bonnes affaires dans mes deux premiers voyages, mais je crains bien que cet écervelé de Brown ne nous ait encore conlés à fond en se faisant tuer par le colonel.

— Pourquoi donc n'étiez-vous pas avec lui?

— Pourquoi ? saprédié ! je ne crains personne ; mais l'expédition étoit trop avant dans les terres, et on auroit pu me donner la chasse.

— Cela est vrai. Mais pour en revenir à notre jeune homme...

— Oui, oui, mille tonnerres ! c'est là qu'est *votre affaire* !

— Comment savez-vous qu'il est dans ce pays ?

— Comment ? Gabriel l'a vu dans les montagnes.

— Gabriel ! qui est ce Gabriel ?

— Un égyptien. Il y a environ dix-huit ans que le vieux Ellangowan l'avoit fait embarquer à bord d'une chaloupe canonnière, *le Shark*, commandée par ce damné de capitaine Pritchard. C'est lui qui vint m'avertir que cette chaloupe alloit me donner la chasse, et que c'étoit Kennedy qui me valoit cette aubaine. Il fit la traversée des Indes orientales sur le même vaisseau que votre jeune homme, et, saprédié ! il le reconnut bien, quand il le vit il y a quelques jours. Mais il s'est caché de lui, parce qu'étant déserteur de la chaloupe canonnière, ayant servi la Hollande contre l'Angleterre, il y feroit chaud pour lui, si on le reconnoissoit. Il me fit donc prévenir qu'il étoit dans ces environs, mais je m'en moque comme du bout d'un vieux câble.

— Ainsi donc, et entre nous, mon cher Hatte-raick, il est bien réellement dans ce pays ?

— Et oui, malédiction ! pour qui me prenez-vous ?

— Pour un coquin altéré de sang et déterminé, pensa tout bas Glossin : mais changeant de conversation. Quel est donc, lui dit-il, celui de vos gens qui a blessé le jeune Hazlewood ?

— Mille tempêtes ! nous prenez-vous donc pour des fous ? ce n'est aucun de nous, quel bien nous en seroit-il revenu ? l'échauffourée de Brown rend déjà le terrain assez glissant.

— Mais on m'a dit que c'étoit Brown qui avoit attaqué Hazlewood.

— Et non, mille diables ! je vous dis que Brown étoit à six pieds sous terre, à Derncleugh, la veille du jour de cet événement. Croyez-vous qu'il soit ressuscité pour aller lâcher cette bordée ?

Un trait de lumière commença à éclairer les idées confuses qui assiégeoient l'esprit de Glossin.

— Ne m'avez-vous pas dit que le jeune homme porte le nom de Brown ?

— Oui, Van Beest Brown ; le vieux Van Beest Brown de notre maison Van Beest et Van Bruggen, lui a donné son nom, cela est sûr.

— Alors, dit Glossin en se frottant les mains, c'est lui qui a commis le crime.

— Et bien, qu'est-ce que nous fait cela ?

Glossin réfléchit un instant, et son esprit fertile en expédients lui inspira sur-le-champ un

nouveau projet. Il s'approcha d'Hatteraick d'un air triomphant. — Vous savez, mon cher capitaine, lui dit-il, que notre principale affaire est de nous débarrasser de ce jeune homme?

— Oui-da! répondit Hatteraick.

— Ce n'est pas que je désirerois qu'il lui arrivât quelque mal, si..... si..... cela ne nous étoit pas nécessaire. Mais dans l'état où sont les choses, le voilà dans le cas d'être mis sous la main de la justice, d'abord comme portant le même nom que votre lieutenant, qui se trouvoit à l'affaire de Woodbourne, et ensuite pour avoir tiré sur le jeune Hazlewood avec intention de le blesser ou de le tuer.

— Eh bien, que vous en reviendra-t-il? la prise sera relâchée dès qu'il pourra arborer son véritable pavillon.

— Cela est vrai, mon cher Dirk; la remarque est fort juste, mon ami Hatteraick; mais il y a de quoi le tenir en prison jusqu'à ce qu'il ait pu faire venir ces preuves, ou d'Angleterre ou de quelque autre pays. Je connois les lois, capitaine, et je prendrai sur moi, sur moi Gilbert Glossin d'Ellangowan, juge de paix du comté, de refuser toutes les cautions qu'il pourroit offrir, fussent-elles les meilleures de l'Écosse, jusqu'après son second interrogatoire. Et maintenant, savez-vous dans quelle prison je le ferai conduire?

— Hé, mille tonnerres, que m'importe ?

— Si, mon bon ami, cela vous importe beaucoup. Savez-vous que les marchandises que l'on vous a saisies, et qui avoient été conduites à Woodbourne, sont maintenant déposées dans le magasin des douanes de Portanfery, petite ville sur le rivage de la mer ? Je ferai donc enfermer le jeune homme....

— Quand vous l'aurez pris.

— Oui, quand je l'aurai pris, ce qui ne sera pas long. Je le ferai enfermer, vous dis-je, dans la prison, dans le Bridewell de cette ville, dont le mur est mitoyen avec celui de la douane.

— Hé ! mille bombes, je connois tout cela de reste !

— J'aurai soin d'en éloigner les soldats qui en font la garde, vous débarquerez la nuit, avec l'équipage de votre lougre ; vous reprendrez vos marchandises, et vous emmenerez le jeune homme avec vous à Flessingue. N'est-ce pas cela ?

— Ou bien dans l'Amérique ?

— Oui, mon bon ami !

— Ou bien.... à Jéricho ?

— Eh ! où vous voudrez.

— Oui, ou bien.... on lui fera faire le plongeon ?

— Oh ! mon cher capitaine, je ne demande pas cela....

— Mais vous vous en rapportez à moi. Mille

tempêtes! ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous connois. Écoutez-moi, que me reviendra-t-il de tout cela, à moi Dirk Hatteraick?

— Eh quoi! n'est-ce pas votre intérêt comme le mien? D'ailleurs, ne viens-je pas de vous délivrer?

— Vous m'avez délivré! mille diables et mille tonnerres! c'est bien moi qui me suis délivré. D'ailleurs, *cela est si vieux que je ne m'en souviens pas*, comme vous le disiez hier. Ah! ah! ah!

— Allons, allons, ne badinons pas. Je ne refuse pas de vous faire un joli présent; mais au fond, cette affaire vous intéresse autant que moi.

— Autant que vous! et qui possède tout le bien du jeune drôle? n'est-ce pas vous? Dirk Hatteraick a-t-il jamais touché un schelling de ses revenus?

— Paix! paix! je vous dis que cette affaire nous est commune.

— J'aurai donc moitié du profit?

— Quoi! moitié du bien? auriez-vous envie de venir habiter Ellangowan avec moi, et de faire valoir la moitié des terres?

— Non, saprédié! mais vous pouvez me donner la moitié de leur valeur, la moitié des revenus. Demeurer avec vous! non, non; j'aurois une maison de plaisance à Middelbourg; un jardin fleuriste, ni plus ni moins qu'un bourgmestre.

— Oui ! avec un lion de bois à la porte, et un grenadier peint sur le mur du jardin, la pipe à la bouche. Mais écoutez-moi, Hatteraick, à quoi vous serviront toutes les maisons de plaisance, toutes les tulipes et tous les jardins fleuristes de la Hollande, si vous êtes pendu en Écosse ?

La figure du capitaine se rembrunit. — Mille diables ! pendu !

— Oui, pendu, mon cher capitaine ! le diable même ne pourroit sauver de la potence Dirk Hatteraick, si le jeune Ellangowan reste en ce pays, et si le brave capitaine veut y continuer son négoce ; et je pourrais ajouter que, comme on parle beaucoup de paix, il seroit même possible que leurs hautes puissances, pour obliger un nouvel allié, consentissent à l'extradition d'un homme que l'on accuseroit de meurtre et du vol d'un enfant, quand même il ne bougeroit plus de la Hollande.

— Million de tonnerres et de malédictions ! il peut y avoir du vrai dans tout cela !

— Ce n'est pas, ajouta Glossin qui s'aperçut que le coup avoit porté, ce n'est pas que je me refuse à une honnêteté ! en parlant ainsi, il glissa, dans la main d'Hatteraick, un billet de banque de quelque valeur.

— Et voilà tout ? dit le contrebandier. Vous avez eu la moitié d'une cargaison de mon longre

pour ne point parler de notre expédition de War-roch, et encore avons-nous fait en outre votre affaire en emmenant l'enfant !

— Mais, mon bon ami, vous oubliez que... que je vous fais aussi retrouver les marchandises qu'on vous a saisies.

— Oui, au risque de nous faire casser le cou. Nous n'avons pas besoin de vous pour cela.

— J'en doute, capitaine, car sans les soins que je prendrai, vous pourriez trouver un fort détachement de soldats dans la maison de la douane. Allons, allons, je serai aussi généreux que je le pourrai ; mais il faut que vous ayez de la conscience.

— Que le diable m'étrangle si cela n'est pas plus révoltant que tout le reste ! Vous êtes un voleur et un assassin, puisque vous voulez que je vole et que j'assassine à votre profit ; et mille millions de tonnerres, vous venez me parler de conscience ! Trouvez donc un moyen plus honnête de vous débarrasser de ce pauvre diable.

— Non, mein herr, mais en le confiant à votre charge....

— A ma charge, saprédié ! A une bonne charge de poudre et de plomb. Allons, s'il le faut, il le faut ; mais vous pouvez bien vous douter de ce que j'en ferai.

— Oh ! mon cher ami, j'espère que vous n'em-

plioierez pas les derniers moyens de rigueur.....

— Rigueur ! je voudrois que vous eussiez eu les rêves dont j'ai été régalé cette nuit dans cette niche à chiens. Je m'étois jeté sur un tas d'herbes sèches pour essayer d'y dormir. Eh bien ! je n'avois pas plus tôt les yeux fermés qu'il me sembla voir là ce damné coquin, avec les côtes rompues, braillant comme il le faisoit quand je le jetai du haut du rocher. Vous auriez juré qu'il étoit là, là, à la place où vous êtes, se tortillant comme une grenouille écrasée.

— Qu'est-ce que tout cela signifie, mon bon ami ? c'est de la déraison toute pure. Si vous êtes devenu poule mouillée, la partie est perdue pour tous les deux !

— Poule mouillée ! non, mille tonnerres ! Je n'ai pas vécu si long-temps pour avoir peur d'un mort, d'un vivant ou d'un diable.

— Allons, buvons encore un coup ; vous vous refroidissez. A présent, dites-moi, avez-vous encore beaucoup de monde de votre ancien équipage ?

— Pas un ! ils sont tous morts, pendus, noyés, au diable enfin ! Brown étoit le dernier ; il ne reste que Gabriel. On le décideroit à quitter le pays moyennant quelque argent. Mais il n'y a rien à craindre de lui ; son propre intérêt l'empêchera

de jaser; d'ailleurs, sa tante, la vieille Meg, sauroit bien le faire taire.

— Qu'est-ce que cette Meg?

— Meg Merrilies, la vieille sorcière, l'égyptienne, la fille de Satan!

— Elle vit donc encore?

— Ya!

— Et elle est dans ce pays?

— Et elle est dans ce pays. Elle étoit à Derncleugh l'autre nuit, quand deux de mes gens et moi y avons installé Brown dans un lieu où il restera, qu'il s'y trouve bien ou mal.

— Cette femme est à craindre, capitaine. Croyez-vous qu'elle ne parlera pas?

— Elle? jamais. Elle a juré que si nous ne faisons pas de mal à l'enfant, elle ne parleroit pas du saut du douanier. Eh bien, dans la chaleur de l'affaire, je lui ai fait une entaille au bras avec mon sabre; cependant quand elle a été arrêtée, emprisonnée, chassée du pays, elle n'a pas soufflé un mot. Meg fut aussi sûre que ma lance d'acier.

— Cela est vrai comme vous le dites. Cependant si on pouvoit l'emmener à Hambourg..... ou en Zélande..... ou..... ailleurs..... vous savez, cela n'en vaudroit que mieux.

· Hatteraick se leva sur la pointe des pieds, et

toisant Glossin de la tête aux pieds : — Je ne vois pas de pieds de bouc, dit-il, et pourtant il faut que vous soyez le diable en personne ! Mais sachez que Meg Merrilies est encore mieux avec lui que vous ne l'avez jamais été. De ma vie je n'ai eu en mer un si chien de temps qu'en embarquant après la blessure que je lui avois faite. Non, non, je ne veux pas avoir affaire à elle, mille tonnerres ! c'est une vraie sorcière, une amie du diable, son propre sang, je vous dis. Quant au reste, si cela ne peut pas faire de tort au commerce, je consens à vous débarrasser du jeune homme, si vous voulez m'avertir quand vous aurez mis sur lui un embargo.

Enfin les deux dignes associés convinrent de tous leurs faits, et prirent des mesures pour que Glossin pût correspondre avec Hatteraick. Son lougre ne couroit aucun danger en restant auprès des côtes, parce qu'il n'y avoit dans ces parages aucun bâtiment de la marine royale.

CHAPITRE III.

« Vous êtes un de ces gens qui ne serviroient pas
« Dieu, quand le diable le leur ordonneroit. Parce
« que nous venons pour vous rendre service, vous
« nous traitez de vauriens ! »

Othello. SHAKESPEARE.

GLOSSIN, en rentrant chez lui, parmi plusieurs lettres arrivées pendant son absence, en trouva une qui fixa son attention. Elle étoit écrite par M. Protocole, procureur à Édimbourg. Il s'adressoit à lui, comme à l'agent de feu M. Bertram d'Ellangowan et de ses représentants, pour lui faire part de la mort subite de mistress Margaret Bertram de Singleside, et il le prioit d'en communiquer la nouvelle à ses clients, afin qu'ils pussent charger quelqu'un de les représenter, s'ils le jugeoient convenable, dans les opérations relatives à la succession de la défunte.

Glossin comprit sur-le-champ que l'auteur de cette lettre ne savoit pas un mot de la rupture qui avoit eu lieu entre lui et son patron. Il n'ignoroit pas que Lucy Bertram avoit des droits à la succession de cette dame; mais il y avoit mille contre un qu'un caprice de la vieille fille auroit dérangé les dispositions qu'elle avoit autrefois faites en sa

faveur. Après avoir bien cherché dans son imagination fertile s'il pouvoit retirer de cet événement quelque avantage pour lui-même, il ne put trouver aucun moyen de le tourner à son profit. Il résolut donc de le faire servir au plan qu'il avoit formé de rétablir ou plutôt de créer sa réputation. Il avoit déjà senti en plus d'une occasion que ce trésor inestimable lui manquoit, et il avoit à craindre d'en avoir plus besoin que jamais. — Il faut, pensoit-il, que je tâche de me placer sur un terrain bien solide, afin que, si les projets du capitaine tournent mal, il y ait au moins quelques préjugés en ma faveur. D'ailleurs, il faut lui rendre justice, tout méchant qu'il étoit, il voyoit avec quelque plaisir que, sans qu'il lui en coûtât la moindre chose, miss Bertram alloit trouver un dédommagement de tout le mal qu'il avoit fait à sa famille. Il résolut donc de se rendre le lendemain matin à Woodbourne.

Ce ne fut pas sans hésiter qu'il se décida à cette démarche. Il se sentoit autant de répugnance à paroître devant le colonel Mannering, qu'en éprouvent le crime et l'infamie pour se montrer aux yeux de l'honneur et de la probité. Mais il avoit beaucoup de confiance dans son *savoir-faire*. Il ne manquoit pas de talent, et ses connoissances ne se bornoient pas à celles qu'exigeoit sa profession. Il avoit résidé en Angleterre assez

long-temps à différentes époques, et il s'y étoit dépouillé de la rouille d'une rusticité campagnarde et du pédantisme de son état. Rempli d'adresse, sachant persuader, possédant une effronterie imperturbable, il couvrait tout cela par des manières simples et naturelles. Plein de confiance en lui-même, il se rendit donc à Woodbourne vers dix heures du matin, et demanda à parler à miss Bertram.

Il ne dit son nom que lorsqu'il fut à la porte de la salle où l'on déjeunoit. Là un domestique annonça, d'après sa demande; que M. Glossin désiroit voir miss Bertram. Lucy, se rappelant la scène qui avoit terminé les jours de son malheureux père, devint aussi pâle que la mort, et fut sur le point de perdre connoissance. Julie se hâta de la secourir, et quitta la salle avec elle. Il ne resta dans l'appartement que le colonel, Charles Hazlewood, dont le bras étoit en écharpe, et Dominus, dont le long visage et les yeux creux prirent un caractère effrayant quand il reconnut Glossin.

L'honnête homme, quoique un peu étourdi de l'effet qu'avoit produit son arrivée, ne se déconcerta pas. Il s'avança vers le colonel, et lui dit qu'il espéroit que sa présence n'avoit pas dérangé les dames. Mannering le reçut avec froideur et fierté, et lui dit qu'il ignoroit à quoi il pou-

voit attribuer l'honneur d'une visite de M. Glossin.

— Hem! hem! j'ai pris la liberté, colonel, de venir chez vous pour parler à miss Bertram d'une affaire qui la concerne.

— Si vous pouvez la communiquer à M. Mac-Morlan, qui a toute sa confiance, je crois que cela sera beaucoup plus agréable à miss Lucy.

— Je vous demande pardon, colonel Mannering: vous êtes un homme du monde, il y a certains cas où il est beaucoup plus sage de traiter ses affaires soi-même.

— En ce cas, si monsieur Glossin veut se donner la peine d'expliquer dans une lettre l'affaire dont il veut parler, je lui réponds que miss Bertram y donnera toute l'attention convenable.

— Certainement, mais il a y des cas dans lesquels une conférence de vive voix... Je m'aperçois, je vois que le colonel Mannering s'est laissé influencer par des préjugés qui lui font regarder ma visite comme inconvenante. Mais je m'en rapporte à son excellent jugement. Doit-on refuser de m'entendre, sans connoître le motif qui m'amène ici, sans savoir quelle en peut être la conséquence pour la jeune dame qu'il honore de sa protection?

— Bien sûrement, Monsieur, mon intention n'est pas d'agir ainsi: je vais demander les intentions de miss Bertram à ce sujet, et, si monsieur

Glossin peut attendre un instant, je reviendrai l'en instruire.

En disant ces mots il quitta l'appartement.

Glossin étoit resté debout au milieu de la chambre; le colonel ne lui avoit pas fait la moindre invitation de s'asseoir, et à la vérité il étoit lui-même resté debout pendant leur court entretien. Quand il fut sorti, Glossin prit une chaise, et s'y assit d'un air qui tenoit le milieu entre l'embarras et l'effronterie. Le silence de ses deux compagnons lui parut dédaigneux, désagréable; il voulut les forcer à le rompre.

— Une belle matinée, monsieur Sampson!

Dominus ne répondit que par une sorte d'exclamation inarticulée, qui tenoit le milieu entre un oui affirmatif et un murmure d'indignation.

Vous ne venez jamais voir vos anciennes connoissances à Ellangowan, monsieur Sampson? vous y trouveriez encore beaucoup des vieux tenanciers. J'ai trop de respect pour la famille qui possédoit ce domaine avant moi, pour renvoyer d'anciens fermiers, même sous prétexte d'améliorations. D'ailleurs ce n'est point ma manière, je n'aime pas cela. L'Écriture sainte, monsieur Sampson ne condamne-t-elle pas ceux qui oppriment le pauvre, et reculent les limites de leurs champs.

— Ou qui dévorent la substance de l'orphelin! ajouta Dominus. *Anathema!* En disant ces pa-

roles, il se leva, mit sous son bras un in-folio qu'il lisoit, fit un quart de conversion à droite, et sortit de la salle d'un pas de grenadier.

M. Glossin, sans être déconcerté, ou du moins s'efforçant de ne pas le paroître, se tourna vers Charles Hazlewood, qui sembloit occupé à lire un journal. — Y a-t-il des nouvelles, Monsieur? lui dit-il.

Hazlewood leva les yeux sur lui, le regarda, lui avança le journal sans lui répondre, comme il l'auroit fait dans un café à l'égard d'un étranger, se leva, et se disposoit à quitter l'appartement.

— Je vous demande pardou, monsieur Hazlewood, mais je ne puis m'empêcher de vous témoigner la joie que j'éprouve en voyant que vous avez été si tôt rétabli de cet affreux accident.

Une inclination de tête, aussi légère, aussi froide que possible, fut tout ce qu'il obtint; il se sentit pourtant encouragé à continuer.

— Je puis vous assurer, mousieur Hazlewood, que peu de personnes y ont pris autant d'intérêt que moi, et pour le bien général du pays, et surtout à cause du respect tout particulier que j'ai voué à votre famille, qui y tient un si haut rang. M. Featherhead devient vieux, il ne siégera plus long-temps au parlement, et vous feriez bien de prendre vos mesures d'avance. Je vous en parle en ami, monsieur Hazlewood, en homme qui con-

noît le terrain; et si je pouvois vous être de quelque utilité..

— Je vous demande pardon, Monsieur, mais je n'ai aucunes vues dans lesquelles votre assistance puisse m'être utile.

— Oh! fort bien! Vous avez peut-être raison. Il est encore temps. J'aime à voir un jeune homme prudent. Mais je vous parlois de votre blessure. Je crois que je suis sur les voies du drôle qui vous a attaqué. Oui, je suis sur ses voies, et si je ne le fais pas punir comme il le mérite...

— Je vous demande pardon encore une fois, Monsieur, mais votre zèle va plus loin que je ne voudrois. J'ai toutes les raisons possibles pour croire que ma blessure n'a été que l'effet d'un accident. Bien certainement elle n'a pas été préméditée. Si vous connoissiez quelqu'un qui fût coupable d'ingratitude, de trahison réfléchie, bien certainement vous me verriez partager votre ressentiment.

— Encore une rebuffade! pensa Glossin, il faut que je l'attaque d'un autre côté. On ne peut penser plus noblement, Monsieur. Oui, je n'aurois pas plus de pitié pour un ingrat que pour une bécasse. Et à propos de bécasse (Glossin avoit appris de son ancien patron cette manière de changer de sujet de conversation), je vous vois souvent avec un fusil, et j'espère que vous ne

tarderez pas à vous remettre en chasse : j'ai remarqué que vous vous renfermiez toujours dans les confins du domaine d'Hazlewood ; j'espère , mon cher monsieur , que vous ne vous ferez pas un scrupule de suivre votre gibier sur celui d'Ellangowan. Je crois que c'est celui où l'on trouve le plus de bécasses , quoiqu'il y en ait passablement sur tous les deux.

Cette offre ne lui valut qu'une inclination de tête froide et réservée. Glossin cherchoit à renouer la conversation , lorsqu'il fut tiré d'embarras par l'arrivée du colonel Manuering.

— Je crains , Monsieur , de vous avoir retenu trop long-temps , dit-il à Glossin. Je désirois engager miss Bertram à vous voir , sa répugnance devant , à mon avis , céder à la nécessité de s'instruire des choses dont vous avez à l'informer. Mais je vois que des circonstances toutes récentes , et qu'il n'est pas aisé d'oublier , lui rendent si pénible l'idée d'une entrevue avec M. Glossin , que ce seroit une cruauté d'insister davantage. Elle m'a chargé de recevoir ses ordres ; enfin d'apprendre de lui ce qu'il peut avoir à lui communiquer.

— Hem ! hem ! Je suis fâché , Monsieur , véritablement fâché , colonel , que miss Bertram puisse supposer... , que quelques préventions... ; en un mot , qu'elle pense qu'aucune chose de ma part...

— Où il n'y a pas d'accusation, Monsieur, toute justification est inutile. Trouvez-vous quelques difficultés à me communiquer, comme au tuteur temporaire de miss Bertram, l'affaire dont vous veniez lui faire part ?

— Pas la moindre, colonel : elle ne pouvoit choisir un ami plus respectable, un homme avec lequel, en mon particulier, j'eusse plus de plaisir à m'expliquer.

— Ayez la bonté d'en venir au fait, Monsieur, s'il vous plaît.

— Monsieur, c'est que..... cela ne va pas tout seul. Mais M. Halzewood n'a pas besoin de quitter la chambre. Je veux tant de bien à miss Bertram, que je désirerois que le monde entier pût entendre ce que j'ai à dire.

— Mon ami M. Halzewood n'est certainement pas curieux, monsieur Glossin, d'entendre des choses qui ne le concernent point. Maintenant que nous voilà seuls, permettez-moi de vous prier d'être clair et précis dans ce que vous avez à me dire. Je suis un soldat, Monsieur, et je n'entends rien aux formes ni aux préliminaires.

En parlant ainsi, il s'assit, et attendit la réponse de Glossin.

— Ayez la bonté de lire cette lettre.

Le colonel la lut, écrivit sur son agenda l'adresse de M. Protocole, et rendit la lettre à Glos-

sin, en lui disant : — Cette affaire, Monsieur, ne me paroît pas exiger beaucoup de discussion. J'aurai soin de faire veiller aux intérêts de miss Bertram.

— Mais, Monsieur, mais, colonel, il s'agit de bien autre chose, et c'est ce que moi seul puis vous expliquer. Cette dame, mistress Margaret Bertram, lorsqu'elle demeuroid à Ellangowan, chez mon ancien ami M. Bertram, a fait un testament par lequel elle a institué miss Lucy Bertram pour son unique héritière. J'en ai la certitude, car Dominus, c'est le nom que mon vieux ami donnoit au respectable M. Sampson, l'a signé avec moi comme témoin. Elle avoit à cette époque plein pouvoir de disposer; car elle étoit déjà propriétaire du bien de Singleside, quoique sa sœur aînée eût le droit d'en jouir pendant sa vie. C'étoit un singulier arrangement qu'avoit fait là le vieux Singleside, Monsieur; il animoit par-là ses deux filles l'une contre l'autre, comme deux chattes.

— Fort bien, Monsieur, mais au fait. Vous dites que cette dame avoit le droit d'instituer miss Bertram pour son héritière, et qu'elle l'a fait?

— Oui, colonel. Je crois connoître un peu les lois. J'en ai fait mon étude assez long-temps, et quoique j'aie quitté les affaires pour jouir de quelque aisance, je n'ai pas oublié tout-à-fait une science préférable à tous les châteaux, à

toutes les terres, la jurisprudence, cet art qui, comme le dit un de nos poètes,

« S'il est bien entendu,
« Fait retrouver le bien qu'on a perdu. »

Non, non, je sais encore faire claquer mon fouet, et il me reste quelque petit savoir-faire au service de mes amis.

Glossin s'étendoit ainsi sur son mérite dans l'espoir de faire une impression favorable sur l'esprit du colonel. Mannering mouroit d'envie de le jeter par la fenêtre, ou au moins à la porte; mais il réfléchit que cette affaire pouvoit avoir des suites avantageuses pour miss Bertram; il sut donc avoir un peu de patience, et écouta aussi tranquillement qu'il le put, les éloges que Glossin donnoit à ses connoissances. Dès qu'il eut cessé de parler, il lui demanda s'il savoit où étoit son testament.

— Je sais..... c'est-à-dire je pense..... je crois que je puis le trouver. Mais en pareil cas il arrive quelquefois que le dépositaire a quelque réclamation à faire....

— Qu'à cela ne tienne, Monsieur ! dit le colonel en prenant son porte-feuille.

— Mais, mon cher Monsieur, vous m'interrompez trop tôt. Je voulois vous dire que certains

dépositaires pourroient réclamer les frais du testament, une indemnité pour eux-mêmes, etc., etc. Mais quant à moi, je désire convaincre miss Bertram et ses amis que j'en agis honorablement avec elle. Voici ce testament, Monsieur ; j'aurois eu du plaisir à le remettre moi-même entre les mains de miss Bertram, et à la féliciter de l'avenir plus heureux qui s'ouvre devant elle. Mais puisque les préventions contre moi sont insurmontables, il ne me reste qu'à vous prier, colonel, de lui transmettre mes souhaits bien sincères pour son bonheur, et de l'assurer que je suis prêt à affirmer en justice la légitimité du testament, dès que mon témoignage sera requis. J'ai l'honneur, Monsieur, de vous souhaiter le bonjour.

Ce discours d'adieu étoit bien imaginé, et il fut prononcé d'un ton qui imitoit si bien celui de l'intégrité injustement soupçonnée, que le colonel Mannering se sentit ébranlé dans la mauvaise opinion qu'il avoit conçue de Glossin. Il l'accompagna jusqu'à la porte, et prit congé de lui avec plus de politesse, (quoique toujours froid et réservé) qu'il ne lui en avoit témoigné pendant tout le cours de sa visite.

Glossin quitta le château à moitié satisfait de l'impression que ses dernières paroles avoient produite, à moitié mortifié de l'accueil peu flat-

teur qu'il avoit reçu. Le colonel Mannering, pensoit-il, auroit pu se montrer plus poli. Tout le monde n'apporte pas quatre cents livres de rente à une fille qui n'a pas un sou; car Singleside doit bien rapporter cela, puisque Reilagegabeng et tant d'autres terres les valent. Bien des gens à ma place auroient cherché à tirer parti de cette affaire, quoique, à dire vrai, je ne vois pas trop comment ils auroient pu en venir à bout.

Glossin ne fut pas plus tôt parti, que le colonel envoya un de ses laquais chez M. Mac-Morlan, pour le prier de venir au château sans délai. Dès qu'il fut arrivé, il lui montra le testament, et lui demanda ce qu'il en pensoit. Mac-Morlan le lut avec des yeux étincelants de joie, et se frottant les mains: — Inattaquable! s'écria-t-il; cela va comme un gant. Oh! personne ne travaille mieux que Glossin, et quand sa besogne est mauvaise, c'est qu'il a ses raisons pour cela.

— Mais, ajouta-t-il en changeant de visage, la vieille folle, il faut que je la nomme ainsi, pourroit bien avoir changé ses dispositions.

— Et comment le savoir?

— En chargeant quelqu'un de représenter miss Bertram à son inventaire.

— Pouvez-vous y aller?

— Hélas non! il faut que j'assiste à un jugement par jurés devant notre cour.

— Alors, j'irai moi-même. Je partirai demain matin. J'emmènerai Sampson; il a été l'un des témoins du testament, sa présence pourra être nécessaire. Mais j'aurai besoin de quelqu'un pour me diriger.

— Je vous donnerai une lettre pour l'ancien Shérif de ce comté. Il demeure à Édimbourg, et jouit d'une réputation aussi bonne que méritée.

— Ce que j'aime en vous, M. Mac-Morlan, c'est que vous allez toujours droit au but. Faites-moi cette lettre sur-le-champ. Disons-nous à miss Lucy qu'elle a l'espérance de recueillir cet héritage ?

— Cela est indispensable. Il faut qu'elle vous donne un pouvoir pour la représenter, et je vais le préparer. D'ailleurs je vous réponds de sa prudence. Elle ne considérera cet espoir que comme une chance incertaine.

Mac-Morlaen avoit bin jugé. Miss Bertram, en apprenant cette nouvelle, montra une modération qui prouvoit qu'elle ne regardoit pas encore comme une réalité l'apparence de bonheur qui s'offroit à ses yeux. Seulement elle fit dans le cours de la soirée quelques questions à Mac-Morlan sur le revenu que pouvoit produire le domaine d'Hazlewood. Nous laissons à nos lecteurs

le soin de décider si son but étoit de voir si une héritière ayant quatre cents livres de rente ¹ étoit un parti convenable pour le jeune laird.

¹ 9,600 liv.

CHAPITRE IV.

« Versez-moi un bon verre de vin, afin de donner
« du feu à mes yeux ; il faut que je sois en colère. Je
« veux parler comme le roi Cambyse. »

Henry IV, part. I. SHAKESPEARE.

MANNERING, ayant pris Sampson pour compagnon de voyage, ne perdit pas de temps pour se rendre à Édimbourg. Il s'étoit mis avec lui dans sa chaise de poste, parce que, connoissant ses distractions habituelles, il ne vouloit pas le perdre de vue, encore moins le faire voyager à cheval, où un garçon d'écurie un peu adroit auroit pu le placer le visage tourné du côté de la queue. Avec l'aide de son valet de chambre, qui le suivoit à franc étrier, il parvint à débarquer M. Sampson dans une auberge de la capitale de l'Écosse, car les hôtels y étoient encore inconnus. Au surplus, la surveillance de Barnes n'eut dans toute la route que deux occasions de s'exercer sur Dominus. A Moffat, pendant que le colonel déjeunoit, il avoit élevé une discussion avec le maître d'école de ce bourg sur un mot de la septième ode du deuxième livre d'Horace, sur la quantité duquel ils n'étoient pas d'accord.

Il s'ensuivit une autre dissertation sur le sens du mot *Malobathro* dans la même ode. Enfin le colonel étoit depuis un demi-quart d'heure dans sa voiture, que l'on ne savoit encore où étoit Sampson, qui, tout en discutant, avoit accompagné le maître d'école dans sa maison, où Barnes le suivit à la piste. Une autre fois, ayant vu à peu de distance de la route un monument funèbre, il témoigna le désir de l'aller visiter. Le colonel consentit à s'arrêter quelques instants. Mais quand Dominus eut satisfait sa curiosité, au lieu de venir rejoindre la voiture, il continua à marcher dans une direction tout opposée, et il avoit déjà fait près d'un mille quand Barnes l'arrêta dans sa course. Il avoit oublié son voyage et son patron aussi complètement que s'il eût été dans les Grandes-Indes. Quand la présence de Barnes lui eut rendu la mémoire : — Prodigieux ! s'écria-t-il ; je n'y pensais plus ! et il retourna à son poste. Barnes fut surpris de la patience que son maître montra dans ces deux occasions. Il savoit par expérience combien la lenteur et la négligence lui étoient insupportables ; mais Dominus étoit pour lui un être privilégié. Rien n'étoit plus différent que leurs caractères, et la nature sembloit pourtant les avoir faits l'un pour l'autre. Quelque livre que désirât Mannering, Sampson le trouvoit sur-le-champ. Avoit-il un

compte à régler, à vérifier, Sampson étoit toujours prêt. Vouloit-il se rappeler un passage des auteurs anciens, Sampson étoit un dictionnaire qu'il n'avoit qu'à feuilleter. Et au milieu de tout cela, cette statue ambulante n'éprouvoit ni orgueil quand on avoit besoin d'elle, ni humiliation quand on n'y pensoit pas. Pour un homme fier, froid et réservé comme Mannering, cette sorte de catalogue vivant, d'automate doué de la vie, avoit tous les avantages d'un domestique littéraire muet.

Dès qu'ils arrivèrent à Édimbourg, ils s'installèrent dans l'auberge du roi Georges, près de Bristo-port. (J'aime à préciser les choses.) Le colonel demanda quelqu'un pour le conduire chez M. Pleydell, l'avocat pour lequel M. Mac-Morlan lui avoit donné une lettre. Il recommanda à Barnes d'avoir l'œil sur Dominus, et partit avec son guide.

On étoit alors vers la fin de la guerre contre l'Amérique. Le besoin d'avoir des appartements plus spacieux, plus aérés, mieux distribués, ne s'étoit pas encore fait sentir dans la capitale de l'Écosse. On commençoit dans la partie du sud à bâtir *des maisons dans des maisons*, comme on les appelle emphatiquement; et les premières maisons de la nouvelle ville du côté du nord, aujourd'hui si étendu, s'élevoient seulement. Mais

tous les gens distingués, et notamment tous ceux qui appartenoint à la justice, habitoient encore les maisons sombres et écrasées de l'ancienne ville. Deux ou trois des avocats les plus en réputation continuoient à recevoir leurs clients à la taverne, suivant l'ancien usage; et quoique leurs jeunes confrères affectassent de décrier cette vieille coutume, cependant l'habitude de mêler le vin ou la bière aux affaires les plus sérieuses étoit conservée par leurs doyens, soit qu'ils la crussent bonne, soit qu'elle fût trop invétérée chez eux pour en changer.

Parmi ces partisans des *us* antiques qui se faisoient une sorte de gloire de conserver les mœurs du bon vieux temps, on comptoit Paul Pleydell, homme estimable d'ailleurs, rempli de connoissances et excellent avocat.

Suivant les pas de son guide, Mannering, après avoir parcouru quelques rues étroites et obscures, se trouva dans High Street, qui retentissoit des cris des marchandes d'huîtres et du bruit des sonnettes des marchands de pâtés; car, comme le lui fit observer son conducteur, huit heures venoient de sonner. Il y avoit long-temps que le colonel ne s'étoit trouvé dans les rues d'une métropole populeuse. Les cris de toute espèce qui s'y font entendre, les boutiques diversement éclairées, cent groupes qui changent à chaque

instant, y forment, surtout pendant la nuit, un spectacle qui, quoique composé des plus vulgaires matériaux, quand on les considère chacun séparément, produit par leur réunion un effet aussi singulier qu'imposant sur l'imagination. La hauteur extraordinaire des maisons se faisoit remarquer par les lumières placées irrégulièrement aux fenêtres de chaque étage, et dont les plus élevées sembloient se confondre avec les étoiles du firmament. Ce coup d'œil, qui subsiste encore en partie, étoit produit par les bâtimens qui bordent cette rue, et qui n'offrent d'interruption qu'à l'endroit où le pont du Nord forme une place aussi belle qu'uniforme, dont la longueur et la largeur répondent à la hauteur des édifices qui l'embellissent.

Mannering n'avoit pas beaucoup de temps pour regarder et admirer toutes ces choses. Son conducteur le précédoit d'un pas leste, et le fit tourner tout à coup par une petite rue fort étroite. Là, étant montés avec précaution par un escalier obscur dans lequel un des sens de Mannering ne fut pas agréablement flatté, et se trouvant déjà à une hauteur que le colonel trouvoit prodigieuse, ils entendirent frapper à une porte à deux étages au-dessus d'eux, la porte s'ouvrit, et il s'ensuivit aussitôt un trio composé d'un chien qui aboyoit, d'un chat qui juroit et d'une femme qui crioit.

La voix forte et dure d'un homme compléta le quatuor. Il s'écrioit : — Ici, Moutarde, ici, tout beau !

— Dieu du ciel ! dit la femme, s'il avoit tué notre chat, M. Pleydell ne me l'auroit jamais pardonné.

— N'ayez pas peur, mon enfant, dit l'homme, il n'en mourra point. Ainsi donc M. Pleydell n'est pas chez lui ?

— Non, il n'y est jamais le samedi.

— Ni le dimanche, sans doute. Je ne sais que faire.

En ce moment Manuering arrivoit, et vit une espèce de fermier couvert d'un habit de couleur de poivre et de sel mêlés ensemble, avec de larges boutons de métal ; un chapeau verni, un gros fouet sous le bras, s'entretenant avec une fille en pantoufles tenant d'une main la porte comme pour la fermer, et ayant dans l'autre un poëlon plein d'eau préparée pour un savonnage, ce qui, à Édimbourg, annonce le samedi soir.

— M. Pleydell n'est donc pas chez lui, ma bonne fille ? dit Manuering.

— Il est bien comme chez lui, mais il n'est pas à la maison. Il n'y est jamais le samedi soir.

— Mais, ma chère, je suis étranger, je viens de bien loin. J'ai besoin de le voir, pouvez-vous me dire où je le trouverai ?

— Eh ! dit le conducteur au colonel, il est bien sûrement à la taverne de Clerihugh. Elle auroit bien pu vous le dire. Elle croit peut-être que c'est sa maison que vous venez voir.

— Eh bien, conduisez - moi à cette taverne. J'espère qu'il voudra bien me recevoir, car j'ai à lui parler d'une affaire importante.

— Je n'en sais rien, Monsieur, car il n'aime pas à être dérangé ni à parler d'affaires le samedi soir. Cependant il est toujours honnête pour les étrangers.

— J'irai aussi à la taverne, dit notre ami Dinmout, je suis aussi étranger, et j'ai aussi à lui parler d'affaires.

— Ah ! s'il reçoit le riche, il recevra de même le pauvre. Mais, au nom du Ciel, n'allez pas lui dire que c'est moi qui vous y ai envoyés.

— Je ne suis qu'un fermier, dit Dinmout un peu piqué, mais je ne viens pas employer son temps pour rien. Et il descendit l'escalier, suivi par Mannering et son conducteur.

Mannering ne put s'empêcher d'admirer l'air déterminé avec lequel le bon fermier fendoit la presse qui s'opposoit quelquefois à leur passage, écartant par le seul mouvement de sa marche tout ce qui se trouvoit sur son chemin.

— Il n'ira pas loin comme cela, dit le conduc-

teur, je parierois qu'il ne sera pas au bout de la rue sans qu'on lui ait cherché noise.

Cette prédiction ne se vérifia point. En voyant la taille colossale de Dinmont, la vigueur qu'il annonçoit, chacun le jugeoit d'un métal trop dur pour se frotter à lui, et on préféroit se déranger pour lui faire place. Profitant de cet avantage, Mannering le suivoit pas à pas, jusqu'à ce que le fermier s'arrêtant se retourna vers le guide, et lui dit : — Je crois que ce passage sera fermé, camarade ?

— Oh oui ! il est fermé à cette heure-ci.

Dinmont avança plus loin, prit une rue fort sombre, monta un escalier obscur, et entra dans une chambre dont la porte étoit ouverte. Tandis qu'il sifflait pour faire venir le garçon, comme s'il eût été un de ses chiens, Mannering, regardant autour de lui, pouvoit à peine concevoir comment un homme, exerçant une profession honorable, qu'on lui avoit dépeint comme instruit, comme ayant reçu une bonne éducation, pût choisir un pareil endroit pour en faire le théâtre de ses parties de plaisir. La maison sembloit tomber en ruines, son entrée étoit affreuse, et son intérieur sembloit misérable. La pièce dans laquelle ils étoient avoit une fenêtre donnant sur une petite cour qui procuroit un peu de clarté

pendant la journée, et d'où s'exhaloit en tous temps et surtout dans la soirée, un composé d'odeurs qui ne sortoient pas de la boutique d'un parfumeur. Vis-à-vis, et de l'autre côté de la pièce, étoit une seconde croisée donnant sur la cuisine, qui n'avoit aucune communication avec l'air extérieur, et qui ne recevoit même dans le jour d'autre lumière que celle qui lui parvenoit de la seconde main par la première fenêtre dont nous avons parlé. En ce moment un grand feu allumé dans la cuisine rendoit son intérieur visible. C'étoit une sorte de Pandémonium où des hommes et des femmes à demi vêtus s'occupoient à ouvrir des huîtres, à faire de la pâtisserie, à rôtir, à bouillir des viandes. La maîtresse de la maison, avec ses souliers en pantoufles, ses cheveux, semblables à ceux de Mégère, s'échappant de dessous un petit bonnet rond qui lui couvroit les oreilles, couroit de l'un à l'autre, grondoit, donnoit des ordres, en recevoit, commandoit et obéissoit tour à tour, et sembloit l'enchanteresse régnant sur ces régions ténébreuses.

Des éclats de rire bruyants et prolongés, qui se faisoient entendre dans toutes les parties de la maison, prouvoient qu'on ne s'y livroit pas à des travaux infructueux, et qu'un public généreux en apportoit la récompense. Ce ne fut pas sans peine qu'un garçon se décida à introduire le co-

lonel et Dinmont dans la chambre où l'avocat Pleydell célébroit son orgie hebdomadaire. Le spectacle qu'elle offroit, et surtout la figure de l'avocat, qui y jouoit le principal rôle, frappèrent de surprise ses deux clients.

M. Pleydell étoit un homme fort vif; ses yeux étoient malins et perçants, son regard et ses manières avoient quelque chose qui annonçoit d'abord sa profession; mais de même que sa perruque à trois marteaux et son habit noir, tout cela étoit mis de côté le samedi soir, quand il étoit entouré de joyeux compagnons. En ce moment on étoit à table, et on y étoit depuis quatre heures. Sous la direction d'un vénérable ami de la bouteille, qui avoit partagé de semblables plaisirs avec trois générations, la bande joyeuse se divertissoit à un ancien jeu actuellement oublié, et qui se jouoit de différentes manières ¹. Le plus souvent on jetoit les dés; et celui qui étoit désigné par le sort étoit obligé de choisir un caractère, et de le soutenir pendant un temps convenu, ou bien de répéter dans un ordre particulier un certain nombre de vers fescennins; s'il sortoit du caractère dont il avoit fait choix, ou si sa mémoire le trompoit, il subissoit une punition qui consistoit en une petite amende applicable au

¹ *The high Yaks.*

païement de la dépense de la soirée. C'est ainsi que s'amusoient nos convives, quand Mannering entra dans la chambre.

M. l'avocat Pleydell représentoit en ce moment un monarque. Le fauteuil qui lui servoit de trône étoit placé au haut bout de la table; sa perruque coiffoit une bouteille à côté de lui, et sa tête étoit ceinte d'une couronne faite avec des bouchons. Ses yeux brilloient d'un éclat qu'on pouvoit attribuer soit à la gaité, soit aux fumées du vin. Ses courtisans récitoient autour de lui des fragments de vers ridicules, comme ceux-ci :

- Qu'est devenu Géronte ? Hélas ! plaignez son sort ;
- S'il avoit su nager, il ne seroit pas mort. •

Tels étoient autrefois, ô Thémis, les amusements de tes enfants de l'Écosse !

Dinmont étoit entré le premier dans la salle; il resta un instant la bouche béante, et s'écria ensuite : — C'est lui ! c'est bien lui ! Qui diable pourroit le reconnoître ?

Lorsque le garçon eut annoncé que M. Dinmont et le colonel Mannering demandoient à parler à M. Pleydell, celui-ci se retourna, et parut d'abord un peu déconcerté en voyant le colonel ; mais il étoit de l'avis de *Falstaff* : « Dehors, malveillants, laissez finir la pièce. » Il jugea

donc avec raison que le plus sage étoit de ne point paroître embarrassé.

— Où sont mes gardes , s'écria ce second Justilien : ne voyez-vous pas un chevalier étranger qui arrive d'un pays lointain dans notre cour d'Holy-Rood ? ne voyez-vous pas notre intrépide André Dinmont , qui a succédé à la garde des troupeaux de notre couronne dans la forêt de Jedwood , où , grâce à nos soins pour l'administration de la justice , ils paissent aussi paisiblement que s'ils étoient dans notre parc de Fife ? Où sont nos hérauts , nos rois d'armes , nos chambellans ? Qu'on admette à notre banquet ces deux étrangers ; qu'ils soient reçus comme leur qualité l'exige , et conformément à l'esprit de la solennité que nous célébrons ! Demain nous entendrons leurs requêtes.

— Votre majesté me permettra de lui faire observer , dit un des convives , que c'est demain dimanche.

— Est-ce dimanche ? en ce cas , pour ne pas scandaliser les fidèles rassemblés à l'église , nous remettrons l'audience à lundi.

Mannering , qui étoit d'abord resté près de la porte , incertain s'il devoit avancer ou reculer , se décida à entrer pour le moment dans l'esprit de la scène , quoiqu'il pestât intérieurement contre Mac-Morlan qui lui donnoit pour conseil un

homme dont l'esprit paroissoit si sangrenu. Il s'avança donc vers lui, après avoir fait trois profondes salutations, et demanda la permission de déposer ses lettres de créance aux pieds de sa majesté écossaise, afin qu'elle pût en faire lecture quand elle en auroit le loisir. La gravité avec laquelle il se prêta à la plaisanterie du moment, et l'humble inclination avec laquelle il refusa d'abord, et accepta ensuite un siège qui lui fut présenté par le maître des cérémonies, lui valurent les applaudissemens trois fois réitérés de toute la compagnie.

— Le diable m'emporte s'ils ne sont pas tous fous! dit Dinmont en s'asseyant avec moins de cérémonie à un coin de la table; ou bien ils ont avancé le carnaval, et c'est une mascarade.

On offrit un grand verre de vin de Bordeaux au colonel, qui le but à la santé du prince régnant. — Vous êtes sans doute, lui dit le monarque, le célèbre Miles Mannering, qui s'est acquis tant de gloire dans nos guerres contre la France? Vous devez être en état de prononcer si les vins de la Gascogne perdent de leur saveur, quand ils sont transportés dans nos climats du nord.

Mannering se trouva flatté de cette allusion à l'un de ses plus illustres ancêtres; il répondit qu'il n'étoit que parent éloigné de ce preux chevalier, et ajouta qu'à son avis le vin étoit excellent.

— Il est trop froid pour mon estomac, dit Dinmont en replaçant son verre sur la table, après l'avoir vidé.

— Nous corrigerons cette qualité, répondit le roi Paul, premier de ce nom; nous n'avons pas oublié que l'air humide de notre vallon de Liddel exige des boissons plus réchauffantes. Sénéchal, qu'on serve à notre fidèle agriculteur un verre d'eau-de-vie! cela lui conviendra mieux.

— Maintenant, dit Mannering, puisque nous sommes venus si maladroitement déranger votre majesté dans un des moments qu'elle donne à ses plaisirs, lui plaira-t-il de donner audience à un étranger qu'une affaire importante a amené dans sa capitale.

Le monarque ouvrit la lettre de Mac-Morlan; et la parcourant rapidement des yeux, s'écria du ton de voix qui lui étoit ordinaire : — Lucy Bertram d'Ellangowan! pauvre chère fille!

— A l'amende! à l'amende! s'écrièrent une douzaine de voix; sa majesté a oublié son caractère.

— Pas un instant, répondit le monarque : ce courtois chevalier me jugera. Un roi ne peut-il aimer une fille au-dessous de lui? Le roi Copethua et la fille mendiante n'offrent-ils pas une cause analogue à la mienne, et n'établissent-ils pas un préjugé en ma faveur?

— Phrase qui sent le barreau ! s'écria toute la noblesse en tumulte ; encore une amende !

— Nos prédécesseurs, dit le monarque en élevant la voix pour couvrir les cris désordonnés de ses sujets, n'ont-ils pas eu leurs Jeanne Logies, leurs Bessie Carmichaëls, leurs Oliphants ? N'aurons-nous pas le droit de nommer une dame pour laquelle nous nous faisons gloire de notre attachement ? Eh bien, périssent l'état ! périssent la souveraineté ! Tel qu'un second Charles-Quint, nous abdiquerons notre puissance, et nous chercherons dans l'obscurité de la vie d'un simple particulier les plaisirs que nous refuse l'éclat du trône.

En parlant ainsi, il déposa sa couronne sur la table, descendit, ou plutôt se leva de son trône, demanda des lumières, de l'eau, un bassin ; dit au garçon de préparer du thé dans une autre chambre, se lava la figure et les mains, remit sa perruque devant une glace, le tout avec plus d'agilité qu'on n'auroit pu l'attendre d'un homme qui paroissoit déjà d'un âge un peu avancé ; et, en moins de deux minutes, il parut à Mannering, à la grande surprise de celui-ci, un homme tout différent de celui qu'il venoit de voir célébrant des espèces de bacchanales.

— Il y a des gens, monsieur Mannering, devant lesquels on doit prendre garde de se permettre

de faire des folies , parce qu'ils ont , comme le dit un poëte ,

« Trop peu d'esprit , trop de méchanceté. »

La meilleure manière de prouver mon estime pour le colonel Mannering étoit de lui faire voir que je ne rougis pas de me montrer à lui tel que je suis ; et en vérité , je crois que vous en avez vu ce soir bien assez. Mais que me veut ce grand gaillard ?

Dinmont , qui avoit suivi Mannering , commença par se frotter la jambe d'une main , et se gratter la tête de l'autre , puis : — Vous m'avez bien reconnu , Monsieur , lui dit-il ; je suis Dandy Dinmont de Charlies-Hope. C'est pour moi que vous avez gagné ce grand procès.

— Quel procès , tête sans cervelle ? croyez-vous que je me souviennne de tous les fous qui viennent me tourmenter ?

— Quoi ! c'étoit le grand procès sur le droit de pâturage dans les prés de Langtae-Head !

— Bien : n'en parlons plus. Donnez-moi vos pièces , et venez me voir lundi à dix heures.

— Mais je n'ai pas de pièces.

— Quoi ! pas une note pour expliquer l'affaire ?

— Eh non ; ne m'avez-vous pas dit que pour nous autres gens de campagne , vous aimiez mieux que nous l'expliquions de vive voix ?

— Maudite soit ma langue, si elle a dit cela. Mes oreilles paieront l'amende. Eh bien, dites-moi votre affaire en deux mots; vous voyez que Monsieur attend.

— Oh! mais si Monsieur veut vous expliquer la sienne d'abord, cela m'est égal.

— Et vous ne concevez pas que votre affaire est certainement bien indifférente pour lui, mais qu'il peut ne pas se soucier de régaler vos longues oreilles du récit de la sienne?

— Eh bien, Monsieur, comme vous le voudrez tous les deux. Voici donc mon affaire. Nous sommes toujours en querelle, Jack de Dawston-Cleugh et moi, sur nos limites. Charlies-Hope doit être séparé de Dawston-Cleugh par le ruisseau qui prend sa source à Touthop-rigg. Jack prétend au contraire que la ligne de démarcation est la vieille route qui va de Knot-Gate à Keeldar-Ward. Or cela fait une très-grande différence.

— Et quelle est cette différence? Combien nourrirait-on de bestiaux sur le terrain qui vous manque?

— Oh! pas beaucoup. C'est un mauvais terrain, situé bien haut; on pourroit y nourrir un mouton, peut-être deux les bonnes années.

— Et pour un pâturage qui peut valoir cinq schellings par an, vous voulez jeter à l'eau une centaine de livres, peut-être le double?

— Oh ! Monsieur, ce n'est pas pour la valeur de la chose, mais c'est pour la justice.

— La justice est comme la charité, mon cher ami, il faut commencer à l'exercer envers soi-même ; croyez-vous être juste envers votre femme et vos enfants, en jetant votre argent par la fenêtre ? Ne pensez plus à cela.

Dinmont restoit toujours ; il tournoit son chapeau entre ses mains. — Ce n'est pas cela, Monsieur, ce n'est pas cela. Je ne veux pas que Jack se moque de moi ; il se vante d'avoir plus de vingt témoins pour lui ; eh bien , j'en amènerai encore davantage, et des plus anciens de Charlies-Hope, qui jureront que nos limites sont comme je le dis, et qui ne voudront pas que nous perdions une partie de notre territoire.

— Diable ! c'est un point d'honneur ! Mais alors pourquoi les propriétaires de la terre ne s'en mêlent-ils point ?

— Les lairds sont voisins, dit-il en se grattant la tête, et ni Jack, ni moi n'avons pu les décider à se mettre de la partie. Mais ne pensez-vous pas que je pourrais retenir la rente ?

— Allons donc ! pas possible ! que le Ciel vous confonde ! savez-vous comment il faut régler cette affaire ? Prenez chacun un bon gourdin.

— Bah ! nous l'avons déjà essayé trois fois ; deux fois sur l'endroit en litige, et une fois à la

foire de Lockerbye ; mais nous nous sommes toujours trouvés de même force.

— Eh bien , prenez de bonnes lames et allez-vous-en au diable , comme l'ont fait vos pères avant vous.

— Mais enfin , Monsieur , ce procès est-il contraire aux lois ? Voilà ce que je vous demande.

— Écoutez-moi bien , écervelé ; je veux vous faire comprendre qu'il est fou , ridicule , de s'engager dans un procès pour une telle misère.

— Ainsi donc , Monsieur , vous ne voulez pas vous charger de mon affaire ?

— Moi ! non , en vérité ; retournez chez vous , buvez une pinte de bière , et arrangez cela.

Dandy ne paroissoit qu'à demi satisfait , et ne bougeoit point.

— Avez-vous encore quelque autre chose à me dire , mon camarade ?

— Seulement un mot sur la succession de cette dame qui vient de mourir , mistress Margaret Bertram de Singleside.

— Bah ! quel intérêt avez-vous dans cette affaire ? dit l'avocat un peu surpris.

— Ce n'est pas que nous soyons parents des Bertram ; ce sont bien d'autres gens que nous. Mais Jeanne Liltup , qui étoit économe du vieux Singleside , et qui étoit la mère des deux dames qui sont mortes , et la dernière étoit bien mûre ;

Jeanne Liltup étoit native de Liddel Water, et n'étoit pas moins que cousine au deuxième degré de la sœur consanguine de ma mère. Elle vivoit avec Singleside bien certainement quand elle étoit son économe; et ce n'étoit pas un petit chagrin pour tous ceux qui lui tenoient par la chair et le sang; mais il a reconnu ses enfants, et satisfait aux lois de l'église : ainsi je voudrois savoir si la loi nous donne quelque droit sur sa succession?

— Pas le moindre.

— Eh bien! nous n'en serons pas plus pauvres. Mais elle peut avoir pensé à nous dans son testament, si elle a songé à en faire un. Enfin, Monsieur, voilà tout ce que je voulois vous dire; je vous souhaite le bonsoir, et.....

Il mettoit la main à la poche.

— Non, mon cher ami, non; je ne prends jamais d'honoraires le samedi soir, surtout quand on ne me donne pas de précis. Adieu, Dandy.

Dandy fit sa révérence, et prit congé de la compagnie.

CHAPITRE V.

- « L'art ni la vérité ne brillent dans ces jeux ;
- « Ils ne peuvent toucher ni le cœur ni les yeux.
- « Dans ce spectacle obscur, sans galté, sans noblesse,
- « Je n'entends que du bruit, je ne vois que bassesse,
- « Par aucun sentiment n'étant intéressé,
- « Du froid le plus mortel mon esprit est glacé. »

Le Registre de paroisse.

— VOTRE majesté, dit Mannering en souriant, a signalé son abdication par un acte de charité. Je crois bien que ce brave homme ne pensera plus à plaider.

— Vous vous trompez. La seule différence, c'est que je perds un client, et les honoraires que l'affaire m'auroit valu. Il ne restera pas en repos qu'il n'ait trouvé quelqu'un qui l'encourage à la folie qu'il est décidé à faire. Non ! je n'ai fait que vous montrer encore un de mes côtés foibles. Le samedi soir, je parle toujours vrai.

— Je serois tenté de croire, dit Mannering toujours sur le même ton, que cela vous arrive aussi quelquefois pendant la semaine.

— Mais, oui... autant que mon état me le permet. Je suis, comme dit Hamlet, honnête avec indifférence, quand mes clients et leurs sollici-

teurs ne me font pas débiter à la barre du tribunal leurs doubles mensonges. Mais, *oportet vivere!* c'est bien une triste chose! Maintenant passons à votre affaire. Je suis ravi que mon ancien ami Mac-Morlan vous ait adressé à moi. C'est un homme actif, honnête, intelligent. Il a été long-temps mon substitut, quand j'étois shérif du comté qu'il habite, et il conserve encore la même place. Il sait combien j'estime la malheureuse famille d'Ellangowan. Quant à la pauvre Lucy, elle n'avoit que douze ans la dernière fois que je l'ai vue. C'étoit une petite fille bien douce, bien bonne, et qui veilloit déjà sur un père dont la tête n'étoit pas bien saine. Mais l'intérêt que je prends à elle date de plus loin. Ce fut moi, monsieur Mannering, qui fus appelé, comme shérif du comté, le jour même de sa naissance, pour constater un meurtre qui venoit d'être commis près d'Ellangowan; et qui, par une étrange complication d'événements, causa la mort ou la disparition de son frère, enfant d'environ cinq ans. Non, colonel, je n'oublierai jamais le spectacle déchirant qu'offroit en ce moment le château d'Ellangowan. Un père n'ayant plus la tête à lui; une mère qui venoit de périr dans les douleurs de l'enfantement; un fils disparu tout à coup; une fille arrivant dans ce misérable monde, poussant des cris auxquels on avoit à peine le temps

de faire attention. Il ne faut pas croire, Monsieur, que nous autres praticiens nous ayons dans le cœur plus d'airain et de bronze que vous autres militaires ne portez de plomb et d'acier dans le vôtre. Nous sommes habitués aux malheurs et aux crimes qu'offre trop souvent le tableau de la société, comme vous l'êtes aux maux qui sont les suites inévitables de la guerre. Il en résulte peut-être un peu d'indifférence dans l'un comme dans l'autre cas. Mais au diable soit le soldat dont le cœur est du même métal que son épée; et qu'il emporte aussi l'avocat dont le cœur est aussi dur que la tête! Mais allons au but : je perds ma soirée du samedi. Voulez-vous avoir la bonté de me confier ces papiers relatifs à l'affaire de miss Bertram ? Un moment ! Demain vous voudrez bien accepter un dîner de garçon chez un vieux avocat. J'insiste sur cela. A trois heures précises ; et venez une demi-heure plus tôt. On doit enterrer la vieille dame lundi. C'est la cause d'une orpheline, nous pouvons donc emprunter une heure au dimanche pour en causer. Cependant si elle a changé son testament je crains qu'il n'y ait rien à faire, à moins que sa date ne soit dans les soixante jours. Alors si miss Bertram peut prouver qu'elle a la qualité d'héritière légale... Mais mes sujets sont impatients d'un si long interrègne. Je ne vous engage pas à vous réunir à nous, colonel,

ce seroit abuser de votre complaisance. Il faudroit pour cela que vous vous fussiez mis à table avec nous, et que vous eussiez passé insensiblement du sérieux à la gaité, et de la gaité à... à... à l'extravagance ! Adieu. Harry, reconduisez le colonel à son logis. M. Mannering, je vous attends demain vers deux heures.

Mannering se retira, non moins surpris des folies dont il avoit trouvé l'avocat s'occupant, que du bôn sens qu'il avoit montré au même instant en raisonnant des matières relatives à sa profession, et du ton de sensibilité qu'il avoit pris en parlant de la malheureuse orpheline.

Le lendemain matin, tandis que le colonel et le plus silencieux des voyageurs logés alors dans l'auberge, Dominus Sampson, finissoient le déjeuner que Barnes avoit préparé et servi; et après que Dominus se fut échaudé deux fois la bouche en prenant son thé, on annonça M. Pleydell.

Une perruque élégante, poudrée à blanc par un perruquier soigneux, un habit noir bien brossé, une manière de se présenter réservée, mais qui ne laissoit voir qu'une honnête décence sans mélange d'embarras, tout annonçoit un être bien différent de celui que le colonel avoit vu la veille. Un œil vif et plein de feu étoit le seul trait qui rappelât *l'homme du samedi soir*.

— Je viens, dit-il du ton le plus poli, essayer

d'user de mon autorité royale sur vous, tant au spirituel qu'au temporel. Vous accompagnerai-je à l'assemblée des presbytériens, ou à l'église de l'évêque? *Tros Tyriusve*..... Vous savez qu'un avocat est de toutes les religions. J'aurois dû dire de toutes les formes de religion. Ou puis-je vous aider à passer votre matinée d'une autre manière? Vous excuserez mon importunité. Elle n'est peut-être plus à la mode; mais je suis né dans un temps où un Écossais auroit cru ne pas connoître les lois de l'hospitalité s'il avoit laissé un étranger seul un instant, excepté pendant le temps de son sommeil. Au surplus, j'attends que vous me disiez franchement si je vous gêne.

— Nullement, mon cher Monsieur; je serai enchanté de vous avoir pour pilote. Je serois charmé d'entendre prononcer un sermon par un de vos prédicateurs dont les talents ont fait tant d'honneur à l'Écosse; Blair, Robertson, Henry. J'accepte donc vos offres de tout mon cœur. Une seule chose m'embarrasse, ajouta-t-il en tirant Pleydell à part; j'ai là un digne ami qui est sujet à de grandes distractions. Il a témoigné le désir d'aller dans une de vos églises les plus éloignées d'ici, et Barnes, qui est ordinairement son guide, ne peut l'accompagner.

L'avocat jeta un coup d'œil sur Dominus. — Certainement, dit-il, c'est une curiosité qui mé-

rite d'être gardée avec soin, et je vous procurerai un bon gardien. Garçon ! ah ! allez chez Lucky Finlayson, dans Cowgate, et dites-lui qu'il m'envoie sur-le-champ Miles Mac-Fin : j'ai besoin de lui parler.

Miles Mac-Fin ne tarda pas à arriver. — Vous pouvez, dit Pleydell, confier votre ami aux soins de cet homme ; il le conduira ou le suivra partout où il voudra aller ; au marché, ou à la cour de justice, à l'église, ou..... ou partout ailleurs, et vous le ramènera sain et sauf à l'heure que vous aurez fixée. Ainsi vous n'avez pas besoin de M. Barnes.

Tout fut arrangé de cette manière, et le colonel chargea Miles Mac-Fin de surveiller Dominus tant qu'il resteroit à Édimbourg.

— Maintenant, colonel, si vous avez envie d'entendre prêcher l'historien de l'Écosse, du continent et de l'Amérique, nous nous rendrons à l'église des Frères-Gris.

Ils furent trompés dans leur attente. Il ne prêchoit pas ce matin. Patience, dit l'avocat, nous ne serons pas sans dédommagement.

Le collègue du docteur Robertson monta dans la chaire. Son extérieur ne prévenoit point en sa faveur. Un teint fort blanc contrastoit avec une perruque sans poudre ; une taille courbée ; un air de se trouver à l'étroit dans sa chaire ; des

maines placées sur chacun des côtés de la chaire, comme deux étais destinés à soutenir son corps plutôt qu'à accompagner des gestes le discours qu'il alloit prononcer; point de robe, pas même celle des prédicateurs genevois; un rabat à demi détaché, un geste qui sembloit à peine volontaire: telles furent les premières remarques du colonel. — Ce prédicateur semble un peu gauche, dit-il tout bas à son nouvel ami.

— Ne craignez rien : c'est le fils d'un excellent avocat écossais ; vous reconnoîtrez le sang , je vous en réponds.

M. Pleydell ne se trompoit pas. Le discours étoit nourri de vues nouvelles et frappantes sur l'Écriture sainte. Les principes du calvinisme de l'église d'Écosse y étoient bien développés, et cependant la base en étoit un excellent système de morale pratique qui ne couvre pas le pécheur du manteau d'une foi purement spéculative, mais qui ne le laisse pas s'égarer dans les détours du schisme ou de l'incrédulité. Son style, ses métaphores avoient un tour antique qui servoit à donner plus de force et d'onction à son sermon. Il ne lut pas son discours. Un morceau de papier qui contenoit les principales divisions de son sujet fut le seul secours qu'employa sa mémoire. Sa prononciation, qui à son début sembloit embarrassée, finit par devenir distincte et animée.

Enfin, quoique son discours ne pût être cité comme un des chefs-d'œuvre de l'éloquence de la chaire, Mannering convint qu'il en avoit rarement entendu qui continssent autant de savoir, une dialectique si serrée, des arguments si victorieux.

— Tels doivent avoir été, dit-il en sortant de l'église, ces anciens prédicateurs à l'âme intrépide desqueis nous devons la réformation.

— Et cependant, dit Pleydell, celui-ci que j'aime, tant à cause de son père qu'à cause de lui-même, n'a rien de la morgue et de l'orgueil pharisaïque que l'on reproche avec quelque raison aux premiers apôtres du calvinisme en Écosse. Son collègue et lui diffèrent d'opinion sur quelques points de discipline; mais ils n'ont jamais perdu de vue les égards qu'ils se doivent respectivement, et n'ont jamais souffert que l'aigreur se mêlât dans des sentiments qui paroissent chez tous deux être le résultat de leur conscience.

— Et vous, monsieur Pleydell, que pensez-vous des objets sur lesquels ils ne sont pas d'accord ?

— Ma foi, colonel, j'espère qu'un honnête homme peut aller au ciel sans trop s'embarrasser de ces points-là. D'ailleurs, entre nous, je suis un membre de l'église épiscopale et souffrante d'Écosse, qui n'est plus que l'ombre d'une ombre, et c'est peut-être un bonheur; mais j'aime à prier

où prioient mes pères, sans pour cela penser plus mal de ceux qui font différemment.

Après cette remarque, ils se séparèrent jusqu'à l'heure du diner.

D'après l'entrée épouvantable de la maison de l'avocat écossais, Mannering avoit conçu une idée fort médiocre de la manière dont il alloit être reçu chez lui. En la revoyant en plein jour, elle lui parut encore plus affreuse que la veille. Les maisons des deux côtés de la rue étoient si rapprochées, que de deux fenêtres opposées on auroit pu se donner la main. La rue, en plusieurs endroits, étoit traversée par des galeries en bois qui conduisoient du premier étage d'une maison à celle qui étoit en face. Le passage qui donnoit entrée dans la maison étoit bas et étroit; enfin l'escalier étoit d'une malpropreté dégoûtante. Mais la bibliothèque, dans laquelle le fit entrer un vieux domestique, ne répondoit pas à ces tristes apparences : elle en offroit un contraste frappant. C'étoit une grande et belle salle où il admira d'abord les portraits de deux célèbres évêques d'Écosse, peints par le fameux Jamieson, le Vandyck de la Calédonie. Tout autour étoient rangés sur des tablettes élégantes un grand nombre de livres, parmi lesquels il remarqua les meilleures éditions des meilleurs auteurs.

— Vous trouverez là, dit Pleydell, les outils de

mon métier. Un avocat qui ne connoît ni l'histoire, ni la littérature, n'est, à mon avis, qu'un misérable manœuvre; s'il possède l'une et l'autre, il peut s'appeler architecte.

Mannering fut enchanté de la vue dont on y jouissoit. De ses fenêtres on dominoit sur tout le terrain qui s'étend entre Édimbourg et la mer, le détroit du Forth et ses îles, la baie terminée par le pic de Berwick et les côtes variées de Fife, vers le nord, qui se dessinoient sur un horizon d'azur.

Lorsque M. Pleydell eut suffisamment joui de la surprise de son hôte, il appela son attention sur les affaires de miss Bertram. — J'avois quelque espoir, lui dit-il, de trouver des moyens qui lui auroient donné des droits incontestables à cette propriété de Singleside; mais ces recherches ont été inutiles, et la vieille dame pouvoit disposer de ses biens. Tout ce que nous avons à espérer, c'est que le diable ne l'aura pas tentée de changer ce testament, qui est fort bon s'il n'y en a pas un postérieur. Il faudra demain que vous assistiez aux funérailles de la vieille fille : vous recevrez une invitation. J'ai prévenu celui qui est chargé de ses affaires que vous êtes ici pour représenter miss Bertram. Je vous rejoindrai ensuite dans la maison de la défunte, afin de voir ce qui arrivera quand nous montrerons ce testament. La

vieille demoiselle avoit auprès d'elle une jeune fille, une orpheline, sa parente éloignée : j'espère qu'elle aura eu la conscience de lui laisser quelque chose après sa mort, pour la dédommager de ce qu'elle lui a fait souffrir pendant sa vie.

Trois messieurs arrivèrent pour dîner. C'étoient des hommes aimables, de bon sens, et ne manquant pas de connoissances. La journée se passa donc fort agréablement, et le colonel resta jusqu'à huit heures, caressant la bouteille de son hôte, bouteille qui, par parenthèse, n'étoit pas de petite taille.

En arrivant à son auberge, il y trouva un billet qui l'invitoit à assister au convoi de miss Bertram, qui devoit partir de sa maison pour le cimetière des Frères Gris à une heure après midi.

A l'heure indiquée, Mannering se rendit dans une petite maison du faubourg du sud de cette ville. Il la reconnut aisément en voyant à la porte deux figures malencontreuses revêtues d'un long manteau noir, les manches couvertes de crêpe blanc, le chapeau entouré du même ornement, et tenant en main de longs bâtons portant aussi les enseignes du deuil. Deux autres muets, dont la figure lugubre sembloit accablée sous le poids d'un malheur inouï, l'introduisirent dans la salle à manger de la défunte, où se rassembloient les personnes invitées.

On a conservé en Écosse l'usage, tombé aujourd'hui en désuétude en Angleterre, d'inviter tous les parents du décédé à son enterrement. Cette coutume produit quelquefois des effets singuliers et frappants ; mais souvent aussi elle ne donne lieu qu'à quelques grimaces de forme, quand le défunt meurt sans être regretté, comme il a vécu sans être aimé. Le cérémonial de l'église anglicane pour les inhumations, une des parties les plus belles, les plus imposantes de son rituel, auroit du moins en pareil cas le pouvoir de fixer l'attention, de forcer en quelque sorte les assistants à s'unir de cœur et d'esprit aux prières prononcées en cette occasion. Mais, d'après le rite écossais, s'il n'existe pas une véritable douleur, rien ne peut y suppléer, rien ne touche le cœur, n'exalte l'imagination : un ton de formalité ennuyeuse, je dirai même un masque d'hypocrisie, voilà tout ce que l'on peut y trouver. *Mistress Margaret Bertram* étoit un de ces êtres qui ne laissent après eux aucun ami pour les regretter : elle n'avoit pas de proches parents à qui la nature seule auroit pu arracher quelques larmes ; on ne trouvoit donc parmi les personnes réunies pour son convoi que les marques extérieures du chagrin.

Mannering, au milieu de cette lugubre assemblée de cousins depuis le troisième jusqu'au

sixième degré, chercha à mettre sa physionomie à l'unisson de toutes celles qui l'entouroient, et à paroître regretter mistress Margaret Bertram, comme si la défunte dame de Singleside eût été sa sœur ou sa mère. Après avoir gardé long-temps un morne et profond silence, on commença à s'entretenir de différents côtés, mais à voix basse comme si l'on eût été dans la chambre d'un mourant.

— Notre pauvre amie, dit un homme grave, osant à peine ouvrir la bouche de peur de déranger le sérieux mélancolique qu'il avoit cherché à donner à ses traits, faisant glisser ses paroles entre ses lèvres de manière à les entr'ouvrir le moins possible; notre pauvre amie a au moins vécu dans l'affluence des biens de ce monde.

— Sans doute, répondit son voisin les yeux à demi fermés et sans changer de posture, la pauvre mistress Margaret avoit grand soin de ce qu'elle possédoit.

— Y a-t-il quelques nouvelles aujourd'hui, colonel? lui dit un des messieurs qui avoient dîné la veille avec lui, d'un ton aussi solennel que s'il eût eu à lui annoncer la mort de toute sa génération.

— Je n'ai rien appris, dit Mannering en cherchant à mettre sa voix en accord parfait avec le ton qui régnoit dans l'appartement.

— On m'assure, continua en parlant avec emphase celui qui avoit le premier rompu le silence, et de l'air d'un homme bien informé, on m'assure qu'il y a un testament.

— Et qu'aura la petite Jenny Gibson?

— Cent livres, et la vieille montre à répétition.

— C'est peu de chose. La pauvre fille n'a pas toujours eu du bon temps auprès de la vieille dame. Mais il ne faut pas compter sur les souliers des morts pour se chauffer.

— Je crains, dit le politique qui étoit près de Mannering, que nous n'ayons pas encore réglé tous nos comptes avec notre ancien ami Tippoo-Saïb. Je crois qu'il donnera encore du fil à retordre à la compagnie des Indes. On m'a dit, et vous pouvez regarder cela comme certain, que ses actions ne montent pas.

— J'espère, Monsieur, qu'elles ne tarderont pas à monter.

— Mistress Margaret, dit une autre personne se mêlant à la conversation, avoit quelques actions de la compagnie des Indes : j'en suis sûr, car j'en ai touché les intérêts pour elle. Il seroit bien à désirer pour les héritiers et les légataires que le colonel voulût leur donner son avis sur les moyens de les convertir en argent, et sur le temps à choisir pour cette opération. Quant à moi, je pense que.... Mais voici M. Mortcloke qui

vient nous avertir de nous mettre en marche.

M. Mortcloke, entrepreneur des funérailles, arrivoit effectivement, le visage long d'une demi-aune, pour distribuer à ceux qui alloient porter le drap funéraire des petites cartes qui leur indiquoient la place qu'ils devoient occuper. Comme cette fonction appartient aux plus proches parents d'un défunt, l'entrepreneur, quoique très-expert dans ces lugubres cérémonies, ne put contenter tout le monde. Être proche parent de mistress Bertram, c'étoit l'être des terres de Singleside, et chacun des assistants étoit jaloux de cette parenté. Quelques murmures se firent donc entendre. Notre ami Dinmont fut un des négligés. Il étoit incapable de déguiser son mécontentement, ou de l'exprimer sur un ton qui ne fit pas un contraste parfait avec celui généralement employé dans cette cérémonie lugubre. — Je pensois, s'écria-t-il à très-haute voix, que vous m'auriez donné au moins une de ses jambes à porter. J'aurais porté la défunte tout seul, si on l'avoit voulu! Vingt regards de travers et des sourcils froncés se tournèrent aussitôt vers le fermier qui, ayant donné carrière à son humeur, descendit avec le reste de la compagnie, sans faire la moindre attention aux murmures de ceux que sa remarque avoit scandalisés.

La pompe funèbre s'avança. Les deux spectres

noirs ouvroient la marche avec leurs bâtons ornés de vieux crêpe blanc, en honneur de la virginité si long-temps conservée par la défunte. Six chevaux affamés, emblème vivante de la mortalité, harnachés en noir, et la tête ornée de plumes blanches, traînoient le char funéraire, décoré des armes des Bertram, et marchoient à pas lents vers le lieu de l'enterrement, précédés par James Duff, espèce d'idiot qui, avec des pleureuses de papier blanc, ne manquoit pas un convoi. Le cortège étoit terminé par six voitures de deuil, remplies de tons ceux qui avoient été invités à cette cérémonie. Là, plusieurs d'entre eux, lâchant la bride à leur langue, se mirent à dissenter sur la valeur de la succession, et sur ceux entre les mains de qui il étoit probable qu'elle alloit passer. Les principaux prétendants gardoient un silence prudent, craignant de laisser apercevoir des espérances que l'événement pouvoit démentir. Quant à l'agent ou l'homme d'affaires de la défunte, il savoit seul à quoi s'en tenir, mais il gardoit un air d'importance mystérieuse, comme s'il vouloit prolonger l'intérêt de l'attente et de l'incertitude.

Enfin on arriva à la porte du cimetière, et de là le cortège, grossi d'une douzaine de femmes fainéantes et d'une vingtaine d'enfants qui le suivoient en criant, se rendit à l'endroit qui étoit destiné à recevoir les dépouilles mortelles des

membres de la famille des Singlesides. C'étoit une enceinte carrée, et gardée d'un côté par un ange vétéran qui n'avoit plus de nez et à qui il ne restoit qu'une aile, mais qui avoit le mérite d'être resté à son poste pendant un siècle; tandis que de l'autre côté un chérubin, son camarade, n'avoit plus que le tronc; encore étoit-il gisant par terre parmi les orties, les chardons et les autres plantes qui croissent en abondance autour du mausolée. Une inscription, à demi brisée et couverte par la mousse, annonçoit au lecteur qu'en l'année 1650 le capitaine André Bertram, premier propriétaire de cette famille, descendu de l'ancienne et honorable famille d'Ellangowan, avoit fait ériger ce monument pour lui et pour ses descendants. Un nombre raisonnable d'horloges funèbres, de têtes de morts et d'os en croix, décoreoient la pièce de poésie sépulcrale qu'on va lire, et qui servoit d'épithaphe au fondateur de ce mausolée :

- Si jamais homme eut en partage
- Le cœur d'un sage et le bras d'un héros ,
- On trouva ce double avantage
- Dans celui dont la terre ici couvre les os. »

Ce fut en ce lieu, dans une fosse creusée dans une terre grasse et noire, composée des restes des ancêtres de mistress Bertram, que son corps fut déposé. Semblables à des soldats qui revien-

nent d'un enterrement militaire, les plus proches parents de cette dame, qui avoient intérêt de connoître les dispositions qu'elle pouvoit avoir faites, pressèrent les cochers de les conduire chez la défunte avec toute la vitesse dont les chevaux étoient capables, afin de mettre fin à leur incertitude sur un objet si intéressant.

CHAPITRE VI.

« Dote en mourant le collège ou ton chat. »

POPE.

LUCIEN raconte que tandis qu'une troupe de singes, bien dressés par un entrepreneur habile, exécutoient une tragédie, aux grands applaudissements de tous les spectateurs, les acteurs, oubliant le décorum des personnages qu'ils représentoient, se disputèrent à qui rentreroit le plus tôt dans son caractère naturel, à l'instant où un plaisant s'avisa de jeter une poignée de noix sur le théâtre.

C'est ainsi que la crise qui s'approchoit faisoit naître dans le cœur des prétendants des sentiments bien différents de ceux dont ils avoient essayé de prendre le masque sous la direction de M. Mortcloke. Ces yeux, qui étoient dévotement levés vers le ciel ou baissés à terre avec humilité, étoient alors animés et occupés à examiner les coffres, les tiroirs, les cassettes, les armoires, et tous les coins de l'appartement de la vieille fille. Leurs recherches ne furent pas sans intérêt, quoiqu'on ne trouvât pas encore de testament.

Ici on trouva un billet de vingt livres ¹, sous-

¹ 480 liv.

crit par le ministre de la chapelle des insermentés, avec une note constatant que les intérêts en avoient été payés jusqu'à la Saint-Martin précédente. Il étoit enveloppé avec soin dans une chanson nouvelle sur le vieux air : *Près des eaux de Charlie.*

Là on vit une curieuse correspondance d'amour entre la défunte et un certain M. O'Kean, lieutenant dans un régiment d'infanterie. Parmi ces lettres se trouva une pièce qui expliqua sur-le-champ aux parents comment une liaison qui ne leur présageoit rien de bon avoit été rompue tout à coup. C'étoit un billet de deux cent livres¹, souscrit par le lieutenant au profit de mistress Bertram. Rien n'annonçoit qu'aucuns intérêts eussent jamais été payés.

Dans un autre endroit se trouvèrent des bons et des billets qui étoient revêtus de signatures beaucoup meilleures (en style de commerce) que celles du digne ecclésiastique et du galant militaire. On déterra aussi un amas de monnoies de différentes espèces, et une quantité de débris de bijoux d'or et d'argent, comme des montures de lunettes, de vieilles boucles d'oreilles, des tabatières cassées, etc., etc.

Cependant aucun testament ne paroissoit, et le

¹ 4,800 liv.

colonel Mannering commençoit à espérer que celui que lui avoit remis Glossin recevroit son exécution, et contenoit les dernières mesures prises par cette dame pour l'arrangement de ses affaires. Mais son ami Pleydell, qui venoit d'arriver, lui conseilla de ne pas se flatter. — Je connois, lui dit-il, celui qui conduit la marche, et je vois à son air qu'il est mieux instruit que nous.

Tandis que l'on continue la recherche, jetons un coup d'œil sur les personnes de la compagnie qui ont l'air d'y prendre le plus d'intérêt.

Il est inutile de parler de Dinmont qui, avec son gros fouet sous son bras, avance sa grosse tête ronde par-dessus l'épaule de l'homme d'affaires.

Ce petit vieillard si maigre, vêtu d'un habit de deuil assez propre, est M. Mac-Casquil. Il a été ruiné par un legs qu'on lui avoit fait de deux actions de la banque d'Ayr. Le produit avantageux de ces deux actions l'avoit engagé à vendre une petite terre qu'il possédoit pour en placer le produit de la même manière; et cet établissement avoit fait banqueroute deux mois après. Ses espérances en ce moment sont appuyées sur sa parenté quoique un peu éloignée, sur l'attention qu'il avoit de se placer tous les dimanches à l'église dans le même banc que la défunte, et de venir

faire sa partie chaque samedi soir, en ayant soin de ne jamais gagner son argent.

Cet autre homme dont l'air est assez commun, qui porte ses cheveux gris enfermés dans une bourse de cuir plus grise encore est un marchand de tabac, parent de mistress Bertram. Il avoit en magasin beaucoup de tabacs étrangers quand la guerre avec l'Amérique éclata. A l'instant il tripla pour tout le monde le prix de sa marchandise; mais mistress Bertram avoit le privilège de voir remplir toutes les semaines sa tabatière d'écaille de tortue du meilleur tabac rapé de la boutique de M. Quid, parce que la servante qui venoit faire la provision avoit soin de lui faire des complimens de la part de *sa cousine* mistress Bertram.

Et ce jeune homme qui n'a pas même eu la décence de quitter ses bottes, il auroit pu aussi bien qu'un autre s'insinuer dans les bonnes grâces de la vieille, qui arrêtoit ses yeux avec assez de plaisir sur un jeune homme bien fait. Mais il a manqué sa fortune en négligeant de se rendre chez elle quand il étoit invité à prendre le thé, et y venant quelquefois après un dîner qui l'avoit un peu trop échauffé. Enfin il avoit eu la maladresse de marcher deux fois sur la queue de son chat, et de mettre une fois en colère son perroquet.

La personne la plus intéressante de la compa-

gnie, aux yeux de Mannering, étoit la pauvre jeune fille qui avoit été plusieurs années l'humble compagne de la défunte, le réceptacle de sa mauvaise humeur. Elle avoit été amenée, pour la forme, par la femme de chambre favorite de mistress Bertram, et se cachant dans un coin autant qu'elle le pouvoit, elle étoit en quelque sorte scandalisée de voir des étrangers porter des yeux et des mains profanes sur des objets qu'elle étoit habituée, depuis son enfance, à regarder avec une espèce de respect. Tous les compétiteurs, excepté l'honnête Dinmont, jetoient sur elle des regards de travers, parce qu'ils la regardoient comme une personne qui, suivant toute vraisemblance, devoit diminuer la masse de la succession. Elle étoit pourtant la seule qui parût regretter sincèrement la défunte. Mistress Bertram avoit été sa protectrice, et quoique l'égoïsme seul l'eût déterminée à la prendre chez elle, sa tyrannie, ses caprices étoient oubliés en ce moment, et des larmes abondantes couloient le long des joues de la jeune personne, qui se trouvoit sans amis, sans ressources.

— Il y a beaucoup d'eau salée ici, Mac-Casquil, dit le marchand de tabac. Cela ne nous présage pas grand chose de bon. On ne pleure de la sorte que lorsqu'on sait pourquoi. Un clin d'œil de M. Mac-Casquil lui annonça qu'il partageoit son opinion; mais il ne voulut pas devant le co-

lonel paroître entrer en conversation avec un homme de cette espèce.

— Il seroit bien singulier après tout, dit à l'homme d'affaires Dinmont qui commençoit à s'impatisser, s'il ne se trouvoit pas de testament.

— Patience, je vous prie. Mistress Bertram étoit une femme sage et prudente. Sage, prudente et prévoyante, elle savoit choisir ses amis. Elle aura déposé ses dernières volontés, son testament, ou pour mieux dire ses dispositions à cause de mort, entre les mains de quelque ami sûr.

— Je gage tout ce que l'on voudra, dit tout bas Pleydell au colonel, qu'il a le testament dans sa poche. S'adressant à l'homme d'affaires : Monsieur, lui dit-il, il est temps d'en finir. Voici un testament qui a reçu toutes les formalités il y a déjà plusieurs années, et par lequel la testatrice a légué son domaine de Singleside à miss Lucy Bertram. Ici la consternation se peignit sur le visage de tous les assistants. Je crois, monsieur Protocole, que vous pouvez nous informer s'il existe des dispositions postérieures.

— Voulez-vous me permettre, monsieur Pleydell....? Et en parlant ainsi il prit le testament et se mit à l'examiner.

— Il prend la chose trop froidement, dit tout bas Pleydell à Mannering, beaucoup trop froidement ! Il a un autre testament en poche !

— Qu'il le montre donc, et qu'il s'en aille à tous les diables! dit le militaire dont la patience ne tenoit plus qu'à un fil. Qu'attend-il?

— Que sais-je? dit l'avocat. Pourquoi un chat ne tue-t-il pas une souris à l'instant où il la prend? Le désir de tourmenter, d'exercer son pouvoir. Eh bien, M. Protocole, que dites-vous du testament?

— Qu'il est très-bien fait, fort régulier, revêtu de toutes les formes légales.

— Mais qu'il est révoqué par un autre de date postérieure, que vous avez entre les mains?

— Quelque chose comme cela, monsieur Pleydell, j'en conviens. Et en disant ces mots, il tira de sa poche un paquet attaché avec des rubans et scellé en plusieurs endroits du cachet de la défunte. Il procéda à son ouverture. Le testament que vous produisez, monsieur Pleydell, est daté du 1^{er} juin 17..., et celui-ci est du 20, non, je vois qu'il est du 21 avril de la présente année; il lui est donc postérieur de dix ans.

— Que le ciel la confonde! dit l'avocat au colonel. C'est justement l'époque où les malheurs du vieux Ellangowan furent généralement connus ici. Mais voyons ses dispositions.

M. Protocole ayant demandé du silence commença la lecture du testament à voix lente, haute et intelligible. Le groupe qui l'entouroit laissant

voir dans tous les yeux les alternatives de la crainte et de l'espérance, cherchant à découvrir les intentions de la testatrice sous les termes techniques dont elles étoient enveloppées, formoit un tableau qui auroit pu servir d'étude à Hogarth.

Personne ne s'attendoit aux dispositions de ce testament. Il conféroit la pleine et entière propriété du domaine de Singleside, et de toutes ses dépendances (ici la voix du lecteur baissa sensiblement, et ne s'éleva plus au-dessus du piano); à Pierre Protocole, procureur à Édimbourg; ayant, disoit la testatrice, pleine et entière confiance dans sa capacité et dans son intégrité. — Tels sont les mots dont ma digne amie voulut qu'on se servit.

Mais sous charge de fidéi-commis. (Ici la voix du lecteur remonta à son premier ton, et les visages des auditeurs, qui s'étoient allongés de manière à exciter l'envie de M. Mortcloke, commencèrent à se rapprocher de l'ovale.) Mais sous charge de fidéi-commis, et pour en faire l'emploi que je vais prescrire.

La testatrice commençoit par établir dans un assez long préambule qu'elle descendoit de l'ancienne famille d'Ellangowan; son respectable bisaïeul André Bertram d'heureuse mémoire étant le fils cadet de Allan Bertram, quinzième baron d'Ellangowan. Elle disoit alors que Henry Ber-

tram, fils et héritier de Godefroi Bertram d'El-langowan, alors existant, avoit été enlevé à ses parents dans son enfance; *mais qu'elle étoit assurée qu'il vivoit encore, qu'il étoit dans un pays étranger, et que la Providence divine le remettrait en possession des biens de ses ancêtres*; qu'en conséquence, et ce cas arrivant, M. Protocole seroit obligé, comme il s'y étoit engagé par l'acceptation qu'il avoit faite, et qui étoit mentionnée sur le testament, de faire audit Henry Bertram, aussitôt son retour dans son pays, la remise et délivrance du domaine de Singleside et de tous les autres biens de la testatrice, à l'exception d'une gratification convenable pour le dédommager de ses soins.

Tant qu'il résideroit en pays étranger, comme aussi dans le cas où il ne reparoitroit jamais en Écosse, tous ses revenus, toujours déduction faite d'une indemnité raisonnable pour les peines de M. Protocole, devoient être partagés, par égales portions, entre quatre établissemens de bienfaisance indiqués par la testatrice. Elle donnoit à son fidéi-commissaire les pouvoirs les plus amples pour agir comme l'auroit pu faire le propriétaire lui-même; et, dans le cas où il seroit mort avant elle, une autre personne étoit indiquée pour remplir les mêmes fonctions.

Le surplus du testament ne contenoit que deux

legs de cent livres * chacun, l'un au profit de Rebecca, sa femme de chambre favorite, l'autre en faveur de Jenny Gibson, qu'elle avoit pris chez elle par charité, disoit le testament, pour lui faire apprendre quelque honnête métier.

Une disposition en faveur de gens de main-morte s'appelle en Écosse une *mortification*. Dans une des grandes villes de ce royaume, à Aberdeen, je pense, il y a un officier chargé de veiller à l'exécution de ces sortes de legs, et on le nomme *le mattre des mortifications*. On pourroit croire que cette dénomination a pris son origine dans l'effet que de telles dispositions produisent sur les héritiers présomptifs de ceux qui les ont faites. Une mortification bien véritable, bien sentie, fut le partage de tous ceux qui venoient d'entendre lire un testament au résultat duquel ils s'attendoient si peu.

Personne ne sembloit disposé à rompre le silence, quoique la lecture fût terminée. M. Pleydell parla le premier, et demanda à voir le testament. S'étant assuré que toutes les formes légales avoient été observées, il le rendit sans faire aucune observation, et dit à l'oreille de Mannering : — Je crois Protocole aussi honnête qu'un autre; mais la vieille dame a voulu que, s'il ne devient pas

* 2,400 liv.

fripon, il ait le mérite de résister à la tentation.

— Je pense, dit M. Mac-Casquil, qui, tout en dissimulant la moitié de son dépit, ne put s'empêcher de faire paroître le reste, je pense que voilà un testament bien extraordinaire. M. Protocole, se trouvant seul fidéi-commissaire, et avec des pouvoirs si étendus, doit avoir été consulté par la testatrice avant qu'elle fit de si étranges dispositions. Je voudrais donc qu'il nous apprît comment mistress Bertram a pu croire à l'existence d'un enfant que tout le monde sait avoir été assassiné il y a bien des années?

— En vérité, Monsieur, dit Protocole, je ne puis vous expliquer les motifs mieux qu'elle ne l'a fait elle-même. Notre défunte amie étoit une femme vertueuse, une femme pieuse; elle devoit avoir, pour croire à l'existence de cet enfant, des motifs que nous ne pouvons pénétrer.

— Oui! dit le marchand de tabac, de beaux motifs! je les connois, moi; voilà mistress Rébecca qui m'a dit vingt fois dans ma boutique qu'on ne pouvoit savoir comment sa maîtresse arrangerait ses affaires, parce qu'une vieille sorcière d'égyptienne lui avoit fourré dans la tête, à Gilsland, que le jeune..... n'est-ce pas Henry Bertram qu'elle l'appelle?..... reviendrait un jour ou l'autre en Écosse. Vous ne niez pas cela, mistress Rébecca, quoique j'ose dire que vous

avez oublié de parler de moi à votre maîtresse, comme vous me le promettiez à chaque fois que je vous donnois une demi-couronne : cela n'est-il pas vrai, la belle ?

— Je ne sais rien de tout cela ! répondit Rébecca avec aigreur, en le regardant fixement de l'air d'une femme qui ne veut pas être forcée à avoir plus de mémoire qu'elle n'en veut montrer.

— Bien dit, Rébecca, bien dit ! on voit que vous êtes contente de votre lot.

Notre petit - maître subalterne, car il n'étoit pas de la première classe, jouoit avec une hounsine qu'il tenoit à la main, en frappoit ses bottes, et ressembloit à un enfant à qui l'on vient d'enlever son souper. Il ne faisoit pas sonner ses plaintes bien haut, et se contentoit de murmurer tout bas : — C'est un vilain tour, goddam ! je me suis donné un mal de chien pour elle. J'ai quitté un soir, goddam, King, et Will-Hack le coureur du duc, pour venir prendre le thé avec elle. J'aurois mieux fait, goddam, de me lier avec eux. J'aurois pu me mêler des courses comme tant d'autres. Ne pas me laisser seulement une centaine de livres.

— J'aurai soin de faire payer tous les frais, dit Protocole qui ne vouloit pas ajouter à l'odieux que les dispositions de la testatrice sembloient

jeter sur lui. Maintenant je crois, Messieurs, que nous n'avons plus rien à faire ici, et que..... Demain je déposerai le testament au tribunal, afin que chacun puisse en aller prendre connoissance, et en lever des extraits si bon lui semble. En même temps il commença à fermer les armoires et les tiroirs avec beaucoup plus de promptitude qu'il n'en avoit mis à les ouvrir. Mistress Rébecca, ayez la bonté de tenir ici tout en ordre, jusqu'à ce que la maison soit louée ; on m'a déjà fait des offres ce matin pour sa location..... dans le cas où je m'en trouverois chargé.

Notre ami Dinmont, qui n'étoit pas plus content que les autres de voir ses espérances renversées, s'étoit étalé dans le grand fauteuil à bras de la défunte, qui n'auroit pas été peu scandalisée d'y voir ce colosse masculin conché ainsi tout de son long. Il rouloit la corde de son fouet autour de son manche, et s'occupoit à la dérouler ensuite. Les premiers mots qu'il dit quand il eut digéré son désappointement, contenoient une déclaration magnanime qu'il ne croyoit pas sans doute faire à si haute voix : — Eh bien ! c'étoit mon sang après tout. Je ne regrette pas mes fromages et mes jambons ! Mais quand M. Protocole eut insinué aux assistants qu'il étoit temps de se retirer, et parla de louer sur-le-champ la maison, le brave fermier se leva brusquement, et étourdit

la compagnie par cette question imprévue : — Et que va devenir cette pauvre diablesse , Jenny Gibson ? Quand il s'agissoit de partager l'héritage , nous étions tous les parents de la défunte : eh bien ! cotisons - nous pour faire quelque chose pour cette malheureuse fille ! Cette proposition fut pour les assistants un avis de partir beaucoup plus efficace que celui de M. Protocole. Mac-Casquil dit à voix basse quelques mots sur ce que l'on devoit à sa propre famille , et prit le premier le chemin de la porte. Le marchand de tabac , d'un air un peu plus assuré , répondit que la petite en avoit bien assez , et que d'ailleurs c'étoit à M. Protocole à s'en inquiéter , puisqu'il avoit la charge de son legs : après avoir prononcé ce peu de mots d'un ton brusque et décisif , il enfila la porte. Le petit-maitre voulut faire une plaisanterie grossière sur le métier honnête que la testatrice vouloit qu'on fit apprendre à la jeune personne. L'ignorance où il étoit du ton de la bonne société lui faisoit chercher une approbation dans les yeux du colonel , dont les sourcils froncés et le regard foudroyant le glacèrent jusqu'au fond de l'âme , et lui laissèrent à peine la force de gagner l'escalier.

Protocole , qui étoit réellement une bonne pâte d'homme , exprima alors son intention de prendre soin provisoirement de la jeune personne , en

faisant entendre cependant qu'il regardoit cela comme une espèce d'aumône.

Dinmont s'approcha de lui, ayant secoué sa grande redingote, comme un chien barbet secoue sa crinière quand il sort de l'eau, s'écria : — Que le diable m'emporte, monsieur Protocole, si vous avez quelque embarras pour elle si elle veut venir avec moi. Aylie et moi, voyez-vous, nous ne serions pas fâchés que nos filles en fussent un peu plus que nous, qu'elles fussent comme quelques-unes de leurs voisines. Eh bien ! cette jeunesse qui a demeuré si long-temps avec cette vieille dame doit connoître les belles manières ; elle doit savoir lire, bien manier l'aiguille. Ne sait-elle rien de tout cela ? Mes filles ne l'en aimeront pas moins. Je lui fournirai tout ce dont elle aura besoin ; elle ne touchera ni au capital ni aux intérêts de cents livres qui sont entre vos mains, monsieur Protocole, et j'y ajouterai tous les ans quelque chose, jusqu'à ce qu'elle trouve dans les environs un jeune homme à qui il manque quelque argent pour acheter une petite ferme, et une femme pour en prendre soin. Eh bien, mon enfant, que dites-vous à cela ? Je prendrai une place pour vous dans la diligence jusqu'à Jeddart ; mais il faudra faire le reste du chemin à cheval ; car du diable si une voiture pourroit entrer dans la vallée de Charlies-Hope !

Jenny ayant accepté cette proposition, et en ayant témoigné sa reconnaissance au bon fermier : — Je serai bien charmé, ajouta-t-il, si miss Rébecca veut nous accompagner, et passer avec nous une couple de mois, jusqu'à ce que vous soyez faite au train de la maison.

Tandis que Rébecca lui faisoit une belle révérence, qu'elle en faisoit faire autant à la jeune fille dont elle s'efforçoit d'essuyer les larmes ; tandis que le bon Dinmont les encourageoit toutes deux à sa manière un peu rustique, mais franche et loyale, Pleydell avoit souvent recours à sa tabatière. — J'ai plus de plaisir, dit-il au colonel, à voir ce brave fermier, qu'à me trouver en face du meilleur festin ! Allons, il faut que je lui serve un plat à son goût. Il n'y a pas de remède. Il faut que je l'aide à manger son argent. Eh ! Dandy, Charles-Hope, Dinmont, écoutez-moi.

Le fermier se retourna, très-flatté que Pleydell lui adressât la parole ; car, après son propriétaire, un avocat étoit ce qu'il respectoit le plus dans le monde.

— Vous ne voulez donc pas renoncer à ce procès sur vos limites ?

— N... non, Monsieur, on n'aime pas à perdre ses droits, à se faire rire au nez ; mais, puisque vous ne voulez pas vous en charger, il faudra bien que je cherche un autre avocat.

— Voyez-vous, colonel? ne vous l'avois-je pas dit? Hé bien, puisque vous voulez faire une sottise, il faut vous donner le plaisir d'un procès aux moindres frais possibles, et tâcher de vous le faire gagner. Dites à M. Protocole de m'envoyer vos papiers, et je lui dirai comment il faudra mener cette affaire. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous n'auriez pas vos débats aux sessions, comme vos ancêtres avoient leurs batailles et leurs incendies.

— Sans doute, Monsieur, c'est juste. Si la loi n'étoit pas là, nous nous ferions encore justice à nous-mêmes, et comme la loi nous lie, la loi nous délieroit. D'ailleurs, dans nos environs, un homme n'en est que mieux vu, quand on sait qu'il a paru devant les juges.

— Très-bien raisonné, mon ami, adieu, et envoyez-moi vos papiers.

— Partons - nous, colonel? notre présence ici n'est plus nécessaire.

— Ah! nous allons donc voir ce que fera Jack de Dawston-Cleugh! dit Dinmont en frappant sur sa cuisse d'un air de triomphe.

CHAPITRE VII.

« Je m'en vais au palais, mon sac est assez lourd ;
« Mais n'importe , avez-vous en ce lieu des affaires ?
« Je vous écoute, allons, parlez, mais soyez court,
« Et surtout payez-moi d'abord mes honoraires. »

Le petit avocat français.

— CROYEZ-VOUS gagner la cause de ce brave homme ? dit le colonel à Pleydell en sortant.

— Ma foi, je n'en sais rien. Ce n'est pas toujours le plus fort qui gagne la bataille ; au surplus, j'y donnerai tous mes soins, bien certainement. Le malheur de notre profession est que nous ne voyons que bien rarement le beau côté de la nature humaine. Les plaideurs arrivent chez nous hérissés de colère et d'égoïsme ; les pointes de leurs préventions, de leurs haines sont tournées en dehors, comme celles des clous qui attachent les fers de nos chevaux dans un temps de gelée. J'ai vu entrer bien des fois dans mon cabinet des gens que je mourois d'envie de jeter par la fenêtre, en commençant à les entendre ; et je finissois par reconnoître que j'aurais agi comme eux si j'avois été à leur place, c'est-à-dire en colère, et par conséquent très-déraisonnable. Je suis bien convaincu que de toutes les professions la

mienne est celle qui fait voir de plus près la folie et la méchanceté des hommes; c'est en quelque sorte leur canal de décharge. Le barreau est, dans une société civilisée, la cheminée par où s'évapore la fumée qui rempliroit l'appartement, et finiroit par faire perdre la vue. Faut-il donc s'étonner que le tuyau soit quelquefois un peu engorgé de suie? Mais j'aurai soin que l'affaire de notre homme soit bien conduite avec le moins de frais possible; enfin qu'il ait son boisseau d'avoine à juste prix.

— Voulez-vous me faire le plaisir, dit Manneering en le quittant, de venir dîner aujourd'hui avec moi? mon hôte m'a prévenu qu'il a d'excellente venaison et quelques bouteilles de bon vin.

— De la venaison? Eh! mais non, cela est impossible. Je ne puis même vous engager à venir chez moi, le lundi et le mardi sont des jours sacrés. Mercredi, je dois être entendu dans une affaire importante. Mais un instant, le froid est fort vif, si la venaison pouvoit se garder jusqu'à jeudi, et si vous ne quittiez pas plus tôt Édimbourg...

— Vous viendriez dîner avec moi ce jour-là?

— Bien certainement.

— Eh bien, vous me décidez à exécuter le projet que j'avois conçu de passer la semaine dans cette ville. Si la venaison ne peut pas se garder, nous aurons quelque autre chose.

— Oh! elle se gardera fort bien. Mais à présent, voici quelques billets que vous pourrez remettre à leurs adresses, si elles vous conviennent. Ce sont des lettres d'introduction que j'ai préparées pour vous ce matin. Adieu; mon clerc m'attend depuis une heure pour une information de tous les diables. Et M. Pleydell disparut avec agilité, prenant des allées et des passages qui, pour aller à la grande rue, étoient à la route ordinaire ce que le détroit de Magellan est au cap de Horn.

En regardant les adresses des lettres que M. Pleydell lui avoit laissées, Mannering vit avec plaisir qu'elles portoient le nom des hommes les plus illustres de l'Écosse : David Hume, le docteur Ferguson, le docteur Black, lord Kaimes, Adam Smith, le docteur Robertson.

— D'honneur, mon ami l'avocat a des connoissances choisies, pensa Mannering. Tout ces noms-là ont fait du bruit dans le monde. Un homme qui revient des Indes orientales doit tâcher de mettre un peu d'ordre dans sa tête et dans ses idées avant de se présenter devant eux.

Il ne tarda pourtant pas à leur rendre sa visite; et nous regrettons de ne pouvoir détailler à nos lecteurs les plaisirs dont il jouit dans une société où l'on recevoit toujours avec distinction les étrangers à qui leur esprit et leurs connoissances

donnoient le droit d'y être admis. Peut-être dans aucun temps l'Écosse n'avoit-elle offert une semblable réunion de talents aussi variés.

Le jeudi M. Pleydell ne manqua pas de se rendre à l'auberge où logeoit le colonel. La venaison étoit fort bonne, le vin excellent, et l'avocat, aussi bon convive que légiste éclairé, fit honneur à tous deux. Je ne sais pourtant si la présence de Sampson ne lui fit pas encore plus de plaisir que la bonne chère; sa tournure d'esprit lui ayant fourni le moyen, sans l'offenser en rien, de tirer de lui un véritable amusement, dont le colonel même ne put s'empêcher de prendre sa part, ainsi qu'un couple d'amis qu'il avoit aussi invités. La simplicité grave et laconique des réponses de Sampson aux questions insidieuses de l'avocat plaça la bonhomie de son caractère sous un point de vue qui ne s'étoit pas encore présenté aux yeux de Mannering. Il lui fit faire l'étalage d'une foule de connoissances profondes et abstraites, et généralement parlant, sans utilité réelle. L'avocat compara la tête de Dominus au magasin d'un prêteur sur gages, où l'on trouve des marchandises de toute espèce, mais si encombrées, et dans un tel désordre, que le propriétaire ne peut trouver jamais l'article dont il a besoin.

Mais si Sampson procura quelque amusement

à l'avocat, celui-ci donna à son tour beaucoup d'exercice aux facultés réfléchissantes de Sampson. Plus Pleydell s'abandonnoit à son esprit naturellement vif et caustique, plus il devenoit gai et pressant, plus Dominus le considéroit avec la surprise qu'éprouve l'ours apprivoisé en voyant pour la première fois le singe qui va devenir son compagnon.

M. Pleydell se faisoit un plaisir d'amener dans la conversation quelque sujet grave et sérieux sur lequel il prévoyoit que Dominus voudroit prendre part à la discussion. Il le voyoit avec délices préparer intérieurement l'artillerie de ses idées pour lui riposter, pour réduire en poudre, par le lourd attirail de son érudition, quelque proposition schismatique ou hérétique que l'avocat avoit mise en avant ; et tout à coup, lorsque Dominus faisoit face à l'ennemi, celui-ci avoit quitté son poste, et l'attaquoit sur les flancs ou à l'arrière-garde. — Prodigieux ! s'écria-t-il plusieurs fois, quand croyant marcher à une victoire certaine il trouvoit le champ de bataille évacué. On juge bien qu'il ne lui en coûtoit pas peu de travail pour former dans son esprit de nouvelles lignes de défense ; il étoit, disoit le colonel, comme une armée d'Indiens, formidable par le nombre, mais que l'on met facilement en désordre en faisant le mouvement de les attaquer par le flanc.

Au total Dominus, quoiqu'un peu fatigué par ces escarmouches continuelles, qui tenoient sur le qui-vive toutes les forces de son esprit, regarda cette journée comme une des plus belles et des plus glorieuses de sa vie, et parla toujours de M. Pleydell comme d'un homme très-érudit et facétieux.

Peu à peu les autres convives prirent congé, et laissèrent ensemble nos trois amis. Leur conversation retomba sur le testament de mistress Bertram. — Qui diable ! dit l'avocat, a pu faire entrer dans la cervelle de cette vieille haridelle de déshériter la pauvre Lucy, sous prétexte d'instituer pour héritier un prétendu jeune homme mort dès son enfance ? Je vous demande pardon, monsieur Sampson. Je ne faisais pas attention combien ce sujet vous affecte. Je me rappelle à présent que j'ai reçu de vous une déclaration dans cette affaire. Jamais dans toute ma vie je n'ai eu autant de peine à arracher trois mots de suite à une personne que j'interrogeois ! Vous pouvez vanter vos bramines pythagoriciens ou silencieux, colonel, allez ! je vous réponds que ce savant leur donnoit des leçons de taciturnité. Mais les mots du sage sont précieux, et ne doivent pas être lâchés inconsidérément.

— Il est sûr, dit Dominus en frottant ses yeux avec son mouchoir bleu, que ce jour a été bien

triste pour moi. J'ai regretté l'heure de ma naissance, mais celui qui envoie le fardeau donne la force de le supporter.

Mannering saisit cette occasion pour prier M. Pleydell de lui faire part des circonstances qui avoient accompagné la disparition de l'enfant, et celui-ci, qui aimoit beaucoup à parler d'affaires de jurisprudence criminelle, surtout quand il y avoit joué un rôle, lui en fit un détail exact et presque minutieux.

— Et au résultat quelle est votre opinion ? dit le colonel.

— Oh ! que Kennedy a été assassiné. Ce n'est pas la première fois que l'on a vu sur cette côte des contrebandiers tuer un douanier.

— Mais quelles conjectures formez-vous sur le sort de l'enfant ?

— Qu'il a été tué aussi. Il avoit assez d'intelligence pour pouvoir rapporter ce qu'il avoit vu, et ces misérables ne se feroient pas un scrupule de recommencer le massacre de Bethléem si leur intérêt l'exigeoit.

Dominus poussa un profond gémissement, et s'écria : — Énorme !

— Cependant il est question aussi d'égyptiens dans cette affaire, et suivant ce que nous disoit après les funérailles de mistress Bertram cet homme qui a l'air si grossier, si commun.....

— Au fait, l'idée de mistress Margaret que l'enfant vit encore étoit fondée, disoit-il, sur le rapport d'une égyptienne. Je suis jaloux, colonel, de cet enchaînement d'idées. C'est une honte pour moi de ne pas avoir tiré cette conclusion. Il faut nous occuper à l'instant de cette affaire. Garçon! ah! courez vite chez Luckie Wood dans Cowgate. Vous y trouverez Driver, mon clerc. Il est bien sûrement dans cette taverne avec quelques amis (car sachez, colonel, que mes employés sont, de même que moi, très-réguliers dans leurs irrégularités); vous lui direz de venir me trouver ici sans perdre une minute. S'il lui en coûte quelque amende avec ses convives, je la paierai.

— S'il est chargé de soutenir un caractère, le conservera-t-il ici?

— Ne parlons plus de cela, je vous prie. Il n'est pas temps de plaisanter. Il faut que nous ayons des nouvelles de la terre d'Égypte. Que je tienne le fil le plus délié de cette trame compliquée, et vous verrez comme je saurai la débrouiller; je saurai faire sortir la vérité de la bouche de votre bohémienne, comme on les appelle en France, mieux qu'un *monitoire* ou une *plainte de Tournelle*. Ah! je sais comment il faut se conduire avec un témoin qui ne veut point parler.

Pendant que M. Pleydell s'étendoit ainsi sur ses connoissances dans son état, le garçon revint

avec M. Driver. Sa bouche étoit encore grasse du jus d'un pâté de mouton, et on voyoit encore sur sa lèvre inférieure un reste de mousse de la bière à deux sols qu'il venoit de boire, tant il avoit mis d'empressement à se rendre aux ordres de M. l'avocat.

— Driver, il faut que vous me trouviez à l'instant même une femme nommée Rébecca, qui demeurait chez mistress Bertram. Cherchez-la partout. Prenez des informations; mais, si vous avez besoin de M. Protocole, de Quid le marchand de tabac, ou de quelque autre de ces gens, ne paraissez pas vous-même, envoyez-y quelque femme de votre connoissance; il y en a plus d'une qui ne demande qu'à vous obliger, n'est-ce pas? Lorsque vous l'aurez trouvée, dites-lui de se trouver chez moi demain matin à huit heures très-précises.

— Et quel motif lui donnerai-je? dit l'aide-de-camp.

— Celui que vous voudrez. Est-ce à moi à vous fournir des mensonges?

— Mais ayez bien soin qu'elle y soit à huit heures, comme je vous l'ai dit.

Le clerc sourit en grimaçant, fit un salut et partit.

— C'est un gaillard intelligent. Il n'a pas son pareil pour suivre un procès. Il est en état d'é-

crire trois nuits de suite sous ma dictée sans dormir ; ou , ce qui revient au même , il écrit en dormant aussi bien et aussi correctement que quand il est éveillé. Le drôle est rangé ; ce n'est pas un de ces clercs changeant de cabaret à chaque instant , aux troussees desquels il faut mettre vingt personnes pour les trouver. Non ; il est très-rangé. Il a établi chez Luckie Wood ses quartiers d'hiver près du feu , et son siège d'été près de la fenêtre : il ne fait pas d'autres voyages que d'aller d'une table à l'autre. C'est là qu'on le trouve toutes les fois qu'il n'a pas d'ouvrage. Je crois qu'il ne se déshabille jamais , qu'il ne se couche point. La bière lui tient lieu de tout , de nourriture , de boisson , de vêtements , de lit , de bain , de.....

— Mais , d'après le lieu où il passe l'hiver et l'été , je craindrois fort qu'il ne fût pas toujours très en état de remplir ses fonctions.

— Lui ! jamais la boisson ne l'en empêche , colonel ; il écrirait des heures entières après qu'il ne peut plus parler. Je me rappelle qu'un soir on me fit appeler pour une affaire pressée. C'étoit un appel dont le délai alloit expirer. J'avois bien diné ; c'étoit un samedi , et je n'étois pas trop disposé à commencer cette besogne. Cependant je me laissai persuader ; je préparai papier , plumes et encre ; j'examinai les pièces , mais il nous falloit

Driver. C'est tout ce que purent faire deux hommes que de l'apporter où nous étions ; car il n'avoit plus ni mouvement ni parole. Eh bien, dès qu'on eut mis une plume entre ses doigts, placé du papier devant lui, et qu'il entendit ma voix, il se mit à écrire. Il est vrai qu'il fallut avoir quelqu'un auprès de lui pour tremper sa plume dans l'encre, parce qu'il ne voyoit pas l'écritoire. Mais de ma vie je n'ai vu une pièce d'écriture mieux dressée.

— Mais le lendemain matin, dit le capitaine en souriant, vous parut-elle encore aussi bien ?

— Aussi bien ? parfaite. Il n'y avoit pas trois mots à y changer, et je la fis partir par la poste de ce jour. Mais vous viendrez demain déjeuner avec moi, pour entendre ce que nous dira cette femme.

— Vous avez fixé l'heure bien matin !

— Je ne pouvois faire autrement. Si je n'étois pas au tribunal à neuf heures précises, on me croiroit une attaque d'apoplexie, le bruit s'en répandroit, et je m'en ressentirois toute la session.

— Allons, je ferai un effort pour m'y rendre.

— Ici la compagnie se sépara pour cette soirée.

Le lendemain Mannering se trouva chez l'avocat à l'heure indiquée, tout en maudissant l'air humide d'Écosse dans les matinées de décembre. Mistress Rebecca étoit déjà installée au coin du

feu de M. Pleydell, avoit devant elle une tasse de chocolat, et la conversation étoit engagée.

— Non, mistress Rébecca, je vous le proteste, mon dessein n'est nullement d'attaquer le testament de votre maîtresse ; et je vous donne ma parole d'honneur que votre legs ne court aucun risque : vous l'avez mérité par votre conduite avec mistress Bertram, et je voudrois qu'il fût du double.

— Sûrement, Monsieur, il n'est pas bien de répéter ce que l'on a entendu. Vous avez vu comment ce malhonnête Quid m'a fait de mauvais compliments, et a répété des propos en l'air que j'avois tenu devant lui. Mais si je me permettois de parler librement devant vous, qui sait ce qui pourroit en résulter ?

— Soyez tranquille, ma bonne Rébecca, mon caractère est votre sauvegarde. Et votre âge, votre extérieur vous permettent de parler aussi librement qu'un poète erotique sans courir aucun danger.

— Eh bien, Monsieur, puisque vous m'assurez que je ne cours aucun risque, voici l'histoire dont il s'agit. Vous saurez qu'il y a un an, non un peu moins, je crois, on conseilla à ma maîtresse d'aller passer quelque temps à Gilsland pour dissiper une mélancolie qui la tourmentoit. On commençoit à parler dans le monde de la

ruine de M. Ellangowan, et cela la chagrinoit beaucoup, parce qu'elle étoit fière de sa famille; quoiqu'elle ne fût pas toujours d'accord avec M. Bertram, et surtout depuis deux ou trois ans. Il lui demandoit souvent à lui emprunter de l'argent, et elle ne se soucioit pas de lui en prêter, parce qu'il ne lui seroit pas facile de le rendre, de manière qu'ils avoient à peu près rompu ensemble. Quelqu'un lui dit à Gilsland que le bien de M. Bertram alloit être vendu; et vous auriez dit depuis ce moment-là qu'elle avoit conçu de l'aversion pour miss Lucy; car elle me répétoit souvent : — Ah ! Rebecca, si cette sottre créature de Lucy, qui ne sait pas empêcher son imbécile de père de faire des sottises, étoit aussi bien un garçon, on ne pourroit pas vendre ce domaine pour payer les dettes du vieux fou ! et elle me le répétoit tant et tant, que j'étois lasse de l'entendre. Un jour, en nous promenant dans une prairie sur le bord d'une rivière, elle vit comme un troupeau d'enfants; leur père se nommoit Mac-Crosky. Elle s'écria : — N'est-ce pas une honte que chaque manant ait un fils et un héritier, et qu'il n'y ait pas un descendant mâle dans la famille d'Ellangowan ! Il y avoit derrière nous une vieille égyptienne, une femme d'un air..... je n'ai jamais vu sa pareille. Et qu'est-ce qui ose dire, s'écria-t-elle, qu'il n'y a pas d'hé-

ritier mâle dans la famille d'Ellangowan ? Ma maîtresse se retourna sur-le-champ. Elle avoit le verbe très-haut, et sa réponse étoit toujours prête. C'est moi, dit-elle, qui le dis, et qui le dis avec bien du chagrin. La vieille égyptienne lui prit la main. Je vous connois, lui dit-elle, quoique vous ne me connoissiez pas. Mais aussi sûr que le soleil est dans les cieux, que l'eau de cette rivière coule dans la mer, et qu'une oreille est là qui nous entend toutes deux, Henry Bertram, que l'on croit avoir été tué à la pointe de Warroch, n'y a point péri. Il avoit des dangers à courir jusqu'après sa vingt-unième année. Cela est vrai ; mais, s'il vit et si je vis, vous entendrez parler de lui cet hiver, avant que la neige couvre pendant deux jours le mont de Singleside. Ma maîtresse mettoit la main dans sa poche. Je n'ai pas besoin de votre argent, dit l'égyptienne, vous croiriez que je veux vous tromper. Adieu, jusqu'après la Saint-Martin. Alors elle s'en alla.

— N'étoit-ce pas une femme d'une très-grande taille ? dit le colonel.

— N'avoit-elle pas les cheveux noirs, les yeux noirs, et une cicatrice sur le front ? dit l'avocat.

— C'étoit la plus grande femme que j'aie vue. Ses cheveux étoient aussi noirs que la nuit, si ce n'est aux endroits où ils commençoient à grisonner ; et elle avoit au-dessus du sourcil une

entaille où vous auriez pu mettre le bout du doigt. Je défie bien qu'on l'oublie quand on l'a vue une fois. Je suis moralement sûre que c'est d'après ce que lui a dit cette égyptienne que ma maîtresse a fait son testament; car elle avoit pris un dégoût pour miss Lucy, et cela ne fit qu'augmenter quand elle lui eut envoyé une somme de vingt livres ¹, car elle disoit que c'étoit peu que miss Bertram, n'étant qu'une fille au lieu d'être un garçon, laissât passer le domaine d'Ellangowan en des mains étrangères, qu'elle alloit encore, par sa pauvreté, devenir une charge et une honte pour les Singlesides. J'espère, malgré cela, que le testament de ma maîtresse est bon. Il seroit bien dur pour moi de perdre mon petit legs. Je n'avois d'elle que des gages très-minces; je vous le jure.

L'avocat l'assura de nouveau qu'elle n'avoit rien à craindre à ce sujet, et lui demanda des nouvelles de Jenny Gibson. Il apprit qu'elle alloit partir avec Dinmont : — Et j'en vais faire autant, ajouta-t-elle, puisqu'il a été assez honnête pour m'y engager. Ce sont de braves gens, ces Dinmont, quoique ma maîtresse n'aimât point beaucoup à parler de cette parenté. Mais elle aimoit infiniment les jambons qu'ils lui envoyoient, et

¹ 480 liv.

les fromages , et les canards , et les chaussons et les mitaines de laine d'agneau. Oh! pour cela , elle le recevoit avec plaisir.

M. Pleydell ayant congédié Rébecca , — Je crois , dit-il au colonel dès qu'elle fut partie , je crois que je connois l'égyptienne.

— J'allois vous en dire autant , dit le colonel.

— Et son nom... ? dit l'avocat.

— Est Meg Merrilies , dit Mannering en l'interrompant.

— Comment savez - vous cela ? dit l'avocat au militaire en le regardant avec un air de surprise comique.

Mannering répondit qu'il avoit connu cette femme , quand il l'avoit été à Ellangowan , vingt ans auparavant , et fit part à son ami de toutes les particularités remarquables de cette visite.

M. Pleydell écouta avec grande attention.

— Je me félicitois , lui dit-il , d'avoir fait la connoissance d'un théologien profond en M. Sampson ; mais je ne m'attendois pas à trouver dans son patron un disciple des Albumazar et des Mesahala. J'ai pourtant la ferme persuasion que cette égyptienne pourroit nous en dire plus que ce qu'elle sait par l'astrologie ou la seconde vue. Je l'ai eue entre mes mains dans le temps , et je n'en pus rien tirer ; mais je vais écrire à Mac-Morlan de remuer ciel et terre pour la trouver.

J'irai volontiers à Kippletringan pour assister à son interrogatoire. Je suis toujours membre de la justice de paix de ce comté, quoique je ne sois plus Shérif. Je n'ai jamais rien eu plus à cœur que de pouvoir découvrir et les auteurs du meurtre de Kennedy et le sort du malheureux enfant. Je vais écrire aussi au Shérif de Roxburghshire, et à un juge de paix très-actif dans le Cumberland.

— J'espère que, quand vous viendrez dans ce pays, vous établirez votre quartier général à Woodbourne.

— Bien certainement ! je craignois que vous ne m'en fissiez la défense. Mais déjeunons promptement, ou j'arriverai trop tard.

Le lendemain les nouveaux amis se séparèrent, et le colonel retourna chez lui sans qu'il lui arrivât en chemin aucune aventure qui mérite d'être rapportée.

CHAPITRE VIII.

- « Où chercher un asile ? où trouver le repos ?
« Faudra-t-il succomber sous le poids de mes maux ?
« Jeune homme infortuné , quel chemin vas-tu suivre ?
« Chacun d'eux au trépas , à tes bourreaux te livre. »

Les Femmes contentes.

NOTRE histoire nous rappelle un moment à l'époque où le jeune Hazlewood fut blessé. Dès que cet accident fut arrivé, les suites qui pouvoient en résulter pour Julie et pour lui-même se présentèrent en foule à l'esprit de Brown. Se croyant bien certain de pouvoir établir que ce malheur étoit arrivé sans le concours de sa volonté, il n'en craignoit pas pour lui des conséquences bien sérieuses; mais être arrêté dans un pays étranger sans aucun moyen de prouver qui il étoit, ni quel rang il occupoit dans l'armée, étoit un inconvénient auquel il jugeoit à propos de se soustraire. Il résolut donc de se retirer sur la côte de l'Angleterre la plus voisine, et d'y rester caché jusqu'à ce qu'il eût reçu des fonds de son agent, et des lettres de ses amis du régiment. Alors il étoit déterminé à se montrer, et à offrir au jeune Hazlewood et à ses amis toutes les

explications ou satisfactions qu'ils pourroient désirer.

Dans ce dessein, après avoir quitté l'endroit où étoit arrivé ce funeste événement, il marcha sans s'arrêter jusqu'à la petite ville que nous avons nommée Portanferry, mais que le lecteur chercheroit en vain sous ce nom sur la carte d'Écosse. Une grande barque découverte alloit en partir pour le petit port d'Allonby, dans le Cumberland. Brown s'y embarqua, et résolut de se fixer dans cette dernière ville jusqu'à ce qu'il eût reçu d'Angleterre des lettres et de l'argent.

Pendant ce court trajet, il entra en conversation avec le pilote, qui étoit aussi le propriétaire de la barque : c'étoit un vieillard qui, comme presque tous les pêcheurs de cette côte, avoit de temps en temps pris part au commerce de contrebande. Après avoir parlé de divers objets de moindre intérêt, Brown parvint à faire tomber l'entretien sur le colonel Mannering et sa famille. Le marinier avoit entendu parler de l'affaire des contrebandiers, et il blâmoit leur conduite.

— Ce n'est pas là bien jouer, disoit-il, ils se mettront tout le pays sur les bras. Non, non, ce n'est pas ainsi que je me conduisois avec les officiers de la douane. Ils me saisissoient une cargaison! eh bien, tant mieux pour eux. En amenois-

je une à bon port ! tant mieux pour moi. Non, il ne faut pas que les loups se mangent.

— Et le colonel Mannering?...

— Il n'a pas été trop sage de s'en mêler; ce n'est pas que je le blâme d'avoir sauvé la vie des douaniers; il a bien fait. Mais convient-il à un gentilhomme de se battre pour faire perdre à de pauvres gens quelques balles de thé et quelques barils d'eau-de-vie? Mais c'est un homme riche, c'est un officier; et ces gens-là font tout ce qu'ils veulent avec de pauvres diables comme nous.

— Et sa fille, dit Brown dont le cœur battoit vivement, va épouser, m'a-t-on dit, un jeune homme d'une famille distinguée de ces environs?

— Quoi ! M. Hazlewood ? non, non ; c'est du bavardage. Tous les dimanches autrefois il reconduisoit chez elle après l'office la fille de feu lord Ellangowan; et ma fille Peggy, qui sert à Woodbourne, m'a assuré qu'il ne pense pas plus que vous à miss Mannering.

Regrettant amèrement la précipitation avec laquelle il avoit cru cette fausse nouvelle, Brown apprit cependant avec bien du plaisir que les soupçons qu'il avoit conçus sur la fidélité de Julie étoient sans fondement. Mais combien ne devoit-il pas avoir perdu dans son opinion ! Que devoit-elle penser d'une conduite qui devoit le faire paroître à ses yeux comme un homme qui ne savoit

ménager ni sa sensibilité ni les intérêts de leur tendresse mutuelle ! Les liaisons du vieillard avec la famille de Woodbourne parurent lui offrir un assez bon moyen pour correspondre avec Julie, et il se décida à en profiter.

— Votre fille sert à Woodbourne, m'avez-vous dit ? J'ai connu miss Manning dans les Indes ; et quoique je me trouve à présent dans une situation bien inférieure à la sienne, j'ai tout lieu d'espérer qu'elle voudroit bien s'intéresser en ma faveur. J'ai eu le malheur d'avoir une querelle avec son père, sous les ordres de qui je servois, et je suis sûr que sa fille s'emploieroit volontiers pour me réconcilier avec lui. Votre fille pourroit peut-être se charger de lui remettre une lettre sans que son père en fût informé.

Le vieillard promit que la lettre seroit remise secrètement. En conséquence, dès qu'ils furent arrivés à Allonby, Brown écrivit à miss Manning pour lui témoigner tous ses regrets de la scène qui s'étoit passée devant ses yeux, et la supplier de lui fournir les moyens de plaider sa cause devant elle, et d'obtenir son pardon. Il ne jugea pas à propos d'entrer dans le détail des circonstances qui l'avoient induit en erreur, et tâcha de s'exprimer en termes assez équivoques pour que sa lettre, si elle venoit à tomber en d'autres mains, ne pût ni être comprise, ni faire deviner

quel étoit celui qui l'écrivoit. Le vieillard se chargea de la remettre à sa fille; et comme lui ou sa barque devoit faire incessamment un nouveau voyage à Allonby, il lui promit en outre de lui faire tenir la réponse, si miss Mannering jugeoit à propos d'en faire une.

Notre voyageur persécuté chercha alors à Allonby un logement convenable à l'état momentané de ses finances, et au désir qu'il avoit de n'être pas remarqué. Dans cette vue, il prit le nom de son ami Dudley, et se fit passer pour peintre, sachant assez bien manier le pinceau pour que son hôte ne pût concevoir aucun doute à cet égard. Il dit qu'il attendoit de Wigton son bagage, et se tenant renfermé autant que possible, il attendit impatiemment la réponse aux lettres qu'il avoit écrites à son agent, à son ami Delasserre, et à son lieutenant-colonel. Il mandoit au premier de lui envoyer de l'argent, conjuroit le second de faire tout au monde pour venir le joindre, et prioit le troisième de lui envoyer un certificat constatant le grade qu'il occupoit dans son régiment et la conduite qu'il y avoit tenue, désirant par là se mettre en état de prouver son rang comme militaire, et sa moralité comme homme privé.

L'inconvénient résultant du défaut d'argent qu'il étoit sur le point d'éprouver le frappa si vi-

vement, qu'il écrivit aussi à Dinmont à ce sujet pour lui demander un prêt momentané de quelques guinées. Il n'étoit éloigné de sa demeure que de soixante à soixante-dix milles, et il ne doutoit pas qu'il n'en reçût une réponse aussi prompte que favorable. Il n'avoit pas oublié de lui marquer dans sa lettre qu'il avoit été volé de tout son bagage depuis qu'il l'avoit quitté.

Pour excuser le retard qu'éprouvèrent les réponses qu'il attendoit avec tant d'impatience, il est bon de faire observer que le service de la poste se faisoit alors avec bien moins d'activité que depuis les améliorations qu'y a introduites M. Palmer. Quant au brave Dinmont, comme il ne recevoit tout au plus qu'une lettre tous les trois mois, sa correspondance restoit quelquefois des mois entiers sur le comptoir du buraliste, avec des petits pains, des pamphlets, du pain d'épices ou des chansons, selon le commerce que faisoit le maître de la poste aux lettres. Ce n'étoit que lorsqu'il avoit quelque procès qu'il envoyoit très-exactement chercher les paquets qui pouvoient arriver à son adresse; et il n'en avoit aucun en ce moment, celui contre Jack de Dawston-Cleugh n'étant pas encore entamé. Enfin, pour faire parvenir une lettre à la distance d'environ trente milles, on étoit alors dans l'usage de la promener pendant plus de deux cents, ce qui réunissoit les

avantages d'ajouter quelques sous aux produits des postes, de faire prendre l'air à la lettre, et d'exercer la patience des correspondants. Toutes ces circonstances firent que Brown resta plusieurs jours à Allonby sans recevoir de réponse ; et sa bourse, quoique ménagée avec la plus stricte économie, commençoit à devenir fort légère, lorsqu'un jeune pêcheur lui remit la lettre suivante.

« Vous vous êtes conduit avec la plus cruelle indiscretion. Vous m'avez prouvé quelle confiance je dois avoir en vos protestations que rien ne vous est plus cher que mon repos et mon bonheur. Votre impardonnable vivacité a failli coûter la vie à un jeune homme plein d'honneur et de mérite. N'en est-ce pas assez ? Dois-je ajouter que moi-même j'ai été malade des suites de votre violence ? Ai-je besoin de vous dire que les conséquences qui pouvoient en résulter pour vous n'étoient pas ce qui m'alarmoit le moins, quelque peu de raison que vous m'eussiez donné pour m'en inquiéter. Le C. est absent pour quelques jours. M. H. est presque entièrement guéri, et j'ai lieu de penser que les soupçons ne se portent pas du côté où ils devroient tomber. Cependant gardez-vous de paroître ici. Nous avons éprouvé des accidents d'une nature trop terrible, trop violente, pour que je puisse songer à renouer une liaison qui nous a plusieurs fois menacés d'une

catastrophe funeste. Adieu donc ; croyez que personne ne désire plus sincèrement votre bonheur que

« J. M. »

Cette lettre contenoit cette espèce d'avis qui souvent paroît calculé pour nous inspirer la résolution de faire tout le contraire de ce qu'on nous recommande. Tel est au moins l'effet qu'elle produisit sur l'esprit de Brown. A peine l'eut-il lue qu'il demanda au jeune pêcheur s'il venoit de Portanferry.

— Sans doute. Je suis le fils du vieux Williams Johnston, et cette lettre m'a été donnée par ma sœur Peggy qui a soin du linge à Woodbourne.

— Et quand y retournez-vous, mon cher ami ?

— Ce soir à la marée.

— Je partirai avec vous. Mais je ne veux pas aller jusqu'à Portanferry. Pourrez-vous me mettre à terre sur la côte.

— Rien n'est plus facile.

Quoique le prix des denrées de toute espèce ne fût pas très-cher à cet époque, lorsque Brown eut acquitté son loyer, ses dépenses, et se fut pourvu d'un nouvel habit, emplette indispensable, autant pour être moins facilement reconnu, que parce que le sien n'était plus dans un état présentable, sa bourse se trouva presque à sec. Il

laissa au bureau de la poste un avis pour qu'on lui renvoyât ses lettres à Kippletringan, et il se disposa à se rendre en cette ville pour y réclamer ce qu'il avoit laissé entre les mains de mistress Mac-Candlish. Il sentoit aussi que son devoir exigeoit qu'il cessât de se cacher aussitôt qu'il auroit en main les preuves de son nom et de son état, et son dessein étoit alors d'offrir au jeune Hazlewood toutes les réparations qu'il se croiroit en droit d'exiger d'un officier au service du roi. — A moins qu'il ne soit aveuglé par un injuste ressentiment, disoit-il, il doit convenir que ma conduite a été la suite nécessaire des menaces qu'il m'avoit faites.

Le voilà donc encore une fois embarqué sur le détroit de Solway. Il pleuvoit, le vent étoit contraire, et la marée ne leur étoit pas d'un grand secours ; la barque étoit pesamment chargée d'un grand nombre de marchandises, dont une bonne partie étoit sans doute de contrebande, et tiroit beaucoup d'eau. Le voyage n'étoit donc pas sans danger. Brown, élevé dans la marine, mit lui-même la main à la manœuvre, et fut d'autant plus utile au pilote pour gouverner son bâtiment, que le vent augmentoit et qu'il souffloit en sens contraire aux courants rapides qui règnent sur cette côte. Enfin, après avoir manœuvré toute la nuit, ils se trouvèrent le matin en face d'une jolie

baie sur le rivage d'Écosse. Le ciel s'étoit éclairci, le temps étoit plus doux, et la neige qui avoit long-temps couvert la terre étoit entièrement fondue. Les montagnes que l'on apercevoit dans le lointain conservoient encore leur blanche parure; mais la plaine n'en offroit plus aucune trace, et en dépit de l'hiver la vue du rivage n'étoit pas sans intérêt. A droite et à gauche, la côte variant à l'infini sa courbure, formoit différentes baies, et décrivait une ligne agréablement diversifiée que l'œil aimoit à suivre. Ici elle étoit bordée de rochers escarpés qui s'avançoient dans la mer; là les sables de la mer s'élevant graduellement sembloient vouloir se confondre avec les prairies qu'ils alloient joindre. Divers bâtimens réfléchissoient les rayons obliques du soleil de décembre, et des bois, quoique dépouillés de feuilles, ajoutoient encore un charme à la beauté de ce paysage. Brown sentit s'éveiller en lui ce vif intérêt que le spectacle de la nature ne manque jamais de faire naître dans une âme douée de goût et de sensibilité, quand il s'ouvre tout à coup à vos yeux après l'ennui d'un voyage fait pendant une nuit obscure. Pent-être, car qui peut analyser ce sentiment inexplicable qui fait qu'une personne née dans les montagnes est toujours attachée à ces amis de son enfance? Pent-être quelques souvenirs confus, produisant sur lui un effet dont il

avoit oublié la cause, se mêloient-ils au plaisir que lui faisoit éprouver le tableau qu'il avoit devant les yeux.

— Et quel est, dit Brown au pilote de la barque, le nom de ce beau cap qui, tout couvert de bois, avance jusque dans la mer ses rivages en pente, ses collines boisées, et ferme le côté droit de la baie ?

— C'est la pointe de Warroch, répondit-il.

— Et ces ruines, au bas desquelles j'aperçois une maison ? elles paroissent considérables.

— C'est le vieux château ; et la maison au-dessous est le château neuf. Voulez-vous aborder en cet endroit ?

— Oui, de tout mon cœur. Je serai charmé de visiter ces ruines ; et alors je continuerai mon voyage.

— Elles ne sont pas là pour rien. Vous voyez cette grosse tour ; eh bien, elle sert à guider les marins, aussi bien que Ramsay dans l'île de Man, et la pointe d'Ayr. On dit qu'on s'y est bien battu, il y a long-temps.

Brown vouloit lui demander d'autres détails, mais un pêcheur n'est pas un antiquaire ; il ne put répéter que ce qu'il avoit dit.

— J'en apprendrai davantage, dit Brown, quand je serai à terre.

La barque continua sa course jusqu'au cap sur

le sommet duquel étoit située la vieille tour, qui, du milieu des ruines qui l'entouroient, sembloit encore vouloir dominer la baie, dont les eaux étoient toujours un peu agitées. — Je crois, dit le jeune pêcheur, que vous pourrez aborder ici sans risquer de vous mouiller les pieds. Il y a là un endroit qui étoit destiné à leurs barques et à leurs galères il y a bien long-temps ; et de là on trouve un escalier étroit qui conduit sur le roc. La lune m'a vu plus d'une fois débarquer là des marchandises.

Peudant qu'il parloit ainsi, ils tournèrent une pointe de rocher et trouvèrent un petit port, formé partie par la nature, partie par les soins des anciens propriétaires du château, qui, comme l'avoit dit le pêcheur, avoient jugé nécessaire d'avoir une espèce de havre pour leurs barques et leurs chaloupes, car aucun vaisseau marchand n'auroit pu y aborder. Les deux pointes de rocher qui en formoient l'entrée étoient si voisines l'une de l'autre, qu'elles ne donnoient passage qu'à une seule barque à la fois. De chaque côté on voyoit encore deux énormes anneaux de fer, solidement fixés dans le roc. Suivant la tradition, on y passoit toutes les nuits une grosse chaîne retenue par un fort cadenas pour mettre en sûreté le havre et la flotille qui y étoit enfermée. A l'aide du ciseau et de la pioche une espèce de

quai avoit été construit. Le roc étoit si dur ; qu'un homme travaillant à cet ouvrage auroit pu, disoit le pêcheur, rapporter le soir dans son bonnet tout ce qu'il en avoit détaché pendant la journée. Ce petit quai communiquoit à l'escalier dont nous avons déjà parlé, et qui montoit au vieux château ; on pouvoit même du rivage gagner le quai en grim pant sur les rochers.

— Vous ferez bien de descendre à terre en cet endroit, dit le pêcheur, la côte est belle, et plus loin elle est fort escarpée. Non, non ! ajouta-t-il en refusant l'argent que Brown lui offroit, vous avez bien gagné votre passage ! vous avez travaillé plus fort que pas un de nous ! Adieu ; bon voyage ! En parlant ainsi il gagna le large, alla débarquer sa cargaison de l'autre côté de la baie, et laissa Brown sur le rivage au-dessous des ruines, ayant sous le bras un petit paquet contenant les choses indispensablement nécessaires qu'il avoit été obligé d'acheter à Allonby.

C'étoit ainsi qu'inconnu à lui-même, dans des circonstances pénibles, sinon alarmantes, n'ayant pas un ami à plus de cent milles à la ronde, accusé d'un crime capital ; et, ce qui n'étoit pas le moindre inconvénient, se trouvant presque sans un sou, notre voyageur errant s'approchoit des débris d'un château où ses ancêtres avoient joui d'une puissance presque royale.

CHAPITRE IX.

- « Je vous revois enfin , antiques monuments ;
- « Tours superbes jadis ; murs détruits par le temps ;
- « Qu'est devenu , hélas ! votre ancienne puissance ,
- « Tout ce bruit , cet éclat , cette magnificence ,
- « Dont vous étiez témoins , quand un voisin baron
- « Rendoit dans votre enceinte hommage à ma maison ? »

La Mère mystérieuse.

BROWN, ou pour mieux dire Bertram , car nous lui donnerons désormais ce nom , puisqu'il a mis le pied sur le domaine de ses ancêtres, entra dans le vieux château par une poterne , où l'on voyoit encore des traces de la fermeture solide dont elle étoit garnie autrefois. Il parcourut toutes les ruines , admira la force des murs qui subsistoient encore , la magnificence qu'annonçoient les débris des autres , l'immense étendue de terrain que ces bâtimens avoient couvert. Il remarqua dans deux chambres voisines l'une de l'autre des traces qui indiquoient qu'elles avoient été récemment habitées. Dans la plus petite étoient des bouteilles vides , des os à demi rongés , des restes de pain ; dans l'autre , dont la porte encore très-solide étoit restée ouverte , il trouva une assez grande quantité de paille. Dans toutes

deux il vit qu'on avoit allumé du feu depuis peu de temps. Comment auroit-il pu s'imaginer que des circonstances si triviales pussent avoir un rapport si direct à son bonheur, à son honneur, à sa vie?

Après avoir satisfait sa curiosité en visitant à la hâte tout l'intérieur, Bertram sortit par la grande porte qui donnoit du côté du nouveau château, et s'arrêta pour jouir un instant de la belle vue qui s'offroit à ses yeux. Ayant inutilement cherché à deviner la position de Woodbourne, et, s'étant à peu près assuré de celle de Kippletringan, il se retourna pour jeter un dernier regard sur les ruines majestueuses qu'il alloit quitter. Il admira l'effet pittoresque que produisoient les tours dont les murs massifs sembloient rendre encore plus ténébreux le passage de la porte voûtée par lequel on sortoit du château. Les armes de la famille des Ellangowan étoient encore gravées sur la pierre du fronton. C'étoient trois têtes de loup placées diagonalement sur un fond d'azur, et sous lesquelles étoit un loup percé d'une flèche. Ils avoient pour support de chaque côté un sauvage tenant à la main un chêne déraciné.

Suivant le cours des idées que ce spectacle devoit naturellement faire naître : — Les descendants des anciens barons qui ont bâti ce château, pensoit Bertram, en sont-ils encore propriétaires,

ou sont-ils errants, ignorant peut-être le nom et le pouvoir de leurs aïeux? Leur héritage a-t-il passé en des mains étrangères? Pourquoi la vue de certains objets éveille-t-elle des idées qui semblent appartenir à des songes vagues et à d'obscurs souvenirs, tels que mon vieux bramine Moonshie les auroit attribués à une vie précédente? Est-ce que les visions que nous offre confusément le sommeil sont rappelées à notre mémoire par les objets qui ressemblent aux fantômes qu'il a présentés à notre imagination! Combien de fois, en nous trouvant dans une société tout-à-fait nouvelle pour nous n'arrive-t-il pas que les interlocuteurs, le sujet dont ils parlent, le lieu où ils se trouvent, nous paroissent ne pas être tout-à-fait nouveaux pour nous, et nous font même pressentir ce que nous allons entendre? C'est précisément ce qui m'arrive en contemplant ces ruines. Je ne puis m'empêcher de penser que ces tours massives, cette porte voûtée, ces débris, ces montagnes ne me sont pas étrangers! Seroit-il possible que je les eusse vus dans mon enfance? Seroit-ce dans leurs environs que je dois chercher ces amis dont mon cœur a conservé un tendre souvenir, quoique bien imparfait, et que j'ai changés si jeune encore pour des maîtres si durs? Cependant Brown, qui, je crois, ne m'auroit pas trompé, m'a toujours dit que j'avois été enlevé

sur les côtes de l'Est, après une escarmouche dans laquelle mon père a péri, et à l'appui de son assertion une scène sanglante s'est toujours présentée à mon imagination.

Le hasard voulut que l'endroit où s'étoit arrêté Bertram pour se livrer à ces réflexions étoit précisément celui où son père étoit mort : il étoit remarquable par un gros et vieux chêne, le seul qui se trouvât en ce lieu, et que les habitants appeloient le chêne de la justice, parce que c'étoit là que les barons d'Ellangowan faisoient faire leurs exécutions. Il voulut aussi, et cette incidence est remarquable, que Glossin se promenât le matin dans le même endroit avec un homme qu'il consultoit sur des réparations et des augmentations qu'il avoit dessein de faire au nouveau château. Ne trouvant pas un grand plaisir à voir des ruines qui ne servoient qu'à lui en rappeler les anciens propriétaires, il avoit le projet de faire servir une partie de ces débris à ses nouvelles constructions. Il s'avança donc, suivi de l'arpenteur qui l'accompagnait le jour de la mort du vieux Ellangowan, et qui étoit aussi une espèce d'architecte que Glossin employoit sous ses ordres; car pour dresser les plans, etc., il ne s'en rapportoit qu'à lui-même. Bertram avoit le dos tourné de leur côté, et étoit caché par le tronc du vieux

chêne, de manière qu'ils ne purent le voir avant d'être près de lui.

— Oui, Monsieur, disoit Glossin à son compagnon, ce qui subsiste encore des murs du vieux château, forme, comme je vous l'ai dit, un carré parfait; et, quand tout sera détruit, cela n'en vaudra que mieux pour le pays, car ce n'étoit plus qu'une retraite pour les contrebandiers. A ces mots Bertram, qui n'étoit qu'à deux pas, se retourna vers lui. — Quoi! Monsieur, lui dit-il, vous voudriez détruire ce château?

Sa taille, sa figure, sa voix, tout son extérieur, offroit un portrait si frappant de son père dans sa jeunesse, que Glossin, entendant cette exclamation, et voyant l'image de son ancien patron apparôître tout à coup sur le lieu même où il avoit presque en sa présence rendu le dernier soupir, crut un instant que la tombe avoit lâché sa proie. Il recula deux ou trois pas, comme frappé d'un coup mortel et imprévu. Il retrouva cependant bientôt sa présence d'esprit, et reconnut sur-le-champ que ce n'étoit pas une ombre qui s'offroit à ses yeux, mais un homme dont il avoit causé les malheurs, et que la moindre inattention de sa part pouvoit conduire à la connoissance de ses droits, et aux moyens de les faire valoir contre lui. Mais ses idées étoient tellement

troublées par le choc qu'il avoit reçu, que les premiers mots qu'il prononça se ressentirent de ses alarmes.

— Au nom du Ciel, comment êtes-vous venu ici?

— Ici, Monsieur? j'ai débarqué il y a un quart d'heure dans la petite baie qui est au bas de ce roc, et je consacrais un moment de loisir à examiner ces belles ruines. Je me flatte qu'il n'y a pas d'indiscrétion?

— D'indiscrétion? non, Monsieur, dit Glossin qui étoit parvenu à réprimer les mouvements qui l'agitoient; vous êtes bien le maître, comme toute personne honnête, de satisfaire votre curiosité. En même temps il dit un mot à l'oreille de son compagnon, qui disparut à l'instant.

— Je vous remercie, Monsieur, on m'a dit que ces bâtimens se nommoient le vieux château?

— Oui, Monsieur, pour le distinguer du nouveau château dans lequel je demeure, et que vous voyez à peu de distance.

On remarquera que pendant le dialogue qui va suivre, Glossin avoit d'une part un grand désir de s'assurer si Bertram avoit conservé quelque souvenir des lieux où il avoit passé les premières années de sa vie, et de l'autre une crainte excessive d'aider sa mémoire par une phrase, un nom, une anecdote qui pût réveiller ses idées encore endormies. Il souffrit pendant cet entretien toutes

les tortures qu'il méritoit si bien ; mais semblable à ces Indiens de l'Amérique septentrionale, son orgueil et son intérêt lui donnèrent la force de supporter les souffrances que lui faisoient endurer la haine, le soupçon, la crainte et les remords de sa conscience.

— Je voudrois savoir le nom de la famille à qui cette propriété appartient.

— Elle est à moi, Monsieur, et mon nom est Glossin.

Glossin ! Glossin ! répéta Bertram, comme si ce nom u'eût pas été celui auquel il se seroit attendu. Pardonnez-moi, Monsieur, je suis sujet à de grandes distractions. Oserai-je vous demander s'il y a long-temps que ce domaine est dans votre famille ?

— Ce château a été construit anciennement par une famille nommée Mac-Dingawaie, dit Glossin qui ne voulut pas prononcer le nom de Bertram, de peur d'éveiller des souvenirs qu'il vouloit laisser assoupis, et cherchant à éluder la question par une réponse évasive.

— Et comment lisez-vous la devise à demi effacée qui est gravée sur cet entablement au-dessous de ces armoiries ?

— Je.... je.... ne saurois trop vous dire.

— Il me semble que j'y lis : *Notre droit fait notre force.*

— Oui, quelque chose de semblable.

— Puis-je vous demander, Monsieur, si c'est la devise de votre maison ?

— N.... non.... non ; ce n'est pas la mienne.... c'est, je crois, celle des anciens propriétaires. La mienne est, car j'ai eu une correspondance à ce sujet avec M. Cumming, généalogiste à Édimbourg, et il m'a mandé que la devise des Glossin étoit autrefois : *Notre force fait notre droit*.

— S'il y a quelque incertitude sur ce sujet, Monsieur, vous devriez prendre l'ancienne devise ; qui me paroît la meilleure des deux.

Glossin, dont la langue commençoit à s'attacher à son palais, ne répondit que par un signe de tête.

— La mémoire, dit Bertram, en considérant toujours les armoiries et la devise, et ayant l'air tantôt de s'adresser à Glossin, tantôt de se parler à lui-même ; la mémoire produit quelquefois des effets bien singuliers. Cette devise vient de me rappeler tout à coup un fragment d'une vieille prophétie, chanson ou ballade, que je ne sais où j'ai apprise. Tenez, le voilà.

- L'obscurité s'éclaircira,
- Un tonnerre vengeur frappera l'injustice ;
- Pour qu'au droit la force s'unisse
- Quand dans.

Je ne puis me rappeler le dernier vers, il doit

finir par *rentrera*, j'en suis sûr; mais je ne me souviens pas des mots qui précèdent.

— Au diable soit ta mémoire ! pensa Glossin, elle ne te sert que trop bien.

— Il y a d'autres vers que je cherche à me rappeler. Dites-moi, Monsieur, connoît-on dans ces environs une vieille ballade où il est question de la fille d'un roi de l'île de Man qui épouse un seigneur écossais ?

— Je suis le dernier homme du monde à consulter pour les légendes et les antiquités.

— Bien certainement, j'ai su cette ballade d'un bout à l'autre dans mon enfance. Il faut que vous sachiez, Monsieur, que j'ai quitté l'Écosse étant bien jeune, et ceux qui m'ont élevé ont toujours travaillé à effacer de ma mémoire toutes les traces qu'elle pouvoit conserver de mon pays natal, probablement parce qu'un désir d'enfant me pousoit toujours à m'échapper.

— Fort naturel ! dit Glossin en faisant les plus grands efforts pour procurer à sa bouche une ouverture de quelques lignes, de manière que le son de sa voix ressembloit à un murmure étouffé, et étoit bien éloigné du ton plein et élevé avec lequel il s'exprimoit habituellement. Sa taille sembloit être diminuée de hauteur, et il ne sembloit plus que l'ombre de lui-même. Il avançoit un pied, s'arrêtoit, regardoit derrière lui d'un

air d'impatience, levoit les épaules, s'amusoit avec les boutons de son gilet, croisoit les bras; enfin il offroit tout l'extérieur d'un vil coquin, craignant à chaque instant l'arrivée du rayon qui doit éclairer sa bassesse. Entraîné par le cours de ses propres réflexions, Bertram n'y faisoit pas la moindre attention, et tout en lui parlant il n'étoit occupé que des souvenirs et des sensations confuses qui l'agitoient.—Quoique élevé en Hollande, dit-il, je n'ai pas perdu l'habitude de ma langue naturelle, parce que la plupart des marins que je voyois étoient anglais, et je me souviens que quand j'étois seul je chantois cette ballade d'un bout à l'autre, mais j'ai tout oublié. Cependant je crois que je pourrois me rappeler l'air. Je ne sais ce qui le retrace si vivement à ma mémoire.

Il tira son flageolet de sa poche; et après avoir cherché quelques instants, il joua l'air dont il parloit. La mélodie réveilla les mêmes idées dans l'esprit d'une jeune fille occupée à laver du linge à une fontaine peu éloignée, qui fournissoit autrefois de l'eau au château. Elle se mit à chanter sur-le-champ.

- Quel est ce rivage enchanteur ?
- Disoit sur le vaisseau la timide princesse :
- Est-ce Warroch, où ma tendresse
- Doit rejoindre un époux qui fera mon bonheur ? •

— Par le Ciel, dit Bertram, voilà un des cou-

plets de la ballade. Il faut que cette jeune fille me l'apprenne !

— Malédiction ! pensa Glossin ; si je ne coupe court à cela , tout est perdu ! que le diable emporte les ballades , ceux qui les font , ceux qui les chantent , et cette sottise avec son gosier ! Il vit fort à propos revenir son émissaire avec trois hommes qui l'accompagnoient. Vous aurez le temps une autre fois , lui dit-il , d'apprendre des chansons. Il faut maintenant que nous ayons un entretien plus sérieux.

— Que voulez-vous dire , Monsieur , dit Bertram offensé du ton qu'avoit pris Glossin.

— Monsieur , quant à cela... je pense que vous vous nommez Brown ?

— Que vous importe , Monsieur ?

Glossin jeta un coup d'œil derrière son épaule pour voir si le renfort approchoit. Il étoit sur le point d'arriver. — Van Best Brown , je crois ?

— Et de quoi vous mêlez-vous , Monsieur ? dit Bertram d'un ton qui annonçoit la surprise et le mécontentement.

— C'est qu'en ce cas , dit Glossin qui vit que ses affidés n'étoient qu'à deux pas , je vous arrête au nom du roi.

En même temps il saisit Bertram au collet , tandis que deux de ses affidés s'emparoiént chacun d'un de ses bras. Il se débarrassa pourtant de

leurs mains par un effort vigoureux qui renversa un des assaillants; et tirant son couteau de chasse, il se mit sur la défensive, tandis que ceux qui avoient déjà fait l'épreuve de ses forces le regardoient à une distance respectueuse. — Faites attention, leur dit-il, que je n'ai nul dessein de me révolter contre une autorité légale. Montrez-moi un mandat qui vous autorise à m'arrêter, et je suis prêt à obéir. Mais que personne ne s'avise de s'approcher de moi avant de m'avoir justifié par quel ordre et pour quel crime on prétend m'arrêter.

Glossin ordonna alors à un de ses suppôts de lui montrer un mandat d'arrêt délivré contre Van Beest Brown, pour avoir volontairement et avec préméditation blessé Charles Hazlewood, avec intention de le tuer, et pour répondre sur d'autres faits qui lui seroient allégués. Le mandat contenoit l'ordre de le traduire, aussitôt son arrestation, devant un magistrat, pour subir un interrogatoire.

Le mandat étant en bonne forme, et le fait ne pouvant être nié, Bertram jeta son arme à terre, et ses vaillants adversaires tombèrent sur lui avec une ardeur égale à la pusillanimité qu'ils avoient d'abord montrée. Ils se disposoient à lui mettre les fers aux pieds et aux mains, alléguant, pour justifier cette voie de rigueur, la force dont il

avoit déjà donné des preuves. Mais Glossin, honteux de permettre cette insulte inutile, leur ordonna de se conduire envers le prisonnier avec décence et respect, et de se contenter de veiller sur lui. Ne se souciant pas de le faire entrer dans sa maison, où de nouveaux souvenirs pouvoient encore se présenter à son esprit, et voulant mettre sa conduite à couvert sous l'abri de l'autorité d'un autre, il donna ordre qu'on mît les chevaux à sa voiture, car il en avoit pris une depuis peu; il fit rester le prisonnier et ses gardiens dans une des salles, où il leur fit porter des rafraîchissements.

CHAPITRE X.

« Appelez les témoins, on ouvre l'audience.
« Vertueux président, daignez prendre séance ;
« Et vous, dont on connolt la rigide équité,
« Vous êtes juge aussi, siégez à son côté. »

Le roi Lear. SHAKESPEARE.

TANDIS qu'on préparoit sa voiture, Glossin avoit à composer une lettre qui ne lui demanda pas peu de temps : c'étoit pour son voisin, comme il aimoit à l'appeler, sir Robert Hazlewood, chef d'une ancienne et puissante famille dont l'influence s'étoit accrue de toute celle qu'avoient successivement perdue les Ellangowan. C'étoit un homme âgé, excessivement fier, aimant passionnément sa famille, qui n'étoit composée que d'un fils et d'une fille, du reste se conduisant avec honneur et équité, autant par principe que par crainte de la censure du monde. Rien ne pouvoit égaler l'orgueil et l'importance qu'il attachoit au nom de sa famille, qui venoit d'être illustrée par un titre de baronnet qu'il avoit recueilli dans une succession. Il avoit toujours nourri une secrète animosité contre les Ellangowan, parce que la tradition rapportoit qu'un seigneur de cette famille avoit obligé le fondateur de la maison des

Hazlewood à lui tenir l'étrier pour monter à cheval. Il affectoit une espèce de style pompeux et fleuri, qui devenoit souvent ridicule par la manière dont il arrangeoit ses périodes.

Tel étoit le personnage à qui Glossin écrivoit, et dont il vouloit par son style satisfaire la vanité et l'orgueil. Voici le billet qu'il lui adressa.

« M. Gilbert Glossin (il avoit grande envie d'ajouter d'*Ellangowan*, mais la prudence l'en empêcha, et il supprima cette qualification territoriale) M. Gilbert Glossin a l'honneur d'offrir ses compliments respectueux à sir Robert Hazlewood, et de l'informer qu'il a été assez heureux pour faire arrêter ce matin la personne qui a blessé M. Charles Hazlewood. Comme sir Robert Hazlewood désirera sûrement procéder lui-même à l'interrogatoire du coupable, M. G. Glossin le fera conduire à l'auberge de Kippletringan, ou au château d'Hazlewood, suivant les ordres que sir Robert Hazlewood voudra lui donner; et avec la permission de sir Robert Hazlewood, M. G. Glossin aura l'honneur de se rendre à l'un ou l'autre de ces deux endroits avec les preuves et les déclarations qu'il a été assez heureux pour recueillir dans cette affaire atroce.

« Ellangowan, ce mardi. »

A sir Robert HAZLEWOOD, d'*Hazlewood Baronnet*,
au château d'Hazlewood.

Il envoya ce billet par un domestique à cheval à qui il recommanda de faire grande diligence. Peu de temps après il fit monter dans sa voiture deux de ses satellites avec Bertram, et les suivit à cheval, au petit pas, jusqu'à un endroit où la route se divise en deux, dont l'une conduit au château d'Hazlewood et l'autre à Kippletringan. Là, il attendit le retour de son messenger, la réponse de sir Robert devant décider quel chemin il suivroit. Environ une demi-heure après, le domestique revint avec un billet de sir Robert, bien plié, cacheté aux armes d'Hazlewood, qui portoient déjà des marques de sa nouvelle dignité.

« Sir Robert Hazlewood d'Hazlewood fait ses remerciements à M. G. Glossin, des peines, soins et embarras qu'il a pris dans une affaire qui touche de si près la famille de sir Robert. Il le prie d'amener le prisonnier au château d'Hazlewood, et d'apporter les preuves et documents dont il parle. Lorsque l'affaire sera finie, si M. G. Glossin n'a pas d'autre engagement, sir Robert et lady Hazlewood seront charmés d'avoir sa compagnie à dîner.

• Au château d'Hazlewood, ce mardi. »

A M. GILBERT GLOSSIN.

— Ah! pensa Glossin, j'y ai mis un doigt enfin, la main y passera bientôt tout entière. Mais

d'abord débarrassons-nous d'un personnage qui me gêne considérablement. Je sais comment m'emparer de l'esprit de sir Robert. Il est fier, présomptueux, il profitera de toutes les suggestions que je lui donnerai, et en ayant l'air d'agir d'après ses propres lumières il suivra aveuglément toutes mes impulsions. Ainsi j'aurai l'avantage d'être le véritable magistrat, et je n'encourrai pas le risque d'une odieuse responsabilité.

Pendant que Glossin formoit tous ces projets, la voiture s'approchoit du château d'Hazlewood à travers une belle avenue de vieux chênes qui y conduisoit. Cet édifice, qui ressembloit à une ancienne abbaye, avoit été bâti à différentes époques. Une partie servoit de prieuré du temps de la reine Anne, et lors de sa suppression, Hazlewood en avoit obtenu la concession de la couronne, avec les terres qui en dépendoient. Il étoit situé dans une position très-agréable, sur le bord de la rivière dont nous avons déjà parlé. Un parc d'une étendue considérable y étoit joint. Ses environs avoient un air sombre, majestueux, et un peu mélancolique; qui s'accordoit parfaitement avec l'architecture antique du bâtiment. Tout y paroissoit dans le plus grand ordre, et annonçoit le rang et l'opulence du propriétaire.

Lorsque la voiture de M. Glossin s'arrêta à la porte du château, sir Robert examina d'une de

ses fenêtres quel étoit l'équipage qui arrivoit. En reconnoissant Glossin, il ne put réprimer un sentiment d'indignation contre un homme qui, naguère simple greffier, se donnoit les tons d'un homme de qualité. Mais son courroux s'apaisa en remarquant que les panneaux de la voiture n'étoient ornés que d'un chiffre formé par deux G. Il faut avouer cependant que cette modestie apparente n'étoit due qu'à M. Cumming le généalogiste, qui, étant très-occupé en ce moment à fabriquer des armoiries pour deux commissaires de l'Amérique du Nord, trois pairs irlandais, et deux gros négociants de la Jamaïque, n'avoit pas eu le temps de s'occuper de celles du nouveau seigneur d'Ellangowan. Mais cette circonstance servit parfaitement Glossin dans l'esprit du fier baronnet.

Les officiers de justice restèrent avec le prisonnier dans une espèce d'antichambre; Glossin fut introduit dans un grand salon garni d'une boiserie en chêne vernissé, et orné des antiques portraits des ancêtres de sir Robert. Sa conscience l'avertissant que son mérite n'étoit pas suffisant pour faire oublier la bassesse de sa naissance, il sentit toute son infériorité, et la manière dont il se présenta, ses salutations serviles et répétées, prouvèrent que le nouveau seigneur d'Ellangowan n'avoit pas encore oublié les humbles habi-

tudes de l'ancien greffier. Il cherchoit à se persuader qu'il n'agissoit ainsi que pour flatter la vanité du vieux baronnet, et la faire tourner ensuite à son avantage, mais il se trompoit lui-même sur ses sentiments, et il éprouvoit malgré lui l'influence des préjugés qu'il vouloit caresser.

Sir Robert le reçut avec cette politesse étudiée qui faisoit sentir en même temps son immense supériorité, et la bonté avec laquelle il vouloit bien descendre du hant de sa grandeur pour se mettre de niveau avec un homme qu'il regardoit comme bien au-dessous de lui. Il remercia Glossin de s'être occupé d'une affaire qui concernoit sa famille. — Tous mes aïeux, dit-il en lui montrant ses portraits de famille, vous sont obligés comme moi, pour les peines, les soins et l'embarras que vous vous êtes donnés en leur considération. Je n'ai nul doute que s'ils pouvoient joindre leur voix à la mienne, ils ne vous remerciassent comme je le fais du zèle et de l'intérêt que vous avez témoigné dans une affaire concernant un jeune homme qui doit perpétuer leur nom et leur famille.

Glossin lui fit trois nouveaux saluts en s'inclinant toujours plus profondément à chaque fois; d'abord en l'honneur du noble personnage en présence duquel il se trouvoit, ensuite par respect pour les membres paisibles de cette auguste

famille qui ornoient la boiserie, et enfin par déférence pour le jeune seigneur chargé de perpétuer leur race et leurs titres. Cet hommage flatta sir Robert; et prenant le ton d'une familiarité gracieuse : — Maintenant, lui dit-il, M. Glossin, mon bon, cher et véritable ami, vous me permettrez dans cette affaire de profiter de vos connoissances, car je ne suis pas très-habitué à exercer les fonctions de juge de paix. Cela convient mieux aux gens dont les affaires domestiques n'exigent pas autant de soins, de temps et d'attention que les miennes.

La réponse de Glossin fut, comme on le juge bien, que ses foibles lumières étoient au service de Sir Robert Hazlewood, mais que la haute réputation dont jouissoit sir Robert Hazlewood l'empêchoit d'espérer qu'il pût lui être de quelque utilité.

— Pardonnez-moi, mon cher Monsieur, dit le laird, je veux parler des détails ordinaires d'une justice de paix. J'ai commencé antrefois par suivre le barreau, et j'avois fait quelques progrès dans la connoissance théorique, spéculative et abstraite de notre code municipal; mais aujourd'hui un homme de qualité, et jouissant de quelque fortune, ne peut se distinguer au barreau sans imiter ces aventuriers qui sont aussi disposés à plaider pour un manant que pour le premier

noble du pays. Je me souviens que la première affaire qui fut mise sur mon bureau me dégoûta pour jamais. C'étoit une contestation relative à une vente de suif entre un boucher et un chandelier, et je vis que l'on s'attendoit que je salirois ma bouche, non-seulement des expressions basses, des termes techniques, des phrases dégoûtantes de leurs viles professions. En honneur, mon cher Monsieur, depuis ce temps, il ne m'a plus été possible de supporter la vue d'une chandelle.

M. Glossin témoigna son indignation du vil usage auquel on avoit voulu dégrader les talents du baronnet. Passant ensuite à l'affaire qui l'amenoit, il lui offrit de remplir près de lui les fonctions de clerc ou d'assesseur. — D'abord, ajouta-t-il, je crois que nous n'aurons pas de difficulté à prouver le fait principal, c'est-à-dire que le prisonnier est celui qui a tiré un coup de fusil sur M. Hazlewood. S'il vouloit le nier, M. Hazlewood seroit là pour fournir des preuves.

— Mon fils n'est pas ici aujourd'hui, monsieur Glossin.

— Hé bien! nous prendrons le serment du domestique qui l'accompagnoit. Mais je ne crois pas que le fait soit nié; je crains davantage que, d'après la manière favorable et indulgente dont on m'assure que M. Charles Hazlewood a bien

voulu rendre compte de cette affaire, on ne la regarde comme une rencontre accidentelle, un effet du hasard, où il ne s'est pas trouvé l'intention de nuire, et qu'on n'ordonne la mise en liberté de cet homme, qui ira commettre d'autres crimes.

— Je n'ai pas l'honneur de connoître la personne qui remplit les fonctions d'avocat du roi, dit gravement sir Robert; mais je présume, Monsieur, j'aime à croire, je suis convaincu qu'il considérera le seul fait d'avoir blessé le jeune Hazlewood, même par inadvertance (pour donner à la chose le nom le plus doux, le plus favorable, le plus invraisemblable), comme un crime qui ne seroit pas assez puni par un simple emprisonnement, et qui mérite la déportation.

— Je pense entièrement comme vous, sir Robert; mais j'ai remarqué que la cour d'Édimbourg et même les officiers du roi se piquent d'indifférence dans l'administration de la justice, et n'ont aucun égard au rang et à la naissance : je crains donc...

— Comment ! Monsieur, n'avoir pas égard au rang et à la naissance ! Me direz-vous que cette doctrine puisse être professée par des hommes bien nés et imbus des principes d'une éducation légale ? Non, Monsieur. Une bagatelle, prise dans la rue, est qualifiée de vol ; mais le vol prend le

nom de sacrilège, quand il est commis dans une église : ainsi, par une juste conséquence des divers degrés de la société, le crime change de caractère suivant le rang de celui contre qui il est projeté, commis, exécuté.

Glossin ne répondit à cette tirade, débitée avec emphase et d'un ton dogmatique, qu'en inclinant profondément la tête ; mais il fit observer qu'en tout état de cause, et quand même on suivroit les principes erronés dont il venoit de parler, il y avoit encore une autre charge légale contre M. Van Beest Brown.

— Van Beest Brown ! c'est là le nom de ce misérable ! grand Dieu ! faut-il que le jeune Charles Hazlewood ait été en danger de perdre la vie, qu'il ait eu la clavicule de l'épaule droite lacérée et disloquée, des fragments de balle dans l'apophyse acromion, ainsi que le constate le procès-verbal dressé par le chirurgien de ma famille ; et tout cela par le fait d'un misérable obscur, dont le nom est Van Beest Brown.

— Il est vrai, sir Robert, que c'est une chose à laquelle on ne peut songer de sang-froid ; mais permettez-moi de continuer ce que je voulois vous dire. D'après les papiers que voici (et il tira de sa poche le portefeuille de Dirk-Hatteraick), il paroît qu'un homme, portant le même nom, étoit lieutenant du longre de contrebandiers dont

l'équipage attaqua il y a peu de temps la maison du colonel Mannerling à Woodbourne; et je ne doute pas que ce ne soit le même individu que notre prisonnier : c'est ce que votre sagacité vous fera découvrir en l'interrogeant.

— Il n'y a pas le moindre doute, mon cher monsieur; c'est lui bien certainement. Ce seroit faire injure, même à la plus vile classe du peuple, si on supposoit qu'il puisse s'y trouver deux hommes portant un nom si choquant pour les oreilles que celui de Van Beest Brown.

— Cela est vrai, sir Robert. Il n'y a pas l'ombre d'un doute. Vous voyez d'ailleurs que cette circonstance mène à découvrir ce qui a déterminé ce misérable à commettre ce crime. Vous approfondirez ses motifs, sir Robert, vous les ferez ressortir de son interrogatoire. Quant à moi, je ne puis m'empêcher de penser qu'il a été poussé par un esprit de vengeance; qu'il a voulu punir M. Hazlewood d'avoir défendu le château de Woodbourne contre lui et ses compagnons avec un courage digne de ses nobles et illustres ancêtres.

— Je l'interrogerai sur tout cela, mon cher monsieur; mais dès à présent je prévois que j'adopterai l'explication, la solution que vous me proposez de cette énigme, de ce mystère. Oni, c'est la vengeance. Ce ne peut être aucune autre raison. Eh! grand Dieu, d'où part cette vengeance,

et qui vouloit-elle atteindre ? Elle a été conçue, projetée, dirigée contre le jeune Charles Hazlewood, effectuée, exécutée et accomplie par les mains de Van Beest Brown ! Dans quel temps nous vivons, mon digne voisin (on voit que Glossin faisoit de rapides progrès dans les bonnes grâces du baronnet), dans un temps où les fondements de la société sont ébranlés jusque dans leur base ; où le rang et la naissance, qui doivent briller au plus haut de l'édifice social, sont confondus avec les plus vils matériaux ! Oh ! mon bon monsieur Glossin, de mon temps l'usage de l'épée et du pistolet, de ces nobles armes, étoit réservé à la noblesse ; les querelles des gens du peuple se vidoient avec des bâtons coupés, arrachés, déplantés dans un bois voisin ; mais aujourd'hui le paysan veut trancher du gentilhomme, les gens les plus bas ont leur point d'honneur, leurs querelles se décident les armes à la main ; mais allons, mon temps est précieux, faites entrer ce drôle, ce Van Beest Brown, et débarrassons-nous de sa présence, au moins pour le moment.

CHAPITRE XI.

- « Le coup qu'il m'apprétoit est retombé sur lui.
- « Ainsi l'on voit parfois la main malavisée
- « Se blesser en voulant allumer la fusée;
- « Mais, bien loin que mon cœur aspire à se venger,
- « Je voudrais être sûr qu'il est hors de danger. »

La Jolie Fille d'auberge.

LE prisonnier fut alors amené devant les deux respectables magistrats. Glossin, tant à cause des remords de sa conscience, que pour suivre le plan qu'il avoit formé de rendre sir Robert l'instrument visible de cette affaire, tenoit les yeux fixés sur la table, arrangeoit, lisoit les papiers relatifs à l'instruction, et se contentoit de jeter en avant de temps en temps un mot décisif, lorsqu'il voyoit le principal magistrat, celui qui en apparence s'occupoit le plus de l'interrogatoire, hésiter et avoir besoin d'assistance. Quant à sir Robert on voyoit sur son visage la sévérité d'un juge mêlée à un sentiment de dignité, convenable à un baronnet issu d'une ancienne famille.

— Constables, faites approcher l'accusé de la table, là. Veuillez me regarder en face, Monsieur, et répondre à haute voix aux questions que je vais vous faire.

— Puis-je savoir d'abord, Monsieur, quelle est la personne qui se donne la peine de m'interroger; car les honnêtes gens qui m'ont amené ici n'ont pas jugé convenable de m'en informer.

— Et quel rapport, Monsieur, mon nom et ma qualité peuvent-elles avoir avec les questions que j'ai à vous faire?

— Aucun peut-être, Monsieur, mais elles peuvent influencer sur mes dispositions pour y répondre.

— Sachez donc, Monsieur, que vous êtes devant sir Robert Hazlewood et un autre juge de paix de ce canton. Voilà tout.

Comme ce nom ne parut pas produire sur le prisonnier un effet aussi foudroyant que le baronnet s'y attendoit, ses préventions contre lui ne firent qu'augmenter.

— Votre nom n'est-il pas Van Beest Brown?

— Oui, Monsieur.

— Et quelle qualité désirez-vous que nous y ajoutions?

— Capitaine de cavalerie au service de sa majesté.

Cette réponse étonnait un instant le baronnet; mais il reprit courage en voyant l'air d'incrédulité peint sur le visage de Glossin, et entendant une espèce de sifflement par lequel il témoignoit le peu de cas qu'il en faisoit.

— Je crois, mon ami, qu'avant que nous nous

séparions nous vous trouverons un titre plus modeste.

— Si cela est, Monsieur, je me sou mets à tous les châ timents que mérite une telle imposture.

— Fort bien, Monsieur. C'est ce que nous ver rons. Connoissez-vous le jeune Hazlewood d'Hazlewood ?

— Je n'ai jamais vu qu'une fois celui qui porte ce nom, et j'ai un bien vif regret de l'accident fâcheux dont notre rencontre a été suivie.

— Ainsi donc, Monsieur, vous avouez que vous êtes l'auteur de la blessure qui a mis en danger les jours du jeune Hazlewood, considérablement endommagé la clavicule de son épaule droite, et mis plusieurs fragments de plomb dans son apo physe acromion, ainsi que le constate le rapport du chirurgien ?

— Ignore, Monsieur, l'étendue du danger qu'a pu courir M. Hazlewood; tout ce que je puis dire, c'est que j'en suis profondément affligé. Je le rencontraï dans un sentier fort étroit, donnant le bras à deux dames, et suivi d'un domestique. Avant que je pusse arriver à eux ou leur parler, le jeune Hazlewood prit un fusil des mains de son domestique, me coucha en joue, et me com manda d'un ton impérieux de me retirer. Comme je n'avois pas d'ordres à recevoir de lui, et que je ne voulois pas lui laisser les moyens d'user en-

vers moi d'une violence à laquelle il paroissoit disposé à recourir, je m'efforçai de le désarmer. Le coup partit par accident pendant cette lutte; et à mon grand regret punit ce jeune homme de son imprudence beaucoup plus sévèrement que je ne l'aurois voulu, quoique j'apprenne avec plaisir qu'il soit hors de danger, et qu'il n'a eu que le châtiment que pouvoit mériter un ton menaçant que je n'avois nullement provoqué.

— Ainsi, Monsieur, dit sir Robert dont les traits annonçoient l'orgueil de sa dignité offensée, vous convenez, Monsieur, que votre projet, Monsieur, votre but, Monsieur, votre intention, Monsieur, étoient de désarmer le jeune Hazlewood de son fusil, Monsieur, sur le chemin du roi. Je crois qu'en voilà bien assez, mon digne voisin, et que nous pouvons le faire conduire en prison.

— Vous savez mieux que moi ce qu'il convient de faire, sir Robert? Mais n'avez-vous pas un mot à lui dire sur ces contrebandiers?

— Vous m'y faites songer, mon cher Monsieur. Hé bien, monsieur Van Beest Brown, vous qui vous qualifiez de capitaine au service de sa majesté, apprenez que je n'ignore pas que vous êtes un misérable contrebandier.

— Monsieur, si ce n'étoit votre âge, si vous ne paroissiez influencé par quelques étranges pré-

ventions, je ne pourrois vous pardonner le langage que vous vous permettez.

— Mon âge, Monsieur! des préventions étranges, Monsieur! je vous déclare et vous proteste. Mais, Monsieur, avez-vous votre commission? Pouvez-vous me montrer quelques papiers, quelques lettres qui prouvent le rang que vous prétendez occuper dans l'armée.

— Je n'ai rien de tout cela en ce moment, Monsieur, mais par le retour d'une poste ou deux. . . .

— Et comment se fait-il, Monsieur, si vous êtes capitaine de cavalerie au service du roi, que vous voyagiez en Écosse sans lettre de créance ou de recommandation, sans bagages, sans rien qui puisse démontrer votre rang, votre situation, votre état?

— J'ai eu le malheur, Monsieur, d'être volé de tout mon bagage.

— Ah! ah! c'est donc vous qui avez pris une chaise de poste à **** pour Kippletringau? qui avez laissé le postillon planter le piquet sur la route, et qui avez envoyé deux de vos camarades pour le battre et prendre les effets?

— J'étois, comme vous le dites, Monsieur, dans une chaise de poste, nous étions égarés, et j'ai quitté la voiture pour tâcher de reconnoître la route. La maîtresse de l'auberge des *Armes de*

Gordon à *Kippletringan* vous informera que la première chose que je fis le lendemain en arrivant chez elle fut de m'informer du postillon.

— Alors, permettez-moi de vous demander où vous avez passé cette nuit ? Ce n'est pas dans la neige sans doute ? Vous ne pouvez croire qu'une telle réponse seroit satisfaisante, probable, admissible.

— Je vous demande la permission, dit *Bertram* se rappelant la promesse qu'il avoit faite à l'égyptienne, de ne pas répondre à cette question.

— Je m'en doutois. N'avez-vous pas été cette nuit dans les ruines du *Derncleugh* ? Dans les ruines de *Derncleugh*, Monsieur ?

— Je vous ai déjà dit que je ne répondrois point à cette question.

— Fort bien, Monsieur. Je vais donc délivrer le mandat pour vous faire conduire en prison. Ayez la bonté de regarder ces papiers. Êtes-vous le *Van Beest Brown* à qui ils appartiennent ?

Il faut savoir que *Glossin* avoit mêlé dans les papiers que tenoit sir *Robert* des pièces qui appartenoient réellement à *Bertram*, et qui avoient été trouvées par les officiers de justice dans la pièce où l'on avoit fait le partage de son portemanteau.

— Quelques-uns de ces papiers sont à moi, dit *Bertram* en les examinant ; ils étoient dans

mon portefeuille quand j'ai été volé; ils ne peuvent m'être d'aucune utilité, car je vois qu'on en a soustrait avec grand soin tous ceux qui pouvoient servir à établir la preuve du rang que j'occupe dans l'armée. Quant aux autres, qui sont des comptes de vaisseau, je ne les connois point, et ils appartiennent sans doute à une autre personne qui porte le même nom.

— Et croyez-vous, l'ami, me persuader qu'il soit possible qu'il se rencontre dans le même temps, et dans le même pays, deux personnes qui portent un nom si extraordinaire et aussi ignoble que le vôtre?

— Je ne vois pas, Monsieur, pourquoi il ne pourroit pas s'y trouver deux Van Beest Brown, comme il se trouve deux Hazlewood. Mais pour parler sérieusement, j'ai été élevé en Hollande, et ce nom, qui semble paroître peu agréable à des oreilles anglaises.....

Le sujet qu'entamoit le prisonnier pouvoit entraîner quelques inconvénients pour Glossin. Celui-ci s'en aperçut et se hâta de l'interrompre. Cette diversion au surplus n'étoit pas bien nécessaire. La comparaison présomptueuse contenue en la dernière phrase de Bertram avoit rendu sir Robert immobile et muet d'indignation. Les veines de son cou et de ses tempes étoient enflées à se rompre, et il restoit avec l'air déconcerté

d'un homme qui a reçu une injure mortelle à laquelle il croit au-dessous de sa dignité de répliquer. Tandis que, les sourcils froncés, et les yeux enflammés de colère, il respiroit péniblement, Glossin vint à son secours. — Avec toute la soumission que je vous dois, sir Robert, il me semble que l'affaire est assez instruite. Un des constables, indépendamment de toutes les preuves déjà acquises, offre de faire serment que le couteau de chasse dont le prisonnier étoit armé ce matin, et dont il se servoit, soit dit en passant, pour résister à un mandat légal, lui a été pris dans le combat qui a eu lieu entre les contrebandiers et les employés de la douane, immédiatement avant l'attaque de Woodbourne. Cependant je ne voudrois pas que cette circonstance vous inspirât aucune prévention contre le prisonnier. Peut-être il pourra expliquer comment cette arme se trouve en sa possession.

— C'est encore une question, Monsieur, que je dois laisser sans réponse.

— Il existe encore une particularité qui mérite d'être approfondie. Le prisonnier a déposé entre les mains de mistress Mac-Candlish de Kippletringan une bourse contenant beaucoup de pièces de monnoies d'or frappées à différents coins, et des bijoux précieux de diverses espèces. Peut-être, sir Robert, jugerez-vous à propos de lui

demandé comment il est propriétaire d'objets qui se trouvent rarement rassemblés de cette manière.

— Monsieur Van Beest Brown, vous entendez, Monsieur, la question qui vous est faite ?

— De puissants motifs, Monsieur, m'empêchent d'y répondre.

— J'en suis fâché, Monsieur, car alors notre devoir, Monsieur, nous met dans la nécessité de vous faire conduire en prison.

— Comme il vous plaira, Monsieur. Faites attention cependant à ce que vous allez faire. Songez bien que je vous déclare que je suis capitaine de cavalerie au service de sa majesté ; que j'arrive tout récemment des Indes orientales ; qu'il est donc impossible que j'aie la moindre liaison avec les contrebandiers dont vous parlez. Mon lieutenant-colonel est actuellement à Nottingham ; mon major et les officiers de mon corps sont à Kingston sur la Tamise. Je consens à passer pour le dernier des hommes, si, par le retour de la poste de ces deux villes, je n'établis pas la preuve de ces deux faits de la manière la plus positive. Vous pouvez même, si vous le voulez, écrire vous-même au régiment, et....

— Tout cela est fort bien, Monsieur, dit Glossin qui commençoit à craindre que la fermeté de

Bertram ne fit quelque impression sur sir Robert, qui seroit mort de honte s'il avoit cru commettre le solécisme d'envoyer en prison un capitaine de cavalerie ; tout cela est fort bien ; mais ne pouvez-vous nous indiquer quelques témoins un peu moins éloignés de nous ?

— Il n'existe en Écosse que deux personnes avec qui j'aie eu des relations. L'une est un fermier de la vallée de Liddesdale, nommé Dinmont, demeurant à Charles-Hope, mais il ne sait de moi que ce que je lui en ai dit, et ce que je viens de vous dire.

— En est-ce assez, sir Robert ? Faudra-t-il faire venir devant nous ce lourdaud nous attester par serment sa crédulité ? Ha ! ha ! ha !

— Et quel est donc votre second témoin, l'ami ? dit le baronnet.

— Un gentilhomme que j'ai quelque répugnance à nommer, pour des raisons particulières, mais sous les ordres duquel j'ai servi quelque temps dans les Indes, et qui a trop de probité pour refuser de me rendre le témoignage que je puis réclamer de lui comme militaire et comme homme d'honneur.

— Et quel est cet important témoin, Monsieur ? quelque payeur de demi-solde, quelque sergent, sans doute ?

— Le colonel Guy Mannering, commandant ci-devant le régiment dans lequel j'ai eu l'honneur de vous dire que j'ai une compagnie.

— Le colonel Guy Mannering ! pensa Glossin, qui diable l'auroit deviné ?

— Le colonel Guy Mannering ! dit le baronnet fort ébranlé dans son opinion. Mon cher Monsieur, dit-il à Glossin en le tirant à part, ce jeune homme, avec un nom terriblement plébéen, montre une assurance modeste ; son ton, ses manières, ses sentiments, annoncent un gentilhomme, ou du moins quelqu'un qui a vécu dans la bonne compagnie. On donne, dans l'Inde, des commissions fort légèrement, fort indiscrètement, fort inconsidérément. Je crois que nous ferions mieux d'attendre le retour du colonel, qui est maintenant à Édimbourg.

— Vous êtes plus en état que personne, sir Robert, de décider ce qu'il convient de faire, dit Glossin ; mais avec tout le respect possible, je vous soumettrai une réflexion. Je ne sais pas trop si nous avons le droit de relâcher cet homme sur une simple assertion dont il ne peut donner aucune preuve ; et nous nous chargerions d'une pesante responsabilité si nous le retenions prisonnier sans le faire conduire dans une prison publique. C'est à vous de décider, sir Robert ; j'ajouterai seulement que moi-même j'ai été sévè-

rement blâmé, tout récemment, pour avoir fait détenir momentanément un prisonnier dans un endroit que je croyois bien sûr, et où il étoit gardé par des officiers de justice. L'homme parvint à s'échapper; et je ne puis me dissimuler que la réputation que j'ai acquise d'être un magistrat attentif et circonspect en a souffert jusqu'à un certain degré. Ceci est une simple observation, sir Robert, et je concourrai avec vous à tout ce que vous jugerez convenable.

Glossin n'ignoroit pas que cette observation étoit bien suffisante pour décider son collègue, qui, quoique gonflé de morgue et d'importance, profitoit volontiers des lumières des autres. Sir Robert résuma donc l'affaire de la manière suivante, basant son discours partie sur la supposition que l'accusé étoit un homme d'honneur, partie sur la croyance que c'étoit un misérable, un assassin.

— Monsieur, monsieur Van Beest Brown, je vous appellerois capitaine Brown, s'il y avoit le moindre sujet, la moindre cause, la moindre raison pour croire que vous soyez réellement capitaine, ou que vous apparteniez au corps respectable dont vous parlez, ou même à tout autre corps au service de sa majesté, relativement à laquelle circonstance je demande que vous entendiez bien que je ne prétends donner aucune opi-

nion, déclaration, détermination fixe, positive et inébranlable. Je dis donc, monsieur Brown, que nous avons décidé qu'attendu les circonstances désagréables dans lesquelles vous vous trouvez, ayant été volé, comme vous le dites, assertion sur laquelle je suspends mon opinion, et ayant en votre possession de l'or et des bijoux d'une valeur considérable, ayant entre les mains un conteau de chasse dont vous ne voulez pas expliquer comment vous êtes devenu propriétaire; je dis, Monsieur, que nous avons décidé, résolu et déterminé de vous faire conduire dans une prison, ou plutôt de vous y assigner un logement, jusqu'à ce que le colonel Mannering soit de retour d'Édimbourg.

— Puis-je vous demander avec une humble soumission, sir Robert, si votre dessein est de faire conduire ce jeune homme à la prison commune du comté? Si vous n'avez pas pris une détermination précise à cet égard, je prendrai la liberté de vous faire observer qu'on pourroit le mener avec moins de bruit et d'éclat dans celle de Portanferry, ce qui paroît préférable dans le cas où par hasard sa déclaration se trouveroit vériditable.

— Sans doute. Il y a d'ailleurs un détachement de soldats à Portanferry, pour garder le magasin des douanes; et sur le tout, considérant chaque

chose, et vu que cette place est très-convenable, je dis que, tout considéré, nous ordonnons; non, nous autorisons la détention de Monsieur dans la prison de Portanferry.

Le mandat fut délivré sur-le-champ, et on informa Bertram qu'il seroit conduit le lendemain matin dans le gîte qu'on lui destinoit, sir Robert ne voulant pas l'y envoyer le soir, de crainte qu'on ne tentât de le délivrer en route. Il devoit jusque-là être détenu au château d'Hazlewood.

— Cet emprisonnement, pensa Bertram, ne peut m'être aussi rigoureux, ni durer aussi longtemps que ma captivité dans les Indes. Mais que le diable emporte la vieille tête formaliste, et son associé plus malin qui parle toujours à demi-voix. Ils ne veulent pas entendre une histoire toute simple!

En même temps Glossin prenoit congé du baronnet avec force révérences respectueuses, et en lui faisant mille basses excuses sur ce qu'il ne pouvoit accepter son invitation pour dîner. Il espéroit, ajouta-t-il, qu'en quelque autre occasion il lui seroit permis de venir présenter ses devoirs au respectable baronnet, à milady Hazlewood et au jeune M. Hazlewood.

— Certainement, Monsieur, lui répondit sir Robert d'un air affable, je me flatte que ma famille n'a jamais manqué de civilité pour ses voi-

sins : et je vous en donnerai la preuve, monsieur Glossin, quand j'irai dans vos environs, en entrant chez vous aussi familièrement qu'il est convenable, c'est-à-dire qu'on peut le croire, le penser, l'espérer.

— Maintenant, pensa Glossin, il s'agit de trouver Dirk Hatteraick et ses gens, d'imaginer un moyen pour écarter la garde des douanes, et de frapper le grand coup : tout dépend de l'activité. — Qu'il est heureux que Mannering soit à Édimbourg en ce moment ! Ce jeune homme étant connu de lui, cette circonstance ajoute encore à mes dangers. — Ici il permit à son cheval de ralentir son pas. — Et si j'essayoie de composer avec l'héritier ! Il est vraisemblable qu'il consentiroit à abandonner une bonne partie du bien pour obtenir la restitution du reste, et j'abandonnerois Hatteraick. Mais, non, non, il y a trop d'yeux ouverts sur moi. Hatteraick lui-même, Gabriel et cette vieille sorcière ! — Non, il faut suivre mon premier plan. A ces mots il fit sentir l'éperon à son cheval, et partit au grand trot pour mettre ses machines en mouvement.

CHAPITRE XII.

- « Qu'est-ce qu'une prison ? un séjour de souci,
- « Où le cœur du coupable est encore endurci ;
- « Pour juger un ami pierre de touche sûre ,
- « Tombeau prématuré dont frémit la nature :
- « On y voit le coupable , on y voit l'innocent ;
- « L'honnête homme y gémit à côté du brigand. »

Inscription sur la prison d'Édimbourg.

LE lendemain matin de bonne heure, la voiture qui avoit amené Bertram au château d'Hazlewood le conduisit au lieu destiné pour sa détention, à Portanferry. Il étoit toujours accompagné de ses deux silencieux surveillants. La prison, de même que le bâtiment de la douane qui lui étoit contigu, étoit située si près de la mer qu'on avoit jugé nécessaire de fortifier ces deux édifices par un fort rempart ou boulevard construit en grosses pierres du côté du rivage, et contre lequel les flots venoient se briser. La prison servoit de maison de correction, et étoit aussi une espèce de succursale pour la prison du comté, qui étoit fort vieille, et dont la situation n'étoit pas très-convenable pour l'arrondissement de Kippletringan. Elle étoit entourée de très-hautes murailles, et avoit une petite cour dans laquelle les malheureux habitants de ce séjour avoient à

certaines heures la permission de se promener et de prendre l'air. Mac-Guffog, un de ceux qui avoient arrêté Bertram, et qui l'accompagnoit en ce moment, étoit le concierge de ce lugubre palais. Il donna ordre d'arrêter la voiture à la porte, et descendit pour la faire ouvrir. Le bruit qu'il fit en frappant attira vingt ou trente enfans déguenillés, qui abandonnèrent leurs petites chaloupes et frégates qu'ils faisoient naviguer dans des mares d'eau salée que la mer avoit laissées sur le rivage en se retirant, et qui accoururent pour voir quel étoit le malheureux qui alloit sortir de la belle voiture neuve de Glossin pour entrer en prison. Après avoir entendu le bruit d'une grosse serrure et de nombreux verrous, la porte s'ouvrit, et on vit paroître une amazone redoutable, mistress Mac-Guffog. C'étoit une femme d'une force et d'une résolution capables de maintenir l'ordre dans la maison pendant l'absence de son mari, ou lorsqu'il se trouvoit avoir pris une trop forte dose de liquide. Sa voix rauque, qui pouvoit le disputer en agréments au bruit harmonieux de ses verrous, eut bientôt fait reculer toute la marmaille qui se trouvoit à sa porte; et s'adressant à son aimable époux : — Allons, mon homme, lui dit-elle, dépêchez-vous, entrez donc, qu'attendez-vous ?

— Retiens ta langue, et va-t'en au diable ! lui

répondit son tendre mari en assaisonnant cette phrase d'épithètes énergiques, que le lecteur vous excusera de ne pas répéter. — Hé bien, mon brave, dit-il alors à Bertram, descendez-vous, ou faut-il vous donner la main?

Bertram sortit de voiture; et dès qu'il eut mis pied à terre il fut saisi au collet par les constables, quoiqu'il n'opposât aucune résistance, et entraîné dans la cour au milieu des cris des enfants presque nus, qui se tenoient à une distance respectueuse de mistress Mac-Guffog. Dès qu'il eut passé le seuil de la fatale porte, elle roula de nouveau sur ses gonds avec fracas, les verrous furent poussés; et la portière, tournant des deux mains une énorme clé, la retira de la serrure, et la mit dans une grande poche de drap rouge pendue à son côté.

Bertram se trouvoit alors dans la petite cour dont nous avons parlé. Quelques prisonniers s'y promenoient, et sembloient avoir éprouvé un instant de soulagement par le coup d'œil que l'ouverture momentanée de la porte leur avoit permis de jeter jusque sur l'autre côté d'une rue étroite et malpropre. Ce sentiment n'étonnera personne, si l'on réfléchit que leur vue étoit bornée à la porte redoutable de leur cachot, aux murs élevés qui les entouroient, au ciel qui les couvroit, et au mauvais pavé sur lequel ils marchaient. Cette

uniformité de spectacle est, suivant l'expression d'un poète,

• Un véritable poids pour les yeux fatigués ;

elle nourrit dans les uns une misanthropie sombre et chagrine, et fait naître dans les autres ce dégoût et cet ennui profond qui fait désirer à l'homme, déjà enseveli tout vivant entre quatre murailles, de changer ce sépulcre pour un tombeau plus paisible et plus solitaire.

Mac-Guffog, en entrant dans la cour, permit à Bertram de s'arrêter un instant, et de jeter les yeux sur ses compagnons d'infortune. Lorsqu'il eut vu ces figures que la bassesse, le crime et le désespoir sembloient avoir marquées de leur empreinte, le voleur, le banqueroutier frauduleux, enfin l'idiot au regard fixe, et le fou aux yeux égarés, que l'économie sordide de leurs parents retenoit dans ce séjour épouvantable, il sentit son cœur se resserrer, et ne put supporter l'idée d'être souillé un seul instant par une telle compagnie.

— J'espère, Monsieur, dit-il au geôlier, que vous allez m'assigner un endroit séparé pour mon logement ?

— Et qu'est-ce qu'il m'en reviendrait ?

— Mais, Monsieur, je ne puis rester ici plus

d'un jour ou deux, et il me seroit fort désagréable de me trouver en pareille compagnie.

— Et que m'importe?

— Enfin, Monsieur, pour vous parler un langage que vous entendiez, je suis disposé à payer convenablement votre complaisance.

— Fort bien! capitaine. Mais quand, et combien? voilà la question.

— Quand je sortirai de prison, et que j'aurai touché les fonds que j'attends d'Angleterre.

Mac-Guffog remua la tête d'un air d'incrédulité.

— Quoi! mon ami, croyez-vous donc que je suis réellement un malfaiteur?

— Que sais-je? Mais dans ce cas, vous n'êtes pas malin, cela est clair comme le jour.

— Et pourquoi dites-vous que je ne suis pas malin?

— Pourquoi? c'est qu'il n'y a qu'un écervelé qui ait pu leur laisser garder l'or que vous aviez déposé aux *Armes de Gordon*. Le diable m'emporte si, à votre place, je ne le leur aurois pas fait sortir du ventre! Ils n'avoient pas le droit de vous dépouiller de votre argent, de vous envoyer en prison, sans vous laisser de quoi payer ce dont vous pouvez avoir besoin; ils pouvoient garder les monnoies étrangères, les bijoux, pour servir de pièces au procès; mais les guinées, morbleu! les guinées, pourquoi ne pas les avoir deman-

dées. Je n'ai cessé de vous faire des signes pour cela, mais du diable si vous avez tourné les yeux de mon côté.

—Eh bien! Monsieur, si j'ai droit de réclamer cet argent, j'en ferai la demande, et il y en a beaucoup plus qu'il ne faut pour vous satisfaire.

—Je n'en sais ma foi rien. Vous pouvez rester ici plus long-temps que vous ne le pensez, et l'article du crédit doit être compté pour quelque chose. Cependant, comme vous me semblez un brave garçon, et quoique ma femme dise que je perds toujours par trop de bonté, si vous voulez me donner un ordre pour me faire payer sur l'argent qu'on vous a retenu, je m'en contenterai. Je saurai bien me faire payer par Glossin. Je sais quelque chose sur la fuite d'un certain prisonnier. Suffit, il ne sera pas fâché de me rendre service, et de bien vivre avec moi.

—Eh bien! Monsieur, si sous deux jours je n'ai pas reçu les fonds que j'attends, je vous donnerai cet ordre.

—Bien! bien! Vous allez être servi et logé comme un prince. Mais, pour que nous n'ayons ensuite aucunes difficultés, voici quels sont les prix que je prends toujours à ceux qui désirent un logement à part : trente schellings par semaine pour la chambre, une guinée pour les meubles, et une demi-guinée pour avoir un lit et être seul dans

votre chambre, et ce n'est pas tout bénéfice; car il faudra que je donne une demi-couronne à Donald Laider, qui est ici pour avoir volé des bestiaux, et qui, suivant la règle, devrait être votre camarade de chambre. Il me demandera de la paille fraîche, peut-être quelques verres de whiskey. Vous voyez donc qu'il me restera peu de chose.

— Fort bien! Monsieur, continuez.

— Pour la nourriture et la boisson, vous aurez tout ce qu'il y a de mieux; et je ne prends jamais que vingt pour cent au-dessus du prix des auberges, et ce n'est pas trop pour avoir la peine d'envoyer chercher ce dont on a besoin, de faire reporter ce qui devient inutile; il faut toujours avoir un garçon en route. Enfin, si vous vous ennuyez, je viendrai vous faire visite le soir, et vous aider à vider votre bouteille. J'en ai vidé plus d'une avec Glossin, mon camarade, quoiqu'il soit à présent juge de paix. Ah! j'oubliais... les nuits sont longues et froides, si vous voulez du feu et de la chandelle, c'est un article un peu cher, parce que c'est contre la règle de la maison. Voilà à peu près tout, je ne vois pas grand chose à y ajouter; cependant il y a toujours, par-ci par-là, quelques articles imprévus.

— Eh bien! Monsieur, je m'en rapporte à votre conscience, si par hasard vous savez ce que ce

môt signifie. Il faut bien que j'en passe par où...

— Non pas, non pas, Monsieur, vous ne devez pas parler ainsi : je ne vous force à rien. Si les prix ne vous conviennent pas, tout est dit. Je connois la civilité, et je ne force personne. Si vous voulez suivre le train ordinaire de la maison, cela m'est bien égal, j'en aurai moins d'embarras, voilà tout.

— Non, mon cher ami, non ; après une telle menace, vous devez bien juger que je n'ai pas la moindre envie de marchander avec vous. Conduisez-moi dans la chambre que je dois occuper, car je vendrois être seul.

— Allons, capitaine, suivez-moi, dit le drôle en s'efforçant de montrer sur son visage un sourire qui n'étoit qu'une affreuse grimace ; et pour vous montrer que j'ai de la conscience, comme vous disiez tout à l'heure, que le ciel me confonde si je vous prends plus de six sous par jour pour vous donner la liberté de la cour ! Vous pourrez vous y promener trois heures tous les jours, en long, en large, jouer à la balle, enfin faire tout ce que vous voudrez.

Tout en lui donnant cette agréable promesse, il introduisit Bertram dans la maison, et le fit monter par un escalier de pierre aussi roide qu'étroit, au haut duquel étoit une porte très-solide, dou-

blée de bandes de fer attachées avec de gros clous. Après y avoir passé, on entroit dans un petit corridor de chaque côté duquel étoient trois chambres; les portes en étoient ouvertes en ce moment, et on n'y voyoit pour tout ameublement qu'un matelas de paille; mais au bout se trouvoit un petit appartement qui avoit l'air un peu moins misérable, qui sentoit moins la prison; et, sans l'énorme serrure et les gros verrous qui en garnissoient la porte, sans les barres de fer épaisses et croisées qui en bouchoient l'unique fenêtre, on auroit pu le prendre pour la plus mauvaise chambre de la plus mauvaise auberge. C'étoit une sorte d'infirmerie pour les prisonniers dont la santé exigeoit quelques soins; et dans le fait, Donald Laidier, qui devoit être le compagnon de chambrée de Bertram, venoit d'être expulsé d'un des deux lits qui s'y trouvoient, afin de voir si la paille fraîche et le whiskey ne le guériroient pas mieux d'une fièvre intermittente dont il étoit attaqué. Mistress Mac - Guffog avoit procédé à son expulsion, pendant que son mari parloient avec Bertram dans la cour; la bonne dame ayant un pressentiment certain de la manière dont le traité se concluroit. Il paroît que le secours de son bras vigoureux avoit été nécessaire pour faire évacuer la chambre; car un des ri-

deaux du lit étoit déchiré, et pendoit au milieu de la chambre, comme un drapeau déchiré dans la chaleur d'une bataille.

Ne faites pas attention à ce petit désordre, capitaine, dit mistress Mac-Guffog qui étoit entrée avec eux dans la chambre, cela va être réparé en un instant. Alors, lui tournant le dos, et levant le bas de ses jupons, elle détacha sa jarretière, dont elle se servit, à l'aide de toutes les épingles que son ajustement put lui fournir, pour attacher le rideau au haut du lit, et lui donner l'air d'une garniture à festons. Ayant alors remué le matelas, et couvert le lit d'une vieille couverture rapiécée, — Voilà qui est en état, dit-elle. Quant à votre lit, capitaine, le voici, ajouta-t-elle en lui montrant un lit massif porté sur quatre énormes pieds de bois dont trois touchoient à terre, et dont le quatrième, à cause de l'inégalité du plancher qui avoit beaucoup travaillé d'un côté, parce que la maison quoique neuve avoit été bâtie par entreprise, restoit en l'air comme le pied de ces éléphants peints sur les panneaux de quelques voitures. Vous avez de bons matelats, de bonnes couvertures; si vous désirez des draps, un oreiller, une serviette, un essuie-mains, c'est à moi qu'il faut parler, car cela ne regarde pas mon mari, et n'entre jamais dans son marché.

Mac-Guffog étoit sorti pendant ce temps, pour

n'avoir pas l'air de prendre part à cette nouvelle exaction.

— Au nom de Dieu, dit Bertram, donnez-moi tout ce qui est nécessaire, et demandez-moi ce que vous voudrez.

— Bien, bien. Cela va être bientôt arrangé. Ah! nous ne vous écorcherons pas, quoique nous soyons voisins de la douane. Je vais aussi vous allumer du feu et vous préparer à dîner. Pour aujourd'hui il faudra vous contenter de peu, je n'attendois pas si bonne compagnie.

Mistress Mac-Guffog sortit un instant, et rentra tenant d'une main une paire de draps, et de l'autre un panier de charbon dans lequel elle puisa à pleines mains pour en remplir la grille rouillée qui n'avoit pas vu le feu depuis plusieurs mois. Alors, sans se donner la peine de laver ses mains, elle déploya les draps (bien différents, hélas! de ceux de la bonne Aylie Dinmont), et se mit à arranger le lit, en murmurant entre les dents quelques mots contre les gens si difficiles, et qu'on a tant de peine à contenter; ayant l'air de regretter les choses pour lesquelles elle savoit bien être payée.

Lorsqu'elle se fut retirée, Bertram se trouva réduit à l'alternative de se promener dans sa chambre pour faire de l'exercice, ou de regarder la mer de sa fenêtre, autant que pouvoient le

permettre les gros barreaux de fer dont elle étoit grillée; ou enfin de lire les traits d'esprit ou les blasphèmes dont ceux qui l'avoient précédé dans ce séjour avoient tapissé les murs à demi blanchis. Son oreille n'étoit pas plus agréablement flattée que sa vue. Il n'entendoit que le bruit tumultueux des flots de la mer, qui se retiroient en ce moment, et de temps en temps celui d'une porte qu'on ouvroit ou qu'on fermoit, avec le mélodieux accompagnement des serrures et des verrous. Quelquefois il entendoit les cris mugissants du geôlier, ou la voix glapissante de sa digne compagne, presque toujours-montée sur le ton du reproche, de la colère ou de l'insolence. Dans certains moments un gros dogue enchaîné dans la cour répondoit par d'affreux hurlements aux prisonniers oisifs qui se faisoient un jeu de l'agacer.

Enfin l'ennui de cette uniformité fut interrompu par l'arrivée d'une grosse servante mal-propre qui vint faire quelques préparatifs pour le dîner, en étalant une serviette à moitié sale sur une table plus dégoûtante encore. Une fourchette et un couteau qui n'avoient point été usés par le nettoyage flanquoient une assiette d'étain bosselée; un pot de moutarde, à peu près vide, garnissoit un côté de la table; et de l'autre, pour

la symétrie, étoit une salière pleine d'un mélange gris ou plutôt blanchâtre, et qui portoit des marques évidentes qu'on s'en étoit servi depuis peu.

Bientôt après, la même Héhé apporta une assiette de tranches de bœuf cuites dans la poêle, sous lesquelles une quantité raisonnable de graisse surnageoit dans un océan d'eau tiède; et, ayant placé près de ce mets savoureux un morceau de pain dur et noir, elle lui demanda ce qu'il désiroit boire.

Le repas qui lui étoit préparé n'étoit rien moins qu'appétissant; Bertram voulut s'en dédommager en demandant du vin, qui heureusement se trouva passable, et son dîner consista principalement en un morceau de fromage dont il accompagna le pain noir. Lorsque ce festin fut terminé, la fille lui présenta les compliments de son maître, qui lui faisoit demander s'il désirait qu'il vint l'aider à passer la soirée. Bertram la chargea de le remercier beaucoup, et de le prier de lui procurer, au lieu de sa gracieuse compagnie, papier, plume et encre, et une lumière. La lumière ne tarda pas à paroître sous la forme d'une chandelle longue et mince, rompue par le milieu, et s'inclinant sur un chandelier d'étain couvert de graisse. Quant à ce qu'il falloit pour

écrire, on ne pouvoit le lui fournir que le lendemain, parce qu'il falloit sortir de la prison pour en acheter.

Bertram demanda alors à la fille si elle pourroit lui procurer quelques livres, et appuya sa demande d'un schelling. Elle fut assez long-temps absente, et revint enfin avec deux volumes contenant les annales de Newgate ¹, qu'elle avoit empruntés de Sam Silverquil, apprenti imprimeur, qui se trouvoit en prison pour faux. Ayant placé les deux livres sur la table, elle se retira, et laissa Bertram s'enfoncer dans une lecture qui ne convenoit pas mal à sa triste situation.

¹ Newgate est une prison de Londres.

CHAPITRE XIII.

« Si tu dois dans l'ignominie
« Finir sur l'échafaud ta déplorable vie,
« Lorsque ton sort t'y conduira,
« Il te reste un ami qui le partagera. »

SHENSTONE.

PLONGÉ dans les sombres réflexions que devoient naturellement exciter en lui sa triste lecture et sa situation désespérée, Bertram, pour la première fois de sa vie, se sentit près de perdre courage.

— J'ai été dans des situations plus pénibles que celle-ci, et plus dangereuses aussi, se disoit-il, car il n'y a ici aucun danger; plus effrayantes pour l'avenir, car mon emprisonnement ne peut durer; plus difficiles à supporter, car ici du moins j'ai du feu, des aliments et un abri. Cependant en lisant ces annales sanglantes du crime et du malheur, dans un lieu si conforme aux idées qu'elles inspirent, et en écoutant ces sons lugubres, je me sens une disposition à la mélancolie comme je n'en ai jamais éprouvé. Non, je ne m'y abandonnerai pas. Adieu, recueil d'horreurs et d'infamies, tu ne souilleras plus mes yeux et mes pensées. Et en même temps il jeta le livre sur la

table. Il ne sera pas dit qu'un jour de prison en Écosse aura fait sur mon esprit un effet que n'ont pu produire la pénurie, la maladie, la captivité, le manque de toutes choses, dans un climat lointain. J'ai supporté bien des fois les coups de la fortune, et je ne souffrirai pas qu'elle m'abatte, si je puis l'empêcher.

Faisant alors un effort sur lui-même, il tâcha de donner un autre cours à ses idées, et d'envisager sa situation sous le point de vue le plus favorable. Delaserre ne pouvoit tarder à arriver en Écosse; il alloit recevoir sans délai les certificats qu'il avoit demandés à son lieutenant-colonel; enfin, s'il étoit obligé de s'adresser à Mannering, qui savoit s'il n'en résulteroit pas une réconciliation entre eux? Il avoit remarqué, et il se rappeloit en ce moment que le colonel n'obliegeoit jamais à demi, et qu'il sembloit s'attacher aux gens en proportion des services qu'il leur rendoit. Dans la circonstance présente, une faveur qui pouvoit être demandée sans bassesse, et qui devoit être accordée sans difficulté, pouvoit devenir un moyen de rapprochement entre eux. De là son esprit se portoit naturellement vers Julie, et sans trop réfléchir sur la distance qui séparoit un officier de fortune d'une riche héritière dont le père, par son attestation, alloit peut-être faire cesser sa détention, il bâtissoit

déjà de brillants châteaux en Espagne, qu'il couvroit du vernis enchanteur de la plus belle soirée d'été, lorsqu'il fut interrompu en entendant frapper vigoureusement à la porte. Les hurlements du dogue qu'on lâchoit tous les soirs dans la cour y répondirent aussitôt. Après beaucoup de précautions, la porte s'ouvrit, et quelqu'un entra dans la cour. Il entendit bientôt aussi les serrures et les verrous de la maison, et un chien, montant précipitamment l'escalier, vint japer et gratter à sa porte. A tout cela se joignit presque au même instant le bruit d'un pas pesant, et la voix de stentor de Mac-Guffog. — Par là! par là! Prenez garde à cette marche! Voilà sa chambre. La porte s'ouvrit alors, et Bertram surpris, à sa grande joie, vit entrer son fidèle Wasp, qui le combloit de caresses, et derrière lui, son ami de Charles-Hope.

— Eh quoi! eh quoi! dit le brave fermier en regardant de tous côtés ce misérable appartement, et les meubles plus misérables encore qui le garnissoient, qu'est-ce donc que cela? qu'est-ce que tout cela?

— Un tour de la fortune, mon cher ami, dit Bertram en se levant et lui serrant la main, ce n'est que cela.

— Mais que faire? que peut-on faire? Est-ce pour dettes? pourquoi êtes-vous ici?

— Non, ce n'est pas pour dettes, et si vous avez le temps de vous asseoir, je vous conterai toute l'affaire.

— Si j'ai le temps! Croyez-vous que je sois venu pour vous dire bonjour et adieu? Mais il est tard, vous n'en serez pas plus mal pour manger un morceau. J'ai dit à l'auberge où j'ai laissé Dimple, qu'on m'envoyât mon souper ici. Mac-Guffog y consent, j'ai arrangé cela avec lui. Et maintenant contez-moi votre histoire. Paix donc, Wasp, voyez comme la pauvre bête est contente de vous voir.

Le récit de Bertram ne fut pas long. Il se borna à lui raconter l'accident arrivé au jeune Hazlewood, et l'erreur qui le faisoit regarder comme un des contrebandiers qui avoit attaqué le château de Woodbourne, parce qu'il portoit le même nom.

— Eh bien, dit Dinmont, il n'y a pas là de quoi se désespérer. Quelques grains de plomb dans l'épaule! Qu'est-ce que cela. Si vous lui aviez fait sauter l'œil, ce seroit autre chose. Mais d'ailleurs l'accident n'a pas eu de suites. Ah! que je voudrois que notre vieux shérif Pleydell fût ici. C'est un homme que celui-là! il les mettroit bien vite tous à la raison. C'est que jamais vous n'avez vu son pareil.

— Mais dites-moi donc, mon brave ami, comment avez vous pu découvrir que j'étois ici.

— Ah! ah! assez drôlement. Mais je vous conterai cela quand nous aurons soupé, car il n'est peut-être pas prudent de trop parler pendant que cette grosse dégingandée de servante va et vient dans la chambre.

La curiosité de Bertram se trouva un moment suspendue par l'arrivée du souper qui, quoique fort modeste, avoit une propreté appétissante, qualité qui manquoit absolument à la cuisine de mistress Mac-Guffog. Dinmont, observant qu'il n'avoit pris qu'un morceau à la hâte depuis son déjeuner (morceau qui consistoit en trois ou quatre livres de mouton froid qu'il avoit avalé pendant que son cheval mangeoit l'avoine), ne fit pas grâce au repas, et, semblable à l'un des héros d'Homère, ne dit plus une parole jusqu'à ce qu'il eût apaisé la soif et la faim qui le tourmentoient. Enfin, après avoir bu un grand coup d'excellente ale : — Eh bien, dit-il en jetant les yeux sur les lamentables restes de ce qui avoit été naguère un assez gros chapon, il n'étoit pas trop mauvais pour avoir été nourri dans les faubourgs d'une ville, quoique j'ose dire qu'il est encore bien loin de ceux de Charlies-Hope. Allons, capitaine, je suis bien aise de voir que cette

chambre maudite ne vous ait pas fait perdre l'appétit.

— En vérité, monsieur Dinmont, mon dîner n'a pas été assez bon pour faire tort au souper.

— Je le crois, je le crois! Mais dites donc, la fille, à présent que vous nous avez apporté l'eau-de-vie, le sucre et l'eau chaude, vous pouvez bien vous en aller et fermer la porte, parce que, voyez-vous, nous serons bien aise de jaser. La servante se retira et ferma la porte, en prenant la précaution de pousser un gros verrou.

Dès qu'elle fut partie, Dandy se leva et alla reconnoître les lieux, c'est-à-dire qu'il appliqua alternativement l'œil et l'oreille au trou de la serrure de la porte, et après y être resté quelques instants en silence, s'étant assuré que personne n'étoit aux écoutes, il revint se mettre à table, et s'étant versé une rasade pour se mettre en train, il commença son histoire à voix basse, d'un ton d'importance et de gravité qui ne lui étoit pas ordinaire.

— Vous saurez, capitaine, que j'ai été à Edimbourg il y a peu de jours. J'allois à l'enterrement d'une parente que nous avons perdue, et je devois croire que ce n'étoient point des pas perdus; il y a partout des contre-temps, et qui peut les éviter? J'avois aussi un petit procès à entamer. Mais ce n'est pas tout cela dont il s'agit. Après

y avoir fait mes affaires je revins à la maison. Le lendemain matin de bonne heure j'allai visiter mes troupeaux, et il me vint à l'idée de pousser jusqu'à la montagne de Touthop-Rig, où passent les limites sur lesquelles je suis en difficulté avec Jack de Dawston. Comme j'y arrivois, je vis de loin un homme que je ne reconnus pas pour un de mes bergers, et il n'est pas extraordinaire d'y rencontrer d'autres personnes. J'avançai vers lui, il avançoit vers moi, enfin je reconnus Gabriel le veneur, vous savez bien ? Eh mon Dieu ! lui dis-je qu'est-ce que vous faites donc là tout seul dans ces montagnes ? Est-ce que vous chassez le renard sans vos chiens.

— Non, me dit-il, mais c'est vous que je cherche.

— Moi ! dis-je. Eh bien, est-ce que vous avez besoin d'un peu d'aide, de quelque chose pour passé votre hiver ?

— Non, non, dit-il, ce n'est pas cela. Ne vous intéressez-vous pas à ce capitaine Brown, qui a passé une semaine chez-vous ?

— Oui sans doute, Gabriel, lui dis-je, est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Ah ! dit-il, il y a quelqu'un qui y prend encore plus d'intérêt que vous, et quelqu'un à qui il faut que j'obéisse, et ce n'est pas tout-à-fait de mon propre mouvement que je viens vous ap-

prendre une nouvelle qui ne vous fera pas plaisir.

— Bien sûr, elle ne me fera pas plaisir, lui dis-je, si elle est fâcheuse pour lui.

— Eh bien, continua-t-il, sachez donc que s'il ne prend pas garde à lui; il court grand risque d'être mis en prison à Portanferry, car il y a des mandats pour l'arrêter dès qu'il sera débarqué à Allonby. Si vous avez donc de la bonne volonté pour lui, il faut que vous partiez sur-le-champ pour Portanferry, sans ménager les jambes de votre bête; si vous le trouvez en prison, il faut que vous y restiez avec lui un jour ou deux, jour et nuit, car il aura besoin d'amis qui aient bon cœur et bons bras; et si vous négligez cet avis, vous ne vous en repentirez qu'une fois, mais ce sera pour toute votre vie.

— Mais mon Dieu, mon garçon, lui dis-je, comment savez-vous tout cela. Il y a encore assez loin d'ici à Portanferry.

— Ne vous en inquiétez pas, répondit-il, ceux qui m'ont appris ces nouvelles vont de nuit comme de jour; et vous devriez déjà être parti. Au surplus je n'ai rien de plus à vous dire.

— Au même instant il s'assit par terre, et se laissa glisser sur le gazon jusqu'au bas de la montagne, où il étoit impossible que je le suivisse avec mon cheval. Je retournai donc à Charles-Hope pour compter tout cela à ma bonne femme;

car je ne savois que faire. On se moquera de moi, pensois-je, si je vais courir comme le Juif errant, d'après l'avis d'un pareil sauteur de fossés? Mais quand la bonne femme eut commencé à parler, qu'elle m'eut remontré la honte que ce seroit pour moi s'il arrivoit un malheur que j'eusse pu vous éviter, quand j'eus lu votre lettre qui arriva, comme tout exprès, au même moment, et qui sembloit venir à l'appui de ce que m'avoit dit Gabriel, je n'hésitai plus. Je dis aux enfans d'aller seller Duple; j'allai dans la cassette prendre tous mes billets de banque, dans le cas où vous en auriez besoin, et je partis. Wasp voulut me suivre; on auroit dit que la pauvre bête sentoit que j'allois vous trouver. Heureusement j'avois pris la grande jument pour mon voyage à Édimbourg, de manière que Duple étoit frais comme une rose, et enfin me voilà, après avoir fait environ soixante milles tout d'une course.

Dans cette étrange histoire Bertram vit évidemment qu'en supposant que l'avis donné à Dinmont eût quelque fondement, il étoit menacé d'un danger plus sérieux, plus imminent que celui qui pouvoit résulter de son emprisonnement. Il n'étoit pas moins évident que quelque ami inconnu travailloit pour lui. — Ne m'avez-vous pas dit, demanda-t-il à Dinmont, que Gabriel étoit de race égyptienne?

— On l'a toujours cru, et je crois que cela est probable; car ces gens-là savent toujours ce que chacun fait, ce que chacun devient : ils ont des nouvelles de tous les pays avec la promptitude d'un éclair. Mais j'oubliois de vous dire une chose. On cherche la vieille femme que nous avons rencontrée à Bewcastle. Le shérif a mis des espions à ses trousses de tous côtés; on lui offre une récompense de cinquante livres¹, rien de moins, si elle veut paroître. Le juge de paix Forster, dans le Cumberland, a lâché un mandat contre elle; il a fait visiter toutes les maisons, publier son signalement. A quoi bon? On ne la trouvera que si elle le veut bien.

— Et pourquoi la cherche-t-on?

— Je n'en sais rien. J'ose dire que c'est une sottisé. On assure qu'elle a ramassé des graines de fougère, et qu'avec cela elle se transporte d'un lieu à l'autre aussi vite qu'elle le vent, comme Jock le tueur de géants, dans la ballade, avec son habit qui le rend invisible, et ses souliers qui lui font faire un mille à chaque pas. Au surplus c'est comme la reine des égyptiens. On dit qu'elle a plus de cent ans; on croit qu'elle est venue dans le pays avec les bandes qui y ont paru dans le temps de la chute des Stuarts. Ah!

¹ 1200 liv.

elle saura bien se cacher; et, au pis - aller, le diable la cacheroit. Si j'avois su que c'étoit Meg Merrilies quand je l'ai rencontrée chez Tibb Mumps, j'aurois fait plus d'attention à la manière dont je lui parlois.

Bertram écouta avec beaucoup d'attention ce récit qui cadroit si bien, en quelques points, avec ce qu'il avoit vu lui-même de cette sibylle égyptienne. Après un moment de réflexion, il pensa qu'il pouvoit, sans manquer à sa parole, confier ce qui lui étoit arrivé à Derncleugh à un homme qui avoit d'elle l'opinion que Dinmont venoit de manifester. Il lui conta donc toute cette histoire; après quoi le bon fermier, secouant la tête :

— Eh bien ! dit-il, trouvez-moi sa pareille. Oui, je le soutiendrai, il y a du bon et du mauvais dans ces égyptiens. S'ils ont quelque commerce avec le diable, c'est leur affaire, et non la nôtre. Quant à sa manière d'arranger le cadavre, je sais ce que c'est. Quand ces diables de contrebandiers ont un de leurs camarades tué dans une affaire, ils font venir une vieille femme comme Meg pour ensevelir son corps, voilà toute leur cérémonie, et ils le jettent dans un trou comme un chien. Et, quand ils sont prêts à mourir, c'est encore une vieille femme qui leur chante des ballades, des charmes, comme ils disent, au lieu

de faire venir un ministre pour réciter des prières : c'est leur vieille habitude. Je crois bien que l'homme que vous avez vu mourir est un de ceux qui ont été blessés, quand ils ont mis le feu à Woodbourne.

— Mais, mon cher ami, on n'a pas mis le feu à Woodbourne.

— Non ! Tant mieux. On nous avoit dit qu'il n'y restoit pas pierre sur pierre. Mais enfin on s'y est battu, n'est-ce pas ? Eh bien ! comptez, sur ma parole, que c'étoit un des hommes qui avoient attaqué le château, comme aussi que ce sont les égyptiens qui ont volé votre porte-manteau, quand ils ont trouvé la voiture arrêtée sur la route : croyez donc qu'ils ne l'auroient pas ramassé ! Cela alloit à leur main comme l'anse d'une pinte.

— Mais, si cette femme est une espèce de reine parmi eux, pourquoi n'a-elle pas pu me prendre ouvertement sous sa protection, et me faire rendre ce qui m'appartenoit ?

— Qui sait ? elle a peut-être le droit de leur dire bien des choses, et eux celui de faire ce qui leur plaît, quand la tentation est trop forte. Ensuite n'y avoit-il pas des contrebandiers avec qui ils sont toujours ligués ? Elle pouvoit bien n'être pas maîtresse de ceux-là. On m'a assuré que les égyptiens savent quand les contrebandiers doi-

vent arriver, et où ils veulent débarquer, mieux que ceux qui veulent acheter leurs marchandises. Et enfin, après tout, elle a une tournure d'esprit toute particulière, elle ne dit rien comme une autre. Que ses prophéties soient vraies ou fausses, je suis sûr qu'elle y croit elle-même; elle suit toujours quelque rêverie pour règle de conduite. Si elle veut aller à un puits, ne croyez pas qu'elle prenne le chemin le plus droit, non, non. Mais chut! j'entends le géôlier qui vient.

Le concert harmonieux des verrous et serrures interrompit la conversation; et Mac-Guffog, ouvrant la porte, y présenta son aimable figure. — Allons, monsieur Dinmont, nous avons retardé d'une heure, à cause de vous, la fermeture de la porte: il est temps de vous retirer.

— Me retirer! l'ami, je veux coucher ici. Voilà un lit de reste dans la chambre du capitaine.

— Impossible!

— Je vous dis, moi, que c'est possible, et que je ne bouge pas d'ici. Buvez ce verre d'eau-de-vie.

Mac-Guffog ne se fit pas prier deux fois. Après avoir bu: — Mais c'est contre la règle, dit-il, vous n'avez commis aucun méfait.

— Eh bien! si vous dites encore un mot, je vous casse la tête, et ce sera un méfait qui me donnera bien le droit de passer la nuit ici.

— Mais je vous dis, monsieur Dinmont, que

c'est contre la règle, et que je perdrois ma place.

— Je n'ai que deux choses à vous dire, Mac-Guffog; vous devez savoir qui je suis, et que je ne suis pas homme à favoriser l'évasion d'un prisonnier.

— Et comment sais-je cela?

— Ah! si vous ne savez pas cela, vous savez ceci. Vous savez du moins que les affaires de votre place vous obligent à venir quelquefois dans nos environs. Eh bien, si vous me laissez passer tranquillement la nuit ici avec le capitaine, je paie double loyer pour votre chambre. Si vous n'y consentez pas, la première fois que vous viendrez du côté de Charlies-Hope je vous promets de vous appliquer sur les reins la plus belle volée de coups de bâton...

— Allons, allons, brave homme, il faut vous contenter. Mais, si les juges de paix l'apprennent, je sais bien qui en portera le blâme. Ayant assaisonné cette observation de deux ou trois juréments, il referma porte et verrous, et se retira. L'horloge de la ville sonnoit neuf heures en ce moment.

— Quoiqu'il ne soit pas tard, dit le fermier qui avoit remarqué que son ami avoit l'air fatigué, je crois que nous ferions bien de nous coucher, capitaine, à moins que vous ne vouliez boire encore quelques coups; mais je sais que

vous n'êtes pas un grand buveur, et en conscience ni moi non plus, à moins que la compagnie ne m'excite, ou que je sois en course.

Bertram consentit sur-le-champ à la proposition de Dinmout. Mais, en jetant les yeux sur le lit préparé par les mains de mistress Mac-Guffog, il ne put se résoudre à se déshabiller.

— Parbleu ! je le crois bien, capitaine, on dirait que tous les charbonniers de Sanquhair y ont déjà couché. Quant à moi, avec ma grande redingote, je ne crains rien. En disant ces mots, il se jeta sur son lit avec une force qui fit craquer le bois ; il donna clairement à entendre, peu d'instants après, qu'il étoit profondément endormi.

Bertram ôta ses bottes, et s'empara de l'autre couchette. Sa destinée étrange, le mystère qui sembloit l'environner, les persécutions qu'il éprouvoit, l'intérêt que prenoient à lui des amis inconnus, et des gens nés dans une classe avec laquelle il n'avoit jamais eu de relations, occupèrent quelque temps son esprit ; mais enfin la fatigue l'emporta, et il finit par dormir aussi tranquillement que son compagnon.

Nous allons les laisser goûter les douceurs de ce paisible sommeil, et informer nos lecteurs de divers événements qui se passoient ailleurs pendant le même temps.

CHAPITRE XIV.

- Qui vous a révélé les secrets du destin ?
- Pourquoi m'arrêtez-vous ? quel est votre dessein ?
- Que signifie enfin ce jargon prophétique ?
- Parlez, je vous conjure ?

Macbeth. SHAKESPEARE.

Le soir même du jour où l'interrogatoire de Bertram avoit eu lieu, le colonel Mannering arriva d'Édimbourg à Woodbourne. Il trouva la famille comme il l'avoit laissée, ce qui n'auroit probablement pas été ainsi, si Julie avoit appris la nouvelle de l'arrestation de Bertram. Mais comme pendant l'absence du colonel les deux jeunes demoiselles menaient une vie fort retirée, le bruit de cet événement n'étoit pas arrivé à Woodbourne. Une lettre avoit déjà instruit miss Bertram de la perte des espérances que l'on avoit formées pour elle d'après l'ancien testament de sa parente. Peut-être un espoir secret, élevé à son insu dans son cœur, se trouva-t-il par-là détruit, mais ce contre-temps ne l'empêcha pas de se joindre à son amie pour faire à Mannering la réception la plus gaie. Elle lui exprima sa reconnaissance pour ses soins véritablement paternels, et son regret qu'il eût entrepris pour elle, dans

une saison si rigoureuse, un voyage infructueux.

— Je suis profondément affligé, ma chère Miss, lui dit le colonel, qu'il ait été infructueux pour vous, mais quant à moi il m'a procuré la connoissance des personnes dont je fais le plus grand cas, et le temps que j'ai passé à Édimbourg s'est écoulé d'une manière si agréable, qu'il ne seroit pas juste de me plaindre; même notre ami Dominus en revient trois fois plus habile qu'auparavant, ayant aiguisé son esprit par des controverses avec les génies de la métropole du Nord.

— Il est vrai, dit Dominus avec une sorte de complaisance, j'ai lutté, et je n'ai pas été vaincu, quoique mon adversaire fût bien adroit.

— Je présume, monsieur Sampson, dit miss Mannering, que le combat vous aura un peu fatigué?

— Beaucoup, ma chère demoiselle; mais j'avois ceint mes reins, et j'ai soutenu l'assaut.

— Je suis témoin, dit le colonel, que jamais affaire n'a été plus disputée. L'ennemi étoit comme la cavalerie maratte, attaquant de tous côtés à la fois, et ne présentant pas le flanc à l'artillerie. Mais M. Sampson tenoit ferme à ses batteries, et faisoit feu tantôt sur l'ennemi, tantôt sur la poussière qu'il élevoit. Mais ce n'est pas l'instant de vous raconter nos batailles; demain, après le déjeuner, nous en causerons.

Mais le lendemain à déjeuner, Dominus ne parut point. Il étoit sorti, dit un domestique, de très-bonne heure dans la matinée. Il lui arrivoit si souvent d'oublier l'heure des repas, que son absence ne donnoit jamais aucune inquiétude. La femme de charge, vieille dame, fort honnête presbytérienne, et ayant en cette qualité beaucoup de respect pour la science théologique de M. Sampson, avoit soin en ces occasions que ses distractions ne fissent aucun tort à son estomac; dès qu'il étoit de retour, elle alloit lui rappeler les besoins terrestres qui nous asservissent, et pourvoyoit à ce qu'il pût y satisfaire. Il étoit rare cependant qu'il manquât à deux repas de suite, et c'est ce qui arriva en cette circonstance, car il ne revint pas pour dîner. Nous devons expliquer la cause de cette conduite extraordinaire.

La conversation que M. Pleydell avoit eue avec Mannering, relativement à Henry Bertram, avoit réveillé toutes les sensations pénibles que sa disparition avoit fait naître dans le cœur de Sampson. Jamais il n'avoit cessé de se reprocher que la foiblesse qu'il avoit eue de confier l'enfant à Frank Kennedy avoit été la cause prochaine de la mort du douanier, de la perte de l'enfant, de la mort de mistress Bertram, et par suite, de la ruine de la famille de son patron. C'étoit un sujet dont il ne parloit jamais, si sa manière de con-

verser peut s'appeler parler, mais qui étoit toujours présent à son esprit. L'espoir si fortement manifesté dans le testament de mistress Bertram, en avoit fait naître une lueur dans le cœur de Dominus, et il s'y attachoit avec d'autant plus d'opiniâtreté, que M. Pleydell avoit témoigné plus d'incrédulité. Assurément, pensoit Sampson, M. Pleydell est un homme rempli d'érudition, profondément versé dans la connoissance des lois; mais d'un autre côté il est d'une légèreté que rien ne peut fixer; il passe en un instant d'une idée à une autre : comment peut-il se permettre de prononcer, comme *ex cathedra*, sur l'espérance conçue par la respectable miss Margaret Bertram de Singleside? Dominus *pensoit* tout cela, ai-je dit, car s'il avoit prononcé la moitié de ce discours, un exercice si violent, si peu habituel, auroit rendu sa mâchoire malade pendant un mois.

Ces réflexions avoient fini par faire naître en lui l'envie de revoir des lieux qui avoient été le théâtre de cette scène sanglante, et où il n'avoit pas été depuis long-temps, c'est-à-dire depuis le jour de ce fatal accident. La promenade étoit longue, car la pointe de Warroch étoit à l'extrémité du domaine d'Ellangowan, situé entre le promontoire et Woodbourne. D'ailleurs Dominus fut obligé de faire souvent des détours, parce

que la fonte des neiges avoit changé en torrents de petits ruisseaux qu'il croyoit pouvoir enjamber comme dans l'été.

Enfin il arriva dans le bois qui étoit le but de son voyage. Il le parcourut avec une sorte de désespoir, fatiguant son esprit troublé pour se rappeler chaque circonstance de ce funeste événement. On croira facilement que, dans tout ce qui se présenta à ses yeux, rien ne dut le porter à tirer des conséquences plus favorables qu'il ne l'avoit fait le jour même de la catastrophe. Il termina donc son pèlerinage, et reprit le chemin de Woodbourne en poussant mille soupirs et gémissements; et forcé de temps en temps par un estomac affamé de chercher à se rappeler s'il avoit déjeuné le matin, pensant toujours à la perte du malheureux enfant, et distrait quelquefois par son appétit, qui mettoit devant ses yeux du beurre, des petits pains et des tranches de bœuf. Il prit une autre route que celle du matin, et qui le conduisit près des ruines d'une tour appelée par le peuple la tour de Derncleugh.

Le lecteur peut se rappeler la description que nous avons faite de cette tour; car ce fut là que le jeune Bertram, sous la protection de Meg Merilies, avoit vu mourir le lieutenant d'Hatteraick. La tradition populaire ajoutoit des terreurs imaginaires au sentiment naturel de mélancolie que

ce lieu inspiroit. Les égyptiens qui avoient longtemps habité dans son voisinage, avoient inventé, ou du moins propagé une fable absurde qu'il étoit de leur intérêt de faire passer pour une vérité. On disoit que, dans le temps de l'indépendance galwégienne, Hanlon Mac-Dingawaie, frère du chef souverain Kuarth Mac-Dingawaie, avoit assassiné son frère et son souverain, afin d'usurper sa puissance, au détriment de son neveu, encore enfant; mais que, se trouvant exposé à la vengeance des alliés et des vassaux de sa famille, qui avoient embrassé le parti de l'orphelin, il fut forcé de se retirer avec les complices de son crime dans cette petite tour qui étoit imprenable, qu'il s'y étoit défendu jusqu'à ce que la famine vint se joindre contre lui à ceux qui l'assiégoient; qu'alors, mettant le feu à la tour, lui et sa petite garnison avoient préféré se donner la mort, plutôt que de tomber entre les mains de leurs implacables ennemis. Il pouvoit se trouver quelque chose de vrai dans cette histoire, supposée arrivée dans un temps presque barbare; mais la superstition l'avoit embellie en faisant de cette tour un repaire de diables et de revenants; et les paysans du voisinage, quand la nuit les surprenoit dans ces environs, auroient fait un détour considérable plutôt que de passer près de ces murs formidables. Cette tour servant

de rendez-vous depuis long-temps aux égyptiens et aux brigands, on y apercevoit quelquefois de la lumière pendant la nuit ; et cette circonstance , ajoutant un nouveau crédit à ces contes ridicules , servoit parfaitement par - là les projets de ceux qui hantoient ces ruines.

Nous devons maintenant avouer que notre ami Sampson, quoique littérateur instruit, bon mathématicien, n'étoit pourtant pas assez philosophe pour révoquer en doute l'existence des sorciers et des revenants. Il étoit né dans un temps où celui qui auroit paru hésiter à y croire auroit été soupçonné de participer à ces pratiques infernales. La croyance dans ces contes étoit donc pour lui presque un article de foi ; et peut-être lui auroit-il été aussi difficile de douter des mensonges de l'erreur, que des vérités mêmes de la religion. Imbu de ces sentiments, et voyant le jour incliner vers sa fin , Dominus ne se trouva donc pas si près de la tour de Dorncleugh sans éprouver une secrète horreur.

Qu'on juge quelle fut sa surprise, quand, en arrivant près de la porte de cette tour, de cette porte que l'on supposoit avoir été placée par un des derniers lords d'Ellangowan pour empêcher de téméraires étrangers de s'exposer aux dangers qui auroient pu les menacer sous ces voûtes redoutables; de cette porte que l'on croyoit con-

damnée depuis si long-temps, et dont on disoit les clés déposées au presbytère, cette porte s'ouvrit tout à coup, et offrit aux yeux épouvantés de Dominus la figure de Meg Merrilies, qu'il reconnut à l'instant, quoiqu'il ne l'eût pas vue depuis bien des années. Elle se plaça devant lui dans le sentier étroit qu'il suivait, de manière qu'il lui étoit impossible d'éviter de passer auprès d'elle, à moins de retourner sur ses pas, ce qu'il auroit regardé comme une foiblesse indigne d'un homme.

— Je savois que vous viendriez ici, dit-elle avec sa voix aigre et forte : je sais ce que vous cherchez, mais il faut que vous fassiez ce que je vais vous dire.

— Retire-toi de moi!, dit Dominus d'un air hagard, retire-toi! *Conjuro te, scelestissima, — nequissima — spurcissima — iniquissima — atque miserrima — conjuro te!!!*

Meg tint bon contre cette effrayante volée de superlatifs, que Sampson tira du creux de son estomac en hurlant d'une voix de tonnerre.

— Est-il donc fou, de crier ainsi! dit Meg.

— *Conjuro*, continua Dominus, *adjuro, contestor atque viriliter impero tibi...*

— Et au nom de Satan, que voulez-vous dire avec votre baragouin français qui rendroit un chien malade? Avez-vous peur, grand novice? Écoutez

bien ce que je vais vous dire, ou vous vous en repentirez tant qu'il vous restera un de vos membres. — Allez dire au colonel Manpering que je sais qu'il me cherche. Il sait et je sais que les traces du sang seront effacées, que ce qui est perdu se retrouvera, et que c'est à moi de faire ce qu'il faut,

« Pour qu'au droit la force s'unisse ,

« Quand dans Ellangowan un Bertram rentrera. »

Tenez, voici une lettre pour lui; j'allois la lui envoyer d'une autre manière. Je ne sais pas écrire, mais j'ai quelqu'un qui écrit pour moi, qui lit pour moi, qui voyage pour moi. Dites-lui que le temps est arrivé, que le destin est accompli, et que la roue tourne. Qu'il consulte les astres comme il l'a fait autrefois. Vous souviendrez-vous de tout cela?

— Femme, dit Dominus, j'en doute, car tes paroles me troublent, et mon corps tremble en t'écoutant.

— Mes paroles ne vous feront aucun mal, et peut-être beaucoup de bien.

— Retire-toi! je ne veux pas d'un bien qui arrive par des voies illicites.

— Imbécile, dit Meg en s'avançant vers lui avec un regard d'indignation qui faisoit étinceler ses yeux noirs, imbécile, si je te voulois du mal, ne

pourrois-je pas te précipiter du haut de ce rocher? Connoîtroit-on la cause de ta mort, plus qu'on n'a connu celle de Frank Kennedy? M'entends-tu bien, poltron?

— Au nom de tout ce qu'il y a de plus saint, dit Dominus en reculant un pas et dirigeant vers la prétendue sorcière sa canne à pomme d'étain, comme si c'eût été une javeline, retire-toi, femme, ne m'approche pas; garde-toi de me toucher. Il y va de ta vie; songe que je suis fort; je te..... Son discours fut coupé par une attaque brusque; Meg se précipita sur lui, para avec le bras un coup de canne, qu'il voulait lui allonger, et armée d'une force surnaturelle, à ce qu'il assura depuis, l'emporta dans la tour aussi facilement, dit-il, — que je porterois un atlas de Kitchen. —

— Asseyez-vous là, lui dit-elle en le jetant sur une chaise à demi rompue, reprenez haleine, et tâchez de rappeler vos sens, noir pourceau de l'église! Êtes-vous à jeun, ou avez-vous dîné?

— A jeun de toute chose, excepté du péché, dit Dominus, qui recouvrant la voix et voyant que ses exorcismes n'avoient servi qu'à irriter l'intraitable sorcière, pensoit que ce qu'il y avoit de mieux à faire étoit d'affecter de la complaisance et de la soumission. Et cependant il répétoit tout bas la tirade de conjuration qu'il n'osoit plus proférer à haute voix. Mais incapable

de mener de front deux idées différentes, il mêloit de temps en temps à son discours quelque'un des mots dont son esprit étoit occupé, ce qui produisoit un effet assez burlesque, surtout lorsqu'ayant fait l'épreuve des forces de l'égyptienne, il craignoit l'effet que ces mots qui lui échappoient pouvoient produire sur son esprit.

Cependant Meg s'étoit approchée d'un grand chaudron noir qui étoit sur le feu. Elle en leva le couvercle, et l'odeur qui en sortit, si on pouvoit se fier à l'odeur qui sort du chaudron d'une sorcière, promettoit quelque chose de mieux que les drogues infernales dont on le croyoit ordinairement rempli. Au fait, c'étoit un amalgame de poules, de perdrix, de faisans bouillis avec des pommes de terre, des oignons et des porreaux, et qui, d'après la capacité de la marmite, paroissoit préparé pour une demi-douzaine de personnes au moins.

— Ainsi, vous n'avez rien mangé d'aujourd'hui, dit Meg en retirant une portion de ce que contenoit le chaudron, plaçant le tout sur un plat brun, et le saupoudrant de sel et de poivre.

— Rien, *scelestissima*, c'est-à-dire brave femme.

— Et bien ! mangez, dit-elle en plaçant le plat sur une table devant lui, cela vous remettra le cœur.

— Je n'ai pas faim, *malefica*, c'est-à-dire mistress Merrilies. L'odeur en est bonne pensoit

il en lui-même, mais ce mets a été apprêté par une Canidie ou une Ericthoé.

— Si vous ne le mangez pas à l'instant pour vous redonner du cœur, je vous le fais passer par le gosier avec cette cuiller à pot, toute brûlante comme la voilà. Allons, ouvrez la bouche, pêcheur, et avalez.

Sampson avoit d'abord fortement résolu de n'y pas toucher, mais l'odeur du ragoût commençoit à vaincre sa répugnance, les menaces de la vieille achevèrent de triompher de son obstination.

La faim et la crainte sont d'excellents casuistes. — Saül, lui disoit la faim, n'a-t-il pas mangé avec la sorcière d'Endor? et le sel qu'elle a répandu sur ce mets, disoit la crainte, prouve que ce n'est pas un ragoût de sorciers, puisque jamais il n'en font usage; et d'ailleurs ajouta la faim après la première bouchée, la viande est bonne et savoureuse.

— Eh bien, le trouvez-vous bon? demanda l'hôtesse.

— Excellent! dit Dominus, je vous remercie, *sceleratissima*, je veux dire mistress Marguerite.

— Hé bien, mangez tant que vous voudrez. Si vous sachiez comme je l'ai eu, vous ne le mangeriez peut-être pas avec tant de plaisir!

A ce propos la fourchette de Dominus, qui étoit levée pour porter un morceau à sa bouche,

retomba sur son assiette. La vieille continua :

— On a passé plus d'une nuit au clair de la lune pour rassembler tout ce gibier. Les gens qui doivent le manger ne s'inquiètent guère de vos lois sur la chasse.

— N'est-ce que cela? pensa Sampson en reprenant sa fourchette, ce n'est pas là ce qui m'empêchera de manger.

— Maintenant, il faut boire un coup.

— Volontiers, dit Sampson, *conjuro te*, c'est-à-dire, je vous remercie de tout mon cœur. Et il but à la santé de la sorcière une grande tasse d'eau-de-vie. Après s'être ainsi rassuré la conscience, il se sentit, dit-il à Meg, parfaitement restauré, et en état de braver tout ce qui pouvoit lui arriver.

— Et vous appellerez-vous ma commission? Je vois à vos yeux que vous êtes tout autre que lorsque vous êtes entré ici.

— Oui, mistress Merrilies, je remettrai cette lettre cachetée, et j'y ajouterai de vive voix tout ce dont vous voudrez me charger.

— Cela ne sera pas long. Dites-lui qu'il ne manque pas de regarder les astres cette nuit, et de faire tout ce que je lui marque,

« Pour qu'au droit la force s'unisse,
« Quand dans Ellangowan un Bertram rentrera. »

J'en ai vu deux foissans qu'il me vit. J'étais quand il est venu dans ce pays pour la première fois, et quelles raisons l'y ont fait revenir. Allons, il est temps de partir. Suivez-moi.

Sampson suivit sa sibylle, qui le conduisit à travers le bois par un chemin beaucoup plus court, et qui lui étoit inconnu. Lorsqu'ils en furent sortis, elle continua à marcher devant lui à grands pas jusqu'à ce qu'elle fût arrivée au haut d'une petite éminence qui dominoit sur la route.

— Un instant, dit-elle alors : arrêtez-vous ici. Voyez-vous le soleil couchant percer le nuage qui l'a couvert toute la journée ? Regardez sur quoi se portent ses rayons ; c'est sur la tour de Donagild, l'antique tour du vieux château d'Ellangowan. Ce n'est pas pour rien. Voyez comme il laisse dans l'obscurité le rivage de la mer du côté du promontoire. Ce n'est pas pour rien non plus. J'étois en ce même lieu, ajouta-t-elle en se redressant de manière à ne pas perdre une ligne de sa taille extraordinaire, et en étendant son long bras nerveux et sa main sèche ; j'étois ici quand je prédis au feu lord Ellangowan ce qui devoit lui arriver. Cela est-il tombé à terre ? C'est ici que j'ai rompu avec lui la baguette de paix. M'y voici de nouveau pour prier Dieu de bénir et de protéger l'héritier légitime de la famille

des Ellangowan, qui va rentrer dans ses droits, et qui sera le meilleur seigneur qu'Ellangowan ait vu depuis trois siècles. Peut-être ne vivrai-je pas assez pour en être témoin; mais il ne manquera pas d'yeux pour le voir, quoique les miens soient fermés. Maintenant, Abel Sampson, si vous avez jamais aimé la famille d'Ellangowan, portez vite mon message, comme si la vie et la mort dépendoient de votre diligence.

A peine finissoit-elle de parler, qu'elle quitta brusquement Dominus, et regagna à grands pas le bois dont ils venoient de sortir. Sampson la regarda un instant, immobile; et étourdi de tout ce qu'il venoit d'entendre. Empressé de remplir sa commission, il prit le chemin de Woodbourne avec une vitesse qui n'étoit pas habituelle en lui, et répéta trois fois en route : — Pro-di-gi-eux ! pro-di-gi-eux ! pro-di-gi-eux !

CHAPITRE XV.

« On me croit insensé ! qu'on me mette à l'épreuve.

« Je répéterai tout. »

Hamlet, SHAKESPEARE.

DOMINUS SAMPSON, en arrivant à Woodbourne, traversoit l'antichambre avec des yeux égarés, quand la bonne femme de charge, qui guettoit son retour, courut après lui, en lui disant : — M. Sampson, M. Sampson, eh mon Dieu ! c'est pire que jamais ! Vous vous ferez mal en restant si long-temps sans manger, il n'y a rien de plus mauvais pour l'estomac. Vous devriez au moins dire à Barnes de mettre un biscuit dans votre poche.

— Retire-toi, dit Dominus, l'esprit encore plein de Meg Merrilies, et s'avançant vers la salle à manger.

— Mais ce n'est pas là qu'il faut aller. Il y a plus d'une heure qu'on a fini de diner. Le colonel boit son coup de vin. Venez dans ma chambre, je vous ai fait réserver un bon morceau que le cuisinier aura préparé dans un moment.

— *Exorciso te*, répéta Samson, c'est-à-dire j'ai diné.

— Diné ! c'est impossible. Et avec qui auriez-vous diné ? Vous n'allez jamais chez personne.

— Avec Beelzébut, je crois.

— Allons, il est ensorcelé ou il est fou, la chose est sûre ; il n'y a que le colonel qui soit en état de lui faire entendre raison. Elle le laissa donc continuer son chemin, et se retira en s'écriant qu'il étoit bien triste de voir des savants tomber dans un état si déplorable.

L'objet de sa compassion venoit cependant d'entrer dans la salle à manger, où sa figure causa la plus grande surprise. Il étoit couvert de boue jusqu'aux épaules, et la pâleur naturelle de son teint étoit deux fois plus cadavéreuse qu'à l'ordinaire, attendu le trouble, la terreur et la fatigue qu'il avoit éprouvés.

— Au nom du Ciel, que signifie l'état où je vous vois, monsieur Sampson, dit Mannering, qui s'aperçut combien miss Bertram étoit alarmée pour un ami dont elle connoissoit l'attachement comme la simplicité.

— *Exorciso*, dit Dominus.

— Que voulez-vous dire, Monsieur !

— Je vous demande pardon, respectable colonel, mais en vérité mon esprit....

— Est un peu dans les nuages, monsieur Sampson. Mais allons, remettez-vous, et expliquez-moi ce que tout cela signifie.

Dominus cherchoit sa réponse, mais un mot de sa *formule* latine d'exorcisme se présentant encore à sa langue, il jugea plus convenable de se taire, et remit entre les mains du colonel la lettre qu'il avoit reçue pour lui de l'égyptienne.

Le colonel rompit le cachet sur-le-champ, et lut la lettre avec un air de surprise. — Cela ressemble à une plaisanterie, dit-il, et à une fort mauvaise plaisanterie !

— Cette lettre, dit Dominus avec un sérieux glacial, vient d'une personne qui ne plaisante pas.

— Et qui donc vous a chargé de me la remettre ?

Dominus, au milieu de ses plus fortes distractions, ne perdoit jamais de vue miss Bertram. Il se rappela les événements fâcheux que lui rappelleroit le nom seul de Meg Merrilies, et jetant les yeux sur Lucy, il garda le silence, de peur d'éveiller en elle de tristes souvenirs.

— Mesdemoiselles, dit Mannering, allez préparer le thé. Nous vous rejoindrons dans un instant. Je vois que monsieur Sampson désire me parler sans témoins. Eh bien, maintenant qu'elles sont parties, de grâce, expliquez-vous ; d'où vient cette lettre ?

— Du ciel peut-être, dit Dominus, mais elle m'est parvenue par un *facteur* des enfers. Elle m'a

été remise par Meg Merrilies, qui depuis bien long-temps auroit dû être brûlée comme voleuse, coquine, sorcière, égyptienne.

— Êtes-vous bien sûr que c'étoit elle ? dit le colonel avec chaleur.

— Peut-il exister sur la terre deux êtres semblables à Meg Merrilies ?

Le colonel parcourt la chambre à grands pas, plongé dans de profondes réflexions. — Enverrai-je du monde pour l'arrêter ? Mais Mac-Morlan est trop éloigné, et sir Hazlewood avec ses grandes phrases n'en finira pas ; d'ailleurs la chance de ne plus la trouver au même endroit, et puis la fantaisie de garder le silence qui peut la reprendre. Non, au risque de passer pour un extravagant, je ne négligerai pas l'avis qu'elle me donne. Bien des gens de cette espèce commencent par être des imposteurs, et finissent par devenir des enthousiastes, ou par suivre une route ténébreuse entre ces deux lignes, sans savoir s'ils s'abusent eux-mêmes, ou s'ils trompent les autres. Au surplus ma marche est toute simple : si mes efforts sont inutiles, je n'aurai pas à me reprocher d'avoir écouté les conseils d'une fausse prudence.

Ayant ainsi déterminé ce qu'il vouloit faire, il sonna, dit à Barnes de le suivre dans son cabinet, et lui donna des ordres dont le résultat sera connu plus tard de nos lecteurs, car il faut en ce mo-

ment que nous lui fassions part d'une autre aventure qui se lie aux événements de ce jour mémorable.

Charles Hazlewood n'avoit pas osé faire une seule visite à Woodbourne pendant l'absence du colonel. La conduite de Mannering envers lui, quoique aussi amicale qu'honnête, sembloit lui démontrer qu'une telle démarche ne lui plairoit point, et tel étoit l'ascendant que les qualités brillantes de ce militaire avoient pris sur lui, qu'il n'auroit voulu pour rien au monde faire la moindre chose qui pût lui être désagréable. Il voyoit, ou du moins il avoit cru voir que le colonel approuvoit son attachement pour miss Bertram, mais il s'apercevoit aussi qu'il regardoit comme inconcevable qu'il lui déclarât des sentimens qu'il n'auroient pas l'approbation de ses parents; et il respectoit la barrière que sembloit mettre entre eux le généreux et zélé protecteur de miss Bertram. Non, pensoit-il, je ne troublerai pas la paix dont ma chère Lucy jouit dans cet asile, jusqu'à ce que j'aie le droit de lui en offrir un autre qui lui appartiendra.

D'après cette résolution, dans laquelle il eut le courage de persister, quoique son cheval, par habitude, l'eût conduit un jour à la porte du château de Woodbourne, il résista au désir qu'il avoit de descendre pour s'informer de la santé

des deux demoiselles ; mais la même chose étant arrivée une seconde fois, la tentation fut si violente que, craignant de ne pouvoir y résister une troisième, il se décida à aller faire une visite à un de ses amis qui demeuroit à peu de distance, d'y rester pendant tout le temps que dureroit l'absence du colonel, et de revenir assez à temps pour être un des premiers à le complimenter sur son heureux retour. Il envoya savoir des nouvelles des jolies habitantes de Woodbourne, leur fit dire qu'il alloit aussi faire un voyage de quelques jours et se rendit chez son ami.

Il avoit pris des mesures certaines pour être informé du retour du colonel quelques heures après son arrivée. Dès qu'il en fut instruit, il résolut de partir dans la matinée, et d'assez bonne heure pour aller dîner à Woodbourne, où il étoit en quelque sorte comme chez lui. Il se flattoit (car il faisoit sur ce sujet des réflexions beaucoup plus sérieuses qu'il n'étoit nécessaire) que cette conduite paroîtroit toute simple, toute naturelle.

Mais le destin dont les amants se plaignent si souvent, ne fut pas, en cette circonstance, favorable à Charles Hazlewood. D'abord, une gelée qui avoit eu lieu pendant la nuit exigeoit que l'on fit changer les fers de son cheval. Ensuite, la maîtresse de la maison où il étoit ne descendit pour déjeuner que fort tard. Puis son ami voulut

lui montrer des petits chiens d'arrêt que sa chienné favorite avoit mis bas ce matin même. Leurs couleurs avoient fait naître des doutes sur la paternité, c'étoit une grande question sur la légitimité qu'Hazlewood étoit appelé à décider comme tiers arbitre entre son ami et son piqueur, et sa décision fut une sentence sans appel, qui détermina ceux qu'il falloit noyer et ceux qu'il falloit élever.

Enfin le père de son ami le retint un temps fort considérable, en déployant tous les ressorts d'une éloquence prolixé et fastidieuse pour insinuer dans l'esprit de sir Robert Hazlewood, par l'intermédiaire de son fils, ses propres idées sur la ligne qu'on devoit faire suivre à un chemin projeté. Nous rougissons pour notre jeune amant d'être obligé d'avouer qu'après avoir entendu développer dix fois les mêmes raisons, il ne put voir en quoi la ligne proposée par le père de son ami étoit préférable à celle qui sembloit avoir été arrêtée.

Mais ce chemin devoit traverser une rivière, et il étoit de l'intérêt de celui qui retenoit si mal à propos l'impatient Hazlewood, que le pont fût établi sur le point le plus voisin d'une de ses fermes. Cependant, malgré l'importance qu'il y attachoit, il auroit eu grand peine à parvenir à son but, s'il ne lui étoit arrivé de dire par hasard que le plan arrêté, et qu'il combattoit, avoit été

proposé par ce drôle de Glossin, qui vouloit que son avis dominât en tout dans le comté. Ce nom eut la vertu d'attirer tout à coup l'attention d'Hazlewood, et s'étant bien assuré laquelle des deux lignes avoit été proposée par Glossin, il promit formellement que ce ne seroit pas sa faute si son père ne se déclaroit pas pour l'autre.

Tous ces contre-temps employèrent une bonne partie de la matinée : Charles ne put monter à cheval que trois heures plus tard qu'il l'avoit projeté, et maudissant les maréchaux, les belles dames, les petits chiens et les nouvelles routes, il reconnut qu'il étoit trop tard pour qu'il pût déceimment se présenter chez le colonel.

Il passoit devant la route qui conduisoit à Woodbourne, et ne pouvoit en voir que la fumée qui sortoit de ses cheminées, se dessinant sur l'azur d'un ciel sans nuage, quand il crut apercevoir Dominus, marchant ou plutôt courant à toutes jambes dans un sentier près d'un bois voisin : il l'appela, mais inutilement. Dominus, ordinairement inaccessible à toute impression étrangère, étoit en ce moment dans un état de double abstraction. Il venoit de quitter Meg Merrilies, et étoit trop occupé à réfléchir sur les derniers discours qu'elle lui avoit tenus, pour faire attention à la voix qui l'appeloit. Hazlewood fut donc obligé de renoncer au plaisir de pouvoir lui demander

des nouvelles de la santé des deux jeunes demoiselles, ou de lui faire quelque autre question banale qui auroit pu amener le nom de miss Bertram dans sa réponse.

Il n'avoit plus aucun motif pour se presser. Il laissa donc son cheval marcher au pas qui lui convint pour monter un chemin tracé entre deux collines d'où la vue s'étendoit au loin sur de charmants paysages. Mais, quoique ces lieux dusent avoir un attrait particulier pour lui, puisqu'ils étoient en grande partie la propriété de son père, il songeoit bien plutôt à regarder les cheminées de Woodbourne; et cependant, à chaque pas que faisoit son cheval, il lui devenoit plus difficile de les apercevoir.

Il étoit tombé sans y penser dans une rêverie dont il fut tiré par une voix qui lui sembla trop forte pour être celle d'une femme, et trop aigre pour appartenir à un homme. — Pourquoi arrivez-vous si tard? lui crioit-on: faudra-t-il que d'autres fassent votre besogne?

Il regarda la personne qui lui parloit. C'étoit une grande femme dont la tête étoit enveloppée d'un mouchoir, d'où sortoient des mèches de cheveux grisonnants. Elle étoit couverte d'une espèce de grand manteau, et tenoit à la main un gros bâton garni d'une pointe en fer. En un mot c'étoit Meg Merrilies. Hazlewood n'avoit jamais

vu cette figure extraordinaire : il fit un mouvement de surprise, et arrêta son cheval. — Je pense, dit-elle, qu'aucun de ceux qui prennent intérêt à la maison d'Ellangowan ne doivent dormir cette nuit. J'ai chargé trois hommes de vous chercher, et vous allez vous coucher dans votre lit ? Croyez-vous que, si le frère tombe, la sœur restera debout ? Non. Non.

— Je ne vous comprends pas, bonne femme ; si vous parlez de miss... je veux dire de quelqu'un de l'ancienne famille d'Ellangowan, apprenez-moi ce que je puis faire pour son service.

— L'ancienne famille d'Ellangowan ! l'ancienne famille d'Ellangowan ! Et quelle nouvelle famille osera jamais porter ce nom qui n'appartient qu'à la souche des braves Bertram ?

— Mais que voulez-vous dire, bonne femme ?

— Je ne suis pas une bonne femme. Je ne vauds rien. Tout le pays le sait. Je voudrois être meilleur. Mais je puis faire ce que bien des bonnes femmes ne pourroient ou n'oseroient faire. Je puis glacer le sang de celui qui habite la maison de l'orphelin, et qui voulut l'écraser dans son berceau. Écoutez-moi bien. Par ordre de votre père on a retiré la garde qui étoit à la douane de Portanferry. Il l'a fait venir à Hazlewood, parce qu'il croit que son château doit être

attaqué cette nuit par des contrebandiers. Personne ne pense à y toucher. Son sang est bon. Je ne parle pas de lui, mais enfin on n'a nul dessein de lui nuire. Renvoyez bien vite, et sans crainte pour vous, la garde à Portanferry. C'est là qu'elle est nécessaire. Il y aura de l'ouvrage cette nuit. La lune verra briller les sabres, et entendra les coups de fusil.

— Grand Dieu ! que voulez-vous dire ? Votre ton, vos paroles me feroient croire que vous êtes folle, et cependant il y a de la suite dans les idées que vous me présentez.

— Non, non, je ne suis pas folle. J'ai été emprisonnée comme folle, battue de verges comme folle, bannie comme folle, mais je ne suis pas folle. Écoutez-moi, Charles Hazlewood ; avez-vous quelque ressentiment contre celui qui vous a blessé ?

— Non, Dieu m'en préserve. Je suis guéri de ma blessure, et j'ai toujours été convaincu qu'elle a été l'effet d'un accident involontaire. Je serois charmé de pouvoir le lui dire.

— Faites donc ce que je vous dis, et vous lui ferez plus de bien qu'il ne vous a fait de mal. Si on l'abandonne à ses persécuteurs, ce sera demain matin un cadavre sanglant, ou un homme banni pour toujours. Mais il y a quelqu'un là

hant. Faites ce que je vous dis : renvoyez promptement les soldats, et ne craignez rien pour le château d'Hazlewood.

En finissant ces mots, elle disparut avec sa célérité ordinaire.

Il semble que l'extérieur extraordinaire de cette femme, et le mélange de bizarrerie et d'enthousiasme qui régnoit dans ses discours, manquoient rarement de produire la plus vive impression sur ceux à qui elle s'adressoit. Ses paroles, souvent entrecoupées, étoient trop claires et trop intelligibles pour qu'on pût la soupçonner d'une véritable folie ; et cependant il s'y trouvoit en même temps trop de désordre, trop de véhémence, pour qu'on pût les regarder comme le fruit d'une tête bien organisée. Elle sembloit agir par l'influence d'une imagination fortement frappée, plutôt que dérangée ; et il est hors de doute que ces deux cas ne produisent un effet tout différent sur l'esprit des auditeurs. Ces observations peuvent expliquer comment il se faisoit que, sans ajouter complètement foi à ses demi-mots bizarres et mystérieux, on se trouvoit porté à écouter et même à suivre ses avis.

Il est certain au moins que le jeune Hazlewood fut fortement frappé de l'apparition soudaine de cette femme, et du ton impératif qu'elle avoit pris. Il pressa la marche de son cheval. La nuit

couvroit l'horizon lorsqu'il arriva au château, et dès qu'il y fut entré, il vit la confirmation de ce que lui avoit dit la sibylle.

Trente chevaux de dragons étoient sous un hangard, sellés et bridés; trois ou quatre soldats sembloient monter la garde auprès d'eux; les autres se promenoient en long et en large dans la cour du château, bottés, éperonnés, et armés de larges sabres.

Hazlewood demanda à un officier d'où ils venoient.

— De Portanferry.

— Y avez-vous laissé une garde?

— Non. Nous avons été mandés ici par ordre de sir Robert pour défendre sa maison, qui est menacée d'une attaque par les contrebandiers.

Charles chercha sur-le-champ son père, et après les premiers compliments, lui demanda pourquoi il avoit cru nécessaire d'appeler chez lui une force armée.

Sir Robert l'assura, que d'après l'avis, la nouvelle, l'assurance qu'il avoit reçus, il avoit les plus fortes raisons pour croire, penser, être convaincu qu'une attaque devoit être tentée, dirigée, effectuée cette nuit contre le château d'Hazlewood par une bande de contrebandiers, d'égyptiens et d'autres brigands.

— Et qui pourroit donc, mon père, attirer la

fureur de ces gens-là sur notre maison plutôt que sur toute autre de nos environs ?

— Je pense, Monsieur, je suppose, je m'imagine, malgré les égards que méritent vos lumières, votre prudence, votre expérience, que ces gens-là attaquent de préférence les personnes les plus distinguées par le rang, la naissance, la fortune, qui ont contribué à châtier, punir, réprimer leurs délits, leurs crimes, leurs forfaits.

Hazlewood, qui connoissoit le foible de son père, répondit que sa surprise ne venoit pas du motif auquel sir Robert l'attribuoit; mais qu'il ne concevoit pas qu'on pût songer à diriger une attaque contre un château dans lequel il se trouvoit un grand nombre de domestiques, où une foule de voisins s'empresseroient d'apporter du secours au moindre signal; il ajouta qu'il craignoit que la réputation de sa famille ne fût entachée jusqu'à certain point en appelant une force militaire pour la protéger comme s'ils n'étoient pas en état de se défendre eux-mêmes: il lui fit même entendre que si cette précaution se trouvoit inutile, les ennemis de leur maison pourroient en faire un sujet de sarcasme et de dérision.

Cette dernière idée fut celle qui frappa le plus vivement sir Robert; car, comme tous les petits esprits, le ridicule étoit ce qu'il craignoit le plus. Il se recueillit un moment, et avec un embarras

mal déguisé sous une sorte de fierté, affectant de mépriser l'opinion publique pour laquelle il avoit un respect révérencieux : — J'aurois cru, dit-il à son fils, que l'injure qui a déjà été faite à ma maison en votre personne, en la personne de l'héritier, du représentant, après moi, de la famille d'Hazlewood, auroit suffisamment justifié aux yeux de la saine partie, de la portion éclairée et respectable du peuple, une mesure qui a pour objet d'empêcher, de prévenir un second outrage de ce genre.

— Mais vous oubliez, mon père, ce que je vous ai pourtant dit bien des fois. Je suis certain que le coup n'est parti que par accident.

— Non, Monsieur, ce n'est pas un accident. Mais vous voulez en savoir plus que ceux qui sont plus âgés que vous.

— Mais en vérité, dans une affaire qui me concerne particulièrement....

— Non, Monsieur, elle ne vous concerne que très-secondairement, c'est-à-dire qu'elle ne vous concerne en rien, en ne vous considérant que comme un jeune étourdi qui prend plaisir à contrarier son père : mais elle concerne le pays, Monsieur; le comté, Monsieur; le public, Monsieur; tout le royaume d'Écosse, en tant que l'honneur de la famille Hazlewood se trouve compromis, injurié, mis en danger par vous, Monsieur, en

vous, à cause de vous. Au surplus le coupable est en lieu de sûreté, et M. Glossin.....

— Glossin!

— Oui, Monsieur, le *gentleman* qui a acheté Ellangowan. Vous savez de qui je veux parler; je suppose?

— Oui, mon père : mais je ne m'attendois pas à vous entendre citer une pareille autorité. Quoi! ce drôle dont tout le monde connoît la bassesse, la cupidité, et que je soupçonne de bien autre chose! et depuis quand accordez-vous à un pareil être le titre de *gentilhomme*?

— Sans doute, Charles, je n'attache pas ici à ce mot le sens exact, précis, rigoureux dans lequel on doit régulièrement, légitimement l'employer. Je ne m'en sers que relativement, pour marquer l'état, la position, la situation où il est parvenu à s'élever, pour désigner une sorte d'homme..... honnête..... riche..... estimable.....

— Permettez-moi de vous demander, mon père, si c'est par ses ordres que ce détachement a été retiré de Portanferry?

— Je ne présume pas, Monsieur, que M. Glossin prit sur lui de donner des ordres dans une affaire où le château d'Hazlewood et la maison d'Hazlewood, j'entends par la première expression l'édifice où est établi le domicile de ma famille, et par la seconde, figurément, métaphoriquement,

et paraboliquement, ma famille même ; dans une affaire, dis-je donc, où le château d'Hazlewood et la maison d'Hazlewood sont particulièrement intéressés.

— Il me paroît cependant qu'il a approuvé cette mesure.

— J'ai cru, Monsieur, qu'il étoit juste, convenable, à propos de le consulter, comme le magistrat le plus voisin, aussitôt que j'appris la nouvelle de l'attentat projeté. Par suite des égards, de la déférence, du respect qu'il a pour la distance qui nous sépare, il n'a pas cru devoir en signer l'ordre avec moi ; mais il a hautement approuvé mes précautions.

En ce moment on entendit un cheval arrivant au grand galop dans l'avenue. Presque au même instant la porte s'ouvrit, et on vit entrer M. Mac-Morlan.

— Je vous demande pardon, sir Robert, de me présenter chez vous sans y être attendu, mais....

— Permettez-moi de vous faire observer, monsieur Mac-Morlan, que votre qualité de substitut du shérif de ce comté vous obligeant à veiller à sa tranquillité, et vous trouvant sans doute dans l'intention de concourir vous-même aujourd'hui à assurer celle du château d'Hazlewood, vous avez un droit certain, reconnu et incontestable, d'entrer chez le premier gentilhomme d'Écosse,

sans y être attendu...., présumant toujours que vous y êtes appelé par les devoirs de votre place.

— Sans doute, dit Mac-Morlan, qui attendoit avec impatience l'instant de pouvoir parler, c'est le devoir de ma place qui m'amène chez vous.

— Vous êtes le bienvenu! dit le baronnet en lui faisant un geste gracieux avec la main.

— Permettez-moi de vous dire, sir Robert, que je ne viens pas dans l'intention de rester ici, mais de renvoyer ces soldats à Portanferry, et je vous réponds que votre maison ne court aucun risque.

— Renvoyer ces soldats à Portanferry! et vous répondez que ma maison ne court aucun risque! Et qui êtes-vous, Monsieur, je vous prie, pour que je reçoive, que j'accepte votre caution, votre garantie, soit personnelle, soit officielle, pour la sûreté de ma maison? Je crois, Monsieur, je pense, je m'imagine, que si un seul de ces portraits de famille étoit lacéré, injurié, déplacé, il vous seroit difficile de réparer cette perte, malgré la garantie que vous m'offrez si obligeamment.

— J'en serois au désespoir, sir Robert, mais j'espère que je n'éprouverai pas le regret d'avoir été la cause d'une perte si irréparable, car je vous assure qu'aucune attaque ne sera dirigée contre Hazlewood, et j'ai reçu des avis qui me font soupçonner que l'on ne vous a donné cette alarme

que pour faire retirer de Portanferry le détachement destiné à garder la douane. La conviction que j'éprouve à cet égard me fait un devoir d'ordonner le départ à l'instant de cette troupe, ou du moins de la majeure partie. Je regrette même qu'une absence instantanée m'ait empêché d'arriver ici plus tôt, car nous ne pourrions être rendus que fort tard à Portanferry.

Comme M. Mac-Morlan étoit le magistrat supérieur, et qu'il montrait clairement la ferme résolution d'user de ses droits, le baronnet, quoique mortellement blessé, ne put que lui dire : — Fort bien, Monsieur! cela est fort bien! Emmenez tout le détachement : je ne veux pas qu'il en reste un seul homme, Monsieur. Nous saurons nous défendre nous-mêmes, Monsieur. Mais observez bien que vous agissez à votre risque, Monsieur, à votre péril, Monsieur, sous votre responsabilité, s'il arrive le moindre accident au château, Monsieur, à ceux qui l'habitent, Monsieur, même au mobilier qui s'y trouve.

— J'agis, sir Robert, comme je crois que mon devoir l'exige, d'après les avis que j'ai reçus. Je vous prie d'en être bien convaincu. Excusez-moi si je pars sans cérémonie; il y a déjà beaucoup de temps perdu, et nous n'arriverons à Portanferry que fort tard.

Sir Robert, sans écouter ses excuses, s'occupa

à armer tous ses domestiques, et à assigner un poste à chacun d'eux. Son fils auroit bien désiré accompagner le détachement qui partoît pour Portanferry, et qui étoit déjà prêt à recevoir les ordres de Mac-Morlan, mais son père se seroit trouvé offensé s'il l'avoit quitté dans un moment où il s'attendoit à soutenir un siège. Il se contenta donc, avec un regret qu'il pouvoit à peine cacher, de regarder leurs préparatifs de départ par une fenêtre, jusqu'à ce que l'officier commandant eut crié : Demi tour à droite ; en avant, marche ! La troupe partit alors au grand trot, et l'on cessa bientôt de la voir et de l'entendre.

CHAPITRE XVI.

« D'un fort levier armés par aventure ,
« Nous avons fait sauter gonds et serrure ,
« Et pénétré dans l'obscur prison
« Où gémissoit l'infortuné Kinmon. »

Ancienne ballade des frontières.

RETOURNONS maintenant à Portanferry, où nous avons laissé Bertram et son brave ami Dipmont, innocents habitants d'un séjour destiné au crime. Le sommeil du fermier fut très-paisible, mais celui de Bertram fut interrompu vers minuit, et il lui fut impossible de retomber dans ce doux état d'oubli de toutes les peines. Indépendamment du trouble et de l'inquiétude de son esprit, il éprouvoit un malaise, une sorte d'oppression, qui venoient en partie du défaut de renouvellement d'air dans la petite chambre où ils se trouvoient. Après avoir supporté quelque temps les inconvénients de l'atmosphère qui l'environnoit, il se leva pour ouvrir la fenêtre, et se procurer un air plus sain. Hélas! le premier essai qu'il fit lui rappela qu'il étoit en prison, et le convainquit qu'on avoit pris toutes les mesures nécessaires, non pour la commodité des prisonniers, mais pour

mettre obstacle à toute tentative de fuite. Il lui fut impossible de l'ouvrir. Fâché de ce contre-temps, il resta près de la fenêtre. Wasp, quoique fatigué de sa course de la veille, vint le rejoindre, et lui témoigna par de légers murmures, et en frottant son corps velu contre les jambes de son maître, le plaisir qu'il avoit à le revoir.

Attendant que l'agitation qu'il éprouvoit se calmât et lui permit de se livrer de nouveau au sommeil, Bertram resta quelque temps à regarder la mer. La marée étoit haute et s'approchoit des murs de la prison; par intervalle une vague venoit se briser avec violence contre le rempart qu'on avoit construit pour leur défense. De loin, à la lueur de la lune qui se couvroit de temps en temps d'un nuage, on voyoit l'Océan soulever ses flots innombrables, les rouler, les croiser et les mêler les uns avec les autres. — Imposant spectacle! pensoit Bertram. C'est ainsi que le destin a agité ma vie depuis mon enfance! Quand sortirai-je de cet état de trouble? Quand pourrai-je vivre dans une heureuse tranquillité? cultiver en paix, sans crainte, sans inquiétudes, les arts auxquels une vie toujours agitée m'a empêché de me livrer? L'imagination trouve, dit-on, dans le sourd murmure des ondes de l'Océan, la voix des Nymphes et des Trytons : pourquoi ne vois-je pas s'élever du sein de ses mers quelque syrène, quelque Pro-

tée, qui vienne me dévoiler les mystères de ma destinée? Heureux ami, dit-il en regardant le lit sur lequel Dinmont avoit étendu sa lourde masse, tes soucis sont bornés dans le cercle étroit d'une occupation utile à ta fortune et à ta santé; tu peux les oublier à volonté, et jouir des douceurs d'un repos que le travail de la veille t'a préparé.

Ses réflexions furent interrompues par Wasp, qui, levant ses pattes de devant du côté de la fenêtre, se mit à japper avec force. Ses aboiements parvinrent aux oreilles de Dinmont, mais sans dissiper l'illusion qui l'avoit transporté dans l'atmosphère libre de ses vertes collines. En avant, Yarrow, plus loin, allons donc! murmura-t-il entre ses dents, croyant sans doute parler au chien de son troupeau.

Cependant Wasp continuoît à japper, et le dogue, lâché dans la cour, lui répondoit sur un ton beaucoup plus haut. Ce dernier avoit gardé le silence jusque-là, sauf un hurlement de temps en temps quand la lune se montrait entre deux nuages. Mais en ce moment il aboyoit avec colère, et sembloit être excité par autre chose que la voix de Wasp, qui avoit le premier donné l'alarme, et que son maître étoit parvenu à réduire, non sans peine, à un murmure sourd de mécontentement.

Bertram, redoublant d'attention, crut aperce-

voir une barque sur la mer. Il entendit le bruit des rames et des voix d'hommes se mêler au mugissement des flots. — Ce sont peut-être, pensoit-il, des pêcheurs annuités, ou quelques fraudeurs de l'île de Man. Ils approchent bien cependant de la maison des douanes, où il doit y avoir des sentinelles. Cette barque est grande et montée d'un grand nombre de matelots : sans doute elle appartient au service des douanes. — Il fut confirmé dans cette dernière opinion en voyant la barque s'arrêter près d'un quai qui régnoit derrière la maison des douanes. L'équipage débarqua au nombre de vingt hommes. Deux furent laissés sur la barque pour la garder, le reste suivit en silence un passage étroit qui séparoit le bâtiment des douanes de celui de la prison, et disparut à ses yeux.

C'étoit le bruit des rames qui avoit d'abord excité le courroux du vigilant gardien en faction dans les murs de la prison. Mais en ce moment ses hurlements, redoublant sans discontinuer, s'élevèrent à un tel degré de fureur qu'ils éveillèrent son maître, plus sauvage encore que son chien. Il ouvrit une fenêtre, et cria en jurant : — Veux-tu te taire, Téarum ; te tairas-tu ! Tout fut inutile ; le chien continua ses vociférations, qui ne firent qu'empêcher son maître d'entendre les sous d'alarme que le gardien féroce vouloit

annoncer. Mais la femme du cerbère à deux pieds avoit l'oreille plus fine que son époux. Elle avoit aussi mis la tête à la fenêtre. — Lourdaud, dit-elle, il faut descendre, et lâcher le chien dans la rue. On enfonce la porte de la douane, et le vieux Hazlewood a fait retirer la garde; mais tu n'as pas plus de cœur qu'une poule. En parlant ainsi, elle se disposoit à exécuter elle-même ce qu'elle conseilloit de faire, tandis que son mari, plus jaloux de prévenir tout mouvement intérieur qu'inquiet de ce qui se passoit au dehors, alloit faire sa ronde à la porte de chaque cachot, pour voir si chacun de ses prisonniers étoit en sûreté.

Les mouvements du geôlier et de sa digne compagnie avoient lieu sur le devant de la maison, et ne furent qu'imparfaitement entendus par Bertram, dont la chambre, comme nous l'avons déjà dit, étoit située sur le derrière et donnoit sur la mer. Il remarqua cependant dans la maison un bruit qui ne s'accordoit guère avec le silence qui paroît devoir régner dans une prison un peu après minuit. Il ne put donc s'empêcher de penser qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire, et dans cette persuasion, il alla frapper Dinmont sur l'épaule pour l'éveiller.

—Eh bien, Aylie, dit l'homme des montagnes en se frottant les yeux, qu'y a-t-il donc, femme? il n'est pas encore temps de se lever. Enfin s'é-

veillant tout-à-fait, il se rappela l'endroit où il se trouvoit, secoua ses oreilles, et dit à Bertram : Eh bien, au nom du Ciel, qu'y a-t-il donc de nouveau ?

— Je ne puis vous le dire, reprit Bertram, mais ou le feu est à la maison, ou quelque événement extraordinaire y est arrivé. N'entendez-vous pas dans l'intérieur le bruit de portes et de verrous que l'on ouvre et que l'on ferme, et au dehors des voix d'hommes, et je ne sais quelle espèce de bruit sourd ? Sur ma parole, il y a ici du nouveau. Levez-vous, au nom du Ciel, et tenons-nous sur nos gardes.

Au seul mot de danger, Dinmont fut debout, aussi intrépide, aussi résolu que l'étoient ses ancêtres lorsqu'ils voyoient les feux d'alarmes briller sur leurs montagnes. — Diable ! capitaine, voilà une singulière place, on ne peut ni en sortir le jour, ni y dormir la nuit ! Diable ! on n'y tiendrait pas quinze jours ! mais, quel tapage. Je voudrais que nous eussions de la lumière. Paix donc, Wasp, paix ! laisse-nous donc écouter ce qui se passe ! Eh bien, allons, te tairas-tu ?

Ils cherchèrent inutilement dans les cendres à allumer leur chandelle. Il n'y restoit pas une étincelle, et le bruit continuoit.

Dinmont alla à son tour à la fenêtre. Dès qu'il

y fut : — Eh, capitaine, dit-il, venez, venez vite. Parbleu! on a forcé la douane!

Bertram courut à la fenêtre, et vit sur le bord de la mer des contrebandiers, dont quelques-uns tenoient des torches, et les autres emportoient des balles et des tonneaux dont ils chargeoient la grande barque qui étoit près du quai, près duquel, deux ou trois petites barques s'étoient depuis amarrés.

— Cela s'explique de soi-même, dit Bertram, mais je crains quelque chose de pire. Ne sentez-vous pas une forte odeur de fumée, ou n'existe-t-elle que dans mon imagination?

— Imagination! non, non. Il y a de la fumée comme dans un four. Diable! si le feu est à la douane, il viendra jusqu'ici, et nous serons flambés comme un baril de goudron; ce seroit terrible d'être brûlés tout vifs ici comme des sorciers. Hé! Mac-Guffog, cria-t-il, en donnant toute son étendue à sa voix de stentor. Hé! allons, ouvrez-nous, Mac-Guffog.

Le feu commençoit à s'élever, et des nuages de fumée dépassoient la fenêtre où Bertram et Dinmont étoient en station. Quelquefois, selon le caprice du vent, une vapeur épaisse déroboit tout à leur vue, quelquefois une lueur rougeâtre leur montrait sur le bord de la mer des hommes à la

figure sinistre et féroce, qui s'occupoient avec activité du chargement de la barque. Enfin, l'incendie triomphant s'élança en jets de flamme de toutes les issues, et des matériaux enflammés venoient, sur l'aîle du vent, frapper contre les murs et les toits de la prison, et convroient tous les environs d'une épaisse fumée.

Les cris et le tumulte augmentoient toujours, car toute la canaille de la petite ville et des environs s'étoit réunie en tumulte aux contrebandiers pour avoir sa part du butin.

Bertram commença à être sérieusement inquiet pour lui et son compagnon. Il n'y avoit nul moyen de sortir de prison. Il sembloit que le geôlier et sa femme avoient déserté leur poste et abandonné les malheureux prisonniers aux flammes qui les menaçoient.

Dans cet instant même une nouvelle attaque étoit dirigée contre la porte du Bridewell, qui finit par céder aux efforts des pioches et des leviers. Le geôlier et sa femme s'étoient enfuis. Toutes les clés furent remises sans résistance par les valets, et les contrebandiers délivrèrent successivement tous les prisonniers, qui se joignirent à leurs libérateurs en poussant des cris de joie.

Au milieu de cette confusion, trois ou quatre des principaux contrebandiers coururent à la chambre où étoient Bertram et Dinmont. Ils

étoient armés de sabres et de pistolets, et portoient des torches ardentes. — Bon, dit l'un d'eux en montrant Bertram, voilà notre homme. Les deux autres le saisirent à l'instant, mais l'un d'eux lui dit tout bas : — Ne faites aucune résistance avant d'être dans la rue. Le même individu trouva le moyen de dire à Dinmont : — Suivez votre ami, et aidez-le quand il en sera temps.

Dinmont obéit sans répondre, et suivit les deux contrebandiers, qui, tenant toujours Bertram au collet, lui firent descendre l'escalier, traverser la cour qui se trouvoit entièrement éclairée par l'incendie de la douane, et le conduisirent dans la rue étroite sur laquelle donnoit la porte de la prison. Là tout sembloit en confusion. Les contrebandiers étoient forcément séparés les uns des autres. — Mille tonnerres ! dit le chef qui marchoit en avant des deux gardiens de Bertram, qu'y a-t-il donc de nouveau ? Au même instant on entendit le bruit d'une troupe de cavalerie qui sembloit approcher. Enfants, reprit-il, veillez bien sur le prisonnier, et serrez v^{os} rangs ; malgré cet ordre les deux hommes qui tenoient Bertram étoient à quelque distance de leur troupe.

La foule devenoit de plus en plus agitée dans cette petite rue. Les uns la descendoient pour s'enfuir, tandis que les autres vouloient la remonter pour se défendre. On entendit de loin le cli-

quetis des sabres, et plusieurs coups de fusil. — Voici l'instant, dit à Bertram son protecteur inconnu, débarrassez-vous de ce camarade, et suivez-moi.

Bertram, déployant avec succès la vigueur dont il étoit doué, se tira facilement des mains de celui qui le tenoit du côté droit. Le coquin portoit la main à son ceinturon pour y prendre un pistolet, mais il fut renversé par un coup poing auquel un bœuf n'auroit pas résisté : c'étoit Dinmont qui le lui adressoit.

— Suivez-moi vite, lui dit la voix protectrice. Et en même temps tous trois gagnèrent une petite rue qui se trouvoit presque en face de la prison.

Personne ne songea à les poursuivre. Les contrebandiers étoient occupés trop sérieusement et trop désagréablement avec le détachement que Mac-Morlan venoit d'amener. Il seroit arrivé assez à temps pour empêcher le pillage et l'incendie de la douane ; si ce magistrat n'eût reçu en route un faux avis qui lui fit croire que les contrebandiers devoient débarquer à la baie d'Ellangowan, et qui lui fit perdre près de deux heures. Le lecteur peut penser, sans craindre de blesser la charité, que Glossin, intéressé à l'issue de cette journée, ayant les yeux ouverts sur tout ce qui se passoit, et apprenant que les soldats avoient

quitté Hazlewood, avoit cherché à donner le change à Mac-Morlan, pour laisser à Hatteraick le temps de finir son opération.

Cependant Bertram suivoit son guide pas à pas, et étoit lui-même suivi par Dinmont. Les cris des combattants, le cliquetis des sabres, le bruit des chevaux retentissoient encore à leurs oreilles, quoique avec moins de violence, quand au bout de cette rue ils trouvèrent une chaise de poste attelée de quatre chevaux.

— Êtes-vous là ? au nom du Ciel ! cria le guide au postillon qui étoit à la tête de ses chevaux.

— Et oui, j'y suis, et je voudrois être partout ailleurs !

— Ouvrez donc vite la portière. Montez, Messieurs, dans quelques instants vous serez en lieu de sûreté. Et vous, dit-il à Bertram, souvenez-vous de tout ce que vous avez promis à l'égyptienne.

Bertram étoit déterminé à se laisser guider aveuglément par l'homme qui venoit de lui rendre un service si important : il monta donc dans la voiture ; Dinmont l'y suivit, et Wasp, qui ne les avoit pas quittés un moment, y sauta après eux. Au même instant la chaise partit au grand galop.

— Que le Ciel nous bénisse ! dit alors Dinmont ; voilà une drôle d'aventure ! Espérons que tout cela

finira bien. Mais que va devenir Dimple? J'aimerois mieux être sur son dos que dans la voiture d'un duc; Dieu m'en est témoin.

Bertram lui fit observer que du train dont le postillon les faisoit courir, il étoit impossible qu'ils voyageassent long-temps sans changer de chevaux, et qu'au premier relai ils insisteroient pour ne se remettre en route qu'à la pointe du jour, ou du moins pour savoir où l'on avoit dessein de les conduire; qu'enfin Dinmont pourroit en cet endroit prendre quelques mesures relativement à son fidèle cheval.

— C'est bien, c'est bien, dit Dandy, soit! Ah! si nous étions hors de cette maudite boîte roulante, ils ne nous conduiroient qu'où nous voudrions bien aller!

Tandis qu'ils parloient ainsi, la voiture tournant tout à coup leur fit voir à quelque distance Portanferry, qui étoit encore, et plus que jamais, éclairé par l'incendie. Le feu avoit gagné un magasin dans lequel étoient déposées plusieurs pièces d'eau-de-vie, et la flamme s'élevoit en gerbes brillantes à une hauteur prodigieuse. Ils ne purent long-temps contempler ce spectacle, car la chaise tournant une seconde fois, entra dans un chemin étroit bordé d'arbres, où malgré l'obscurité de la nuit ils continuèrent de courir avec la même rapidité.

CHAPITRE XVII.

« On rit, on jase, on chante, on boit jusqu'au matin.

« Et chaque verre ajoute à la bonté du vin. »

Tam o' Shanter. Burns.

Nous allons maintenant retourner à Woodbourne, où nous avons laissé le colonel à l'instant où il venoit de donner quelques ordres à son domestique affidé. Quand il vint rejoindre les demoiselles dans le salon, elles furent frappées de son air distrait, de l'inquiétude et de la préoccupation qui étoient peintes sur sa figure. Mais Mannering n'étoit pas un homme que l'on pût questionner, et ceux mêmes qu'il aimoit le plus n'auroient osé lui demander la cause de l'agitation qu'il éprouvoit évidemment. L'heure du thé arriva, et on étoit occupé à le prendre en silence quand une voiture s'arrêta à la porte; et la sonnette annonça une visite.

— Cela ne peut pas être, s'écria Mannering, il est trop tôt de quelques heures.

Un instant après, Barnes ouvrant la porte du salon, annonça M. Pleydell. L'avocat fit son entrée. Un habit noir bien broissé, une perruque parfaitement poudrée, des manchettes de den-

telle, des souliers bien vernissés, des boucles d'or, annonçoient que M. l'avocat s'étoit préparé à cette visite. Maunering lui prit la main cordialement, et lui dit : — Vous êtes l'homme que je désirois le plus voir en ce moment.

— Je vous ai dit que je saisissois la première occasion, et j'ai abandonné Édimbourg pour une huitaine pendant la session du tribunal ! ce n'est pas un petit sacrifice. Mais j'avois une idée que je pourrois être ici de quelque utilité, et je dois en même temps y poursuivre une preuve.... Mais présentez-moi donc à ces dames ! Ah ! en voici une que j'aurois reconnue sur-le-champ à son air de famille, Miss Bertram, ma chère amie, que je suis heureux de vous voir ! Et s'approchant d'elle, il lui appliqua de bon cœur sur chaque joue un baiser, que Lucy reçut avec résignation et en rougissant. *On ne s'arrête pas en si beau chemin*, continua-t-il gaîment en français, et le colonel l'ayant présenté à Julie, il rendit à ses joues le même hommage qu'il venoit d'offrir à celles de sa compagne. Julie sourit, rougit, et recula d'un pas. — Je vous demande mille pardons, dit l'avocat, mais l'âge donne des privilèges, et j'aurois peine à dire en ce moment si je suis fâché de n'avoir que trop de droits pour les réclamer, ou charmé de pouvoir en profiter d'une manière si agréable ; et il accompagna ces paroles d'une ré-

vérénce qui ne se ressentait nullement de sa profession.

— En vérité ! Monsieur, dit miss Maunering en souriant, si vous faites des excuses aussi flatteuses, nous commencerons à douter que vous puissiez vous prévaloir des privilèges auxquels vous prétendez.

— Je vous assure, Julie, dit le colonel, que vous avez raison, et que mon ami M. Pleydell est un homme très-dangereux. La dernière fois que je l'ai vu, il étoit enfermé avec une belle dame qui lui avoit accordé un tête-à-tête à huit heures du matin.

— Oui, colonel ; vous devriez ajouter qu'une telle faveur, accordée par une femme aussi respectable que mistress Rébecca, étoit due à mon chocolat plutôt qu'à mon mérite personnel.

— Cela me fait penser, M. Pleydell, dit Julie, à vous offrir du thé, en supposant que vous ayez diné.

— De votre main, miss Maunering, on ne refuse rien. Oui, j'ai diné comme on peut dîner dans une auberge d'Écosse.

— C'est-à-dire assez mal, dit le colonel en avançant la main vers le cordon de la sonnette. Permettez que je vous fasse servir quelque chose.

— Mais.... pour vous parler franchement,.... je préfère ne rien prendre. J'ai fait une petite en-

quête à ce sujet. Vous saurez que je me suis arrêté un instant en bas pour ôter mes guêtres une fois trop larges pour moi, dit-il en jetant un regard de complaisance sur ses jambes qui paroisoient encore fort bien pour son âge, j'ai eu une petite conversation avec Barnes et une dame fort intelligente que j'ai prise pour votre femme de charge, et il a été décidé entre nous, *totâ re perspectâ*, miss Mannering voudra bien me pardonner ces trois mots latins, que l'on ajouteroit à votre léger souper de famille un plat plus substantiel, composé de deux canards sauvages : je lui ai donné, avec toute la soumission convenable, mes pauvres idées sur la sauce qu'il falloit y faire, et, si vous le voulez bien, je les attendrai pour prendre quelque chose de solide.

— Nous avancerons l'heure de notre souper, dit le colonel.

— De tout mon cœur, pourvu que je n'en perde pas la compagnie de ces dames un instant plus tôt. Je vous avoue que j'aime le souper, le *cæna* des anciens, ce charmant repas dont la gaité chasse de notre esprit les soucis que les affaires de la journée y ont accumulés.

La vivacité de M. Pleydell, son ton enjoué, la tranquillité avec laquelle il se mettoit à son aise relativement à ses petits goûts épicuriens, amusèrent infiniment les demoiselles et surtout miss

Mannering, qui ne cessa d'avoir pour lui les attentions les plus flatteuses. Aussi dit-on de part et d'autre, pendant qu'on prenoit le thé, plus de jolies choses que nous n'avons le loisir d'en répéter ici.

Dès que le thé fut desservi, Mannering prit l'avocat par le bras, et le conduisit dans un petit cabinet qui donnoit dans le salon, et où il y avoit tous les soirs des lumières et un bon feu.

— Je prévois, dit Pleydell, que vous avez quelque chose à me dire relativement à la famille Bertram. Eh bien, quelles nouvelles? viennent-elles de la terre ou des cieux? Que dit mon militaire Albumazar? Avez-vous calculé le cours des astres, consulté vos éphémérides, votre Almochodon, votre Almuten?

— Non vraiment, et vous êtes le seul Ptolomée à qui j'aie dessein de recourir en cette occasion. Nouveau Prospero¹, j'ai rompu ma baguette, et j'ai jeté mon livre cabalistique dans une eau trop profonde pour l'en retirer. Je n'en ai pas moins de grandes nouvelles à vous apprendre. Meg Merrilies, notre sibylle égyptienne, a apparu aujourd'hui à Dominus, et ne l'a pas peu effrayé, à ce qu'il semble.

— Vraiment?

— Elle m'a même fait l'honneur d'ouvrir une

¹ Voyez la *Tempête* de Shakspeare.

correspondance avec moi, croyant sans doute que je suis toujours le profond astrologue qu'elle a cru voir en moi lors de notre première rencontre. Voici son épître qui m'a été remise par Dominus.

Pleydell mit ses lunettes. Quel griffonnage ! dit-il, et cependant les lettres ont un pouce de haut, et sont droites comme des cotelettes rôties ; c'est tout ce que je pourrai faire que de déchiffrer cette écriture.

— Lisez tout haut.

— Volontiers. Je vais essayer. « Vous savez
« chercher, mais vous ne savez pas trouver.
« Vous soutenez une maison chancelante, mais
« vous n'ignorez pas qu'elle va se raffermir. Prêtez
« la main à l'ouvrage qui va se faire, comme
« vous avez prêté vos yeux au destin qui étoit
« alors bien éloigné. Ayez une voiture ce soir à
« dix heures au bout de la rue de Crooked-Dykes,
« à Portanferry, et faites conduire à Woodbourne
« ceux qui diront au cocher : ETES-VOUS LA, AU
« NOM DU CIEL ? »

— Un moment, voici de la poésie.

- « L'obscurité s'éclaircira ;
- « Un tonnerre vengeur punira l'injustice,
- « Pour qu'au droit la force s'unisse,
- « Quand dans Ellangowan un Bertram rentrera. »

Voilà une épître tout-à-fait mystérieuse, et qui

finit par des vers dignes de la Sibylle de Cumès.

— Eh bien, qu'avez-vous fait ?

— Ma foi ! j'ai craint de perdre l'occasion de jeter quelque jour sur cette affaire ténébreuse. Cette femme cependant a l'air d'une folle, et tout ce bavardage n'est peut-être que l'effet d'une imagination dérégulée. Mais vous aviez été d'opinion qu'elle en savoit à ce sujet plus qu'elle n'en avoit voulu dire.

— Ainsi vous avez envoyé une voiture à l'endroit indiqué ?

— Vous vous moquerez de moi, si je l'avoue.

— Moi ! non, en vérité. Je pense que c'étoit le parti le plus sage.

— J'ai pensé de même, et le pis qui puisse en résulter sera de payer le loyer de la voiture. J'y ai envoyé une chaise et quatre chevaux de Kippletringan, avec des instructions conformes à la lettre. Si l'avis se trouve faux, les chevaux auront une longue station à faire, et par un temps bien froid.

— Il en sera tout autrement. Cette femme est comme un acteur qui finit par se croire le personnage qu'il représente ; et en supposant même que dans le cours ordinaire de sa conduite elle ne se fasse pas illusion à elle-même sur les impostures qu'elle débite, il est possible qu'en cette circonstance elle veuille soutenir le caractère du

rôle dont elle s'est chargée. Tout ce que je sais, c'est que j'ai épuisé avec elle dans le temps toutes les manières d'interroger, sans en pouvoir rien tirer : ce que nous avons à faire de mieux est donc de la laisser suivre le chemin qu'elle veut prendre pour arriver à une révélation. Maintenant avez-vous autre chose à me dire, ou rejoignons-nous ces dames ?

— D'honneur, je suis dans une continuelle agitation, et..... mais non, je n'ai rien de plus à vous dire. Seulement je compterai les minutes qui vont s'écouler jusqu'au retour de la chaise de poste. Bien certainement vous n'aurez pas la même impatience.

— Mais... il se peut. L'habitude fait tout. Sans doute je prends beaucoup d'intérêt à cette affaire, mais je me sens en état de supporter l'attente, surtout en écoutant ces demoiselles, si elles veulent bien nous faire un peu de musique.

— Et en caressant les canards sauvages ?

— Cela est vrai, colonel. Tenez, l'inquiétude d'un avocat pour la cause la plus importante, va rarement jusqu'à troubler son sommeil ou sa digestion, et cependant je serai fort aise d'entendre le bruit des roues de la voiture.

Il se leva en disant ces mots, et rentra dans le salon. A sa prière, miss Mannering prit sa harpe, Lucy Bertram fit entendre la voix mélodieuse

dont la nature l'avoit douée, et son amie l'accompagna sur son instrument. Julie exécuta ensuite de la manière la plus brillante quelques sonates de Corelli. Le vieux avocat, qui racloît un peu du violoncelle, et qui étoit membre du concert d'amateurs d'Édimbourg, fut si enchanté de cette soirée, qu'il ne pensa aux canards sauvages que lorsque Barnes vint avertir que le souper étoit prêt.

— Dites à mistress Allan qu'elle ait soin d'avoir quelque chose en réserve, dit le colonel. J'attends..... c'est-à-dire il peut se faire que quel-qu'un vienne ici ce soir; que mes gens ne se couchent pas, et qu'on ne ferme la porte de l'avenue que quand j'en donnerai l'ordre.

— Eh, bon Dieu, mon père, dit Julie, qui pouvez-vous attendre à une pareille heure?

— Des personnes..... que je ne connois pas.... m'ont fait dire qu'elles viendroient peut-être ce soir pour me parler d'affaires; mais cela n'est pas certain.

— Eh bien, nous ne leur pardonnerons pas de venir déranger notre partie, à moins qu'elles ne nous apportent autant de gaieté et d'amabilité que mon ami M. Pleydell, mon admirateur, puisqu'il s'est donné ce titre.

— Ah! miss Julie, dit M. Pleydell en lui offrant la main avec un air de galanterie, pour la con-

duire dans la salle à manger, il fut un temps..... quand je revins d'Utrecht en 1738.....

— Ne nous parlez pas de cela, je vous prie ; nous vous aimons mieux comme vous êtes. Utrecht, grand Dieu ! Sans doute vous n'avez été occupé depuis ce temps qu'à effacer les traces de votre éducation hollandaise.

— Pardonnez-moi, miss ; les Hollandais, en fait de galanterie, sont beaucoup plus accomplis que leurs voisins légers ne le pensent : d'abord ils sont exacts dans leurs soins, comme la cloche à sonner l'heure.

— Cela m'ennuieroit.

— Ensuite leur caractère est impertubable.

— De pire en pire.

— Enfin, après que votre adorateur a, pendant six fois trois cent soixante-cinq jours, arrangé votre schall sur vos épaules, placé votre chauffe-rette sous vos pieds, traîné votre petite carriole sur la glace en hiver, et dans la poussière pendant l'été, vous pouvez tout d'un coup, sans motif, sans excuse, au bout de deux mille cent quatre-vingt-dix jours, ce qui, d'après un calcul fait à la hâte, et sans égard aux années bissextiles, complète cet espace de temps, lui donner son congé, sans concevoir aucune alarme des effets que votre rigueur produira sur le cœur calme et réfléchi de *mein herr*.

— Voilà, monsieur Pleydell, le dernier trait à l'éloge des Hollandais. Savez-vous qu'un cœur et le cristal perdroient tout leur mérite s'ils perdoient leur fragilité?

— Quant à cela, Miss, il n'est pas plus facile de trouver un verre qui ne se brise pas en tombant, qu'un cœur que les rigueurs réduisent au désespoir. C'est ce qui me feroit insister sur la valeur du mien, si je ne voyois M. Sampson, les yeux à demi fermés, et les mains jointes, qui attend la fin de notre conversation pour dire le bénédicité. Et en vérité, les canards sauvages ont une mine appétissante.

En parlant ainsi l'avocat se mit à table, et fit trêve à la galanterie pendant quelque temps pour faire honneur aux mets qui garnissoient la table. Sa seule observation fut que les canards étoient parfaitement bien rôtis, et que la sauce de mistress Allan étoit au-dessus de tout éloge.

— Je vois, dit miss Mannering, qu'à l'instant même où M. Pleydell vient de se déclarer mon admirateur, son cœur m'est disputé par une rivale redoutable.

— Pardonnez-moi, ma belle demoiselle, vos rigueurs ont pu seules me déterminer à goûter d'un bon souper en votre présence. Comment pourrois-je les supporter si je ne prenois la précaution de réparer mes forces? D'après le même

principe, je vais boire un verre de vin à votre santé.

— C'est encore une mode d'Utrecht, sans doute, monsieur Pleydell.

— Pas du tout, mademoiselle, les Français eux-mêmes, qui sont le modèle de la galanterie, appellent leurs traiteurs *restaurateurs*. C'est bien certainement par allusion aux consolations que trouvent à leur table les amans accablés par les rigueurs de leurs maîtresses. Quant à moi, ma situation exige tant de secours, que je suis obligé, monsieur Sampson, de vous prier de me servir une seconde aile, sans préjudice d'un morceau de tarte que je demanderai ensuite à miss Bertram. Monsieur, Monsieur, détachez donc l'aile, ne la coupez pas ! M. Barnes vous aidera, monsieur Sampson. Grand merci. Et vous, monsieur Barnes, un verre d'ale, s'il vous plaît.

Tandis que l'avocat, charmé de l'esprit et des attentions de miss Mannering, bavardoit ainsi, autant pour l'amuser que pour s'essayer lui-même, l'impatience du colonel ne connoissoit plus de bornes. Il avoit refusé de se mettre à table, sous prétexte qu'il ne soupoit jamais ; il parcouroit l'appartement à grands pas, s'approchoit à l'instant de la croisée, avoit l'air d'écouter avec attention : enfin, ne pouvant plus résister au mouvement qui l'entraînoit, il prit sa redingote et son

chapeau, et sortit pour aller jusqu'au bout de l'avenue, comme s'il devoit par-là hâter l'arrivée de la voiture qu'il attendoit.

— Je voudrois, dit miss Bertram, que le colonel ne se hasardât pas à sortir la nuit. Vous avez sans doute appris, monsieur Pleydell, la scène effrayante dont nous avons été témoins?

— Avec les contrebandiers? Oh! ce sont mes vieux amis. J'en ai fait pendre plus d'un il y a long-temps!

— Et l'alarme que nous avons eue peu de jours après, à cause de l'esprit de vengeance qui animoit un de ces misérables.

— Lorsque le jeune Hazlewood fut blessé? Oui, j'en ai entendu parler.

— Imaginez, mon cher monsieur Pleydell, combien miss Mannering et moi fûmes alarmées, en voyant s'élancer tout à coup sur nous un grand coquin remarquable par une vigueur extraordinaire et par la dureté de ses traits.

— Il faut que vous sachiez, monsieur Pleydell, dit Julie, incapable de surmonter le dépit que lui inspiroit la manière dont Lucy parloit de son adorateur, que le jeune Hazlewood est si parfait aux yeux de toutes les demoiselles de nos environs, qu'auprès de lui tout homme leur semble un épouvantail.

— Oh! oh! pensa Pleydell, qui par profession

et par caractère ne laissoit échapper ni un geste ni une inflexion de voix sans y faire attention, il y a ici un peu d'aigreur entré mes deux jeunes amies. Eh bien, miss Mannering, je n'ai pas vu M. Charles Hazlewood depuis son enfance, ainsi vos demoiselles peuvent avoir raison. Mais, en dépit de votre courroux, je vous assure que si vous voulez voir deux beaux hommes, vous pouvez aller en Hollaude, dont nous parlions tout à l'heure. Le plus joli garçon que j'aie vu de ma vie étoit un jeune hollandais, quoiqu'il fût porteur d'un nom bien barbare, comme Van Bost, Van Buster, je ne me souviens pas trop. Il ne doit plus être tout-à-fait si bien maintenant.

Ce fut le tour de Julie de paroître un peu décontenancée; mais au même instant le colonel rentra. — Je ne vois ni n'entends rien, dit-il; cependant, monsieur Pleydell, nous ne nous séparerons pas encore. Où est M. Sampson?

— Me voici, Monsieur, dit Dominus qui s'étoit retiré dans un coin tête à tête avec un infolio.

— Quel livre tenez-vous là, monsieur Sampson?

— C'est le savant de Lyra, colonel. Je voudrois avoir votre avis, et celui de M. Pleydell, s'il en a le loisir, sur un passage dont le sens est contesté.

— Je ne suis pas en veine, monsieur Sampson,

dit Pleydell. J'ai ici un métal plus attractif, et je ne désespère pas d'engager ces demoiselles à chanter un duo ou un trio dans lequel je ferai la basse. Au diable de Lyra, mon cher ami, gardez-le pour un moment plus convenable.

Dominus, désappointé, ferma son énorme volume, surpris en lui-même qu'un homme possédant l'érudition de M. Pleydell pût s'occuper de semblables bagatelles. Mais l'avocat, indifférent à la perte de sa réputation, s'étant humecté le gosier d'un grand verre de vin de Bourgogne, et ayant préludé un instant avec une voix que le temps avoit dépouillée d'une partie des ses agréments, invita les dames à chanter avec lui l'air :

• Trois pauvres matelots, •

et chanta sa partie avec distinction.

— Ne craignez-vous pas de faner vos roses, en veillant si tard, mesdemoiselles? dit le colonel.

— Nullement, mon père, répondit Julie. M. Pleydell nous menace demain d'une grande discussion avec M. Sampson. Il faut que nous jouissions ce soir de notre conquête.

On chanta un autre trio. On se livra à une conversation enjouée. Enfin, bien long-temps après que l'horloge eut répété une heure, Mannering

commença à désespérer de voir arriver la voiture. Il tira sa montre, et disoit : — Il ne faut plus y penser, quand au même instant..... Mais ce qui arriva alors exige un nouveau chapitre.

CHAPITRE XVIII.

- « Tout confirme à mes yeux ce qu'a dit le destin.
- « Tu n'es pas sans amis, tu n'es pas orphelin.
- « Ton oncle est devant toi : voici ta sœur, ta mère,
- « Ton cousin, tes parens : et moi, je suis ton père ! »

Le Critique.

MANNERING avoit à peine remis sa montre en place, qu'il entendit un bruit sourd dans le lointain.

— C'est sûrement une voiture, dit-il. Non, c'est le vent qui agite les arbres. Monsieur Pleydell, approchez-vous donc de la fenêtre, je vous prie.

L'avocat, un grand mouchoir de soie à la main, s'étoit engagé avec Julie dans une conversation qu'il trouvoit intéressante : il obéit pourtant à l'appel, après s'être enveloppé le cou de son mouchoir, de crainte du froid. On distinguoit alors parfaitement le bruit des roues, et Pleydell, comme s'il avoit réservé toute sa curiosité pour ce moment, courut hors de l'appartement.

Le colonel sonna Barnes, et ne sachant pas quelles étoient les personnes qui alloient arriver, il le chargea de les faire entrer dans un autre appartement. Mais cet ordre ne put être exécuté,

car tandis qu'il expliquoit à Barnes ses intentions, il entendit Pleydell s'écrier : — Eh mais, c'est notre ami de Charles-Hope, avec un jeune gail-lard du même calibre. Sa voix arrêta Dinmont qui le reconnut avec autant de surprise que de plaisir. — Ah bien ! dit-il, c'est vous, tout va bien.

Mais tandis que le fermier s'arrêtoit pour faire son salut, Bertram ébloui par la clarté subite de l'appartement, et encore étourdi de tout ce qui venoit de lui arriver, entra presque sans s'en apercevoir dans le salon dont la porte étoit restée ouverte, et se trouva en face du colonel, qui se disposoit à en sortir. Mannering reconnut Bertram sur-le-champ, et lui-même se trouva comme interdit de se voir tout-à-coup en présence de personnes qu'il s'attendoit si peu à rencontrer.

On doit se rappeler que chacun des individus qui se trouvoient dans le salon avoit des raisons particulières pour regarder avec une sorte de terreur l'apparition d'un homme qui arrivoit comme un spectre.

Mannering voyoit devant lui l'homme qu'il croyoit avoir tué dans les Indes.

Julie voyoit son amant dans une situation embarrassante, et peut-être dangereuse.

Lucy Bertram reconnoissoit celui qui avoit blessé Charles Hazlewood.

Bertram, qui interprétoit les regards fixes et

étonnés du colonel comme une marque de mécontentement que lui causoit son arrivée, se hâta de lui dire que c'étoit involontairement qu'il se présentoit chez lui, puisqu'il y avoit été amené sans savoir où il alloit.

— C'est monsieur Brown, je crois, dit Manneering.

— Oui, Monsieur, celui que vous avez connu dans les Indes, et qui ose espérer que l'opinion que vous avez pu en concevoir alors ne doit pas l'empêcher de réclamer votre témoignage pour rendre justice à son honneur et à son caractère.

— M. Brown, rarement.... jamais pareille surprise.... Bien certainement, Monsieur, malgré ce qui s'est passé entre nous, vous avez le droit d'invoquer mon témoignage.

Dans ce moment critique entrèrent l'avocat et Dinmont. M. Pleydell vit le colonel qui n'étoit pas encore bien remis de son étonnement; Lucy Bertram, n'entendant rien de ce qu'on disoit, prête à s'évanouir de frayeur; et Julie qui s'efforçoit en vain de cacher ses doutes et son inquiétude.

— Que signifie tout ceci dit-il, ce jeune homme a-t-il donc apporté ici la tête de Méduse? Que je le voie donc. Par le Ciel, pensa-t-il, ce sont tous les traits du vieux Ellangowan! la sorcière a tenu parole. Alors, s'adressant à Lucy : Miss

Bertram, lui dit-il, regardez bien ce jeune homme, n'avez-vous jamais vu personne qui lui ressemblât ?

Lucy n'avoit jeté qu'un seul coup d'œil sur cet objet d'effroi, et il avoit suffi pour lui faire reconnoître le prétendu assassin du jeune Hazlewood. Ne pouvant donc prendre de lui l'idée plus favorable qu'elle en auroit peut-être conçue si elle l'eût examiné avec plus d'attention : — Ne me parlez pas de lui, s'écria-t-elle, chassez-le au plus vite, ou nous serons tous assassinés !

— Assassinés ! où sont les pincettes ? dit l'avocat un peu ému. Mais vous n'y pensez pas. Nous voilà trois hommes, sans compter les domestiques et sans parler du brave Dinmont qui en vaut à lui seul une demi-douzaine, nous avons la force de notre côté. Cependant, Dandy, eh ! Dinmont, tenez-vous entre ce gaillard et nous, pour défendre ces dames.

— Eh quoi, M. Pleydell, c'est le capitaine Brown ! vous ne connoissez pas le capitaine ?

— Ah ! si vous le connoissez, il n'y a rien à craindre, mais tenez-vous près de lui.

Tout cela se passa avec tant de rapidité, que Dominus n'eut que le temps de sortir d'une distraction, et de fermer le livre qu'il lisoit dans un coin. Il se leva pour voir les étrangers ; et dès qu'il aperçut Bertram, il s'écria : — Si les morts

sortent du tombeau, c'est mon cher, mon respectable patron que j'ai devant les yeux!

— Bien, au nom du Ciel! s'écria l'avocat. J'étois sûr que je ne me trompois pas. Venez, colonel, à quoi pensez-vous donc de ne pas dire à votre hôte qu'il est le bienvenu chez vous? Je crois... je suis sûr que je ne suis pas dans l'erreur. Jamais je n'ai vu pareille ressemblance! Mais patience, Dominus, ne dites pas un mot! Asseyez-vous, jeune homme.

— Je vous demande pardon, Monsieur; si je suis, comme je le crois, chez le colonel Mannering, je désirerois savoir s'il se trouve offensé de mon arrivée, que je ne pouvois ni prévoir ni empêcher.

Mannering fit un effort pour parler. — Offensé? Non certainement, Monsieur, et surtout si vous pouvez m'indiquer un moyen de vous être utile. Je crois avoir quelques torts à réparer envers vous; je l'ai souvent pensé. Mais votre arrivée imprévue a réveillé dans mon cœur de si pénibles souvenirs, que je n'avois pas encore trouvé la force de vous dire que, quel que soit le motif qui me procure cet honneur, il ne peut que m'être agréable.

Bertram répondit par un salut froid, mais civil, à la politesse grave du colonel.

— Julie! vous devriez vous retirer, mon enfant. M. Brown, vous excuserez ma fille; je vois qu'elle est aussi tourmentée par de fâcheux souvenirs.

Miss Mannering se leva, et se retira; mais en passant devant Bertram elle prononça les mots : — Insensé, encore une fois! de manière que lui seul put les entendre.

Miss Bertram suivit son amie, sans pouvoir se décider à jeter un second coup d'œil sur l'objet de sa terreur. Ne sachant comment expliquer tout ce qui se passoit, elle croyoit qu'il y avoit quelque méprise, et ne vouloit pas augmenter l'embarras en dénonçant l'étranger comme assassin. Elle voyoit d'ailleurs qu'il étoit connu et accueilli par le colonel, il falloit donc que ses yeux la trompassent et qu'il ne fût pas l'assassin, ou qu'Hazlewood eût raison en disant que sa blessure n'étoit que la suite d'un accident.

Le reste de la compagnie auroit formé un groupe assez intéressant pour le pinceau d'un peintre habile. Chacun étoit trop occupé de ses propres réflexions pour chercher à pénétrer celles des autres.

Bertram se trouvoit tout à coup dans la maison d'un homme qu'il étoit disposé d'une part à voir de mauvais œil comme son ennemi personnel, et de l'autre, à respecter comme le père de Julie.

Mannering flottoit entre la joie qu'il éprouvoit de revoir un homme à qui il croyoit avoir ôté la vie dans une querelle qu'il se reprochoit,

et les anciens préjugés qu'il avoit conçus contre lui, et qui étoient rentrés dans son cœur orgueilleux aussitôt qu'il l'avoit aperçu.

Sampson, appuyant sur le dos de sa chaise ses membres agités par un trémblement involontaire, fixoit sur Bertram des yeux qui sembloient ne pouvoir s'en détacher.

Dinmont, enveloppé d'une grande redingote et son bâton à la main, sembloit un ours appuyé sur ses deux pattes de derrière, et portoit alternativement sur chacun ses gros yeux où l'étonnement étoit peint.

L'avocat seul, vif, malin et actif, sembloit être dans son élément : déjà il savouroit le plaisir du succès, brillant d'un procès étrange et rempli de mystères. Un jeune monarque plein d'espérances, et à la tête de la plus belle armée, n'auroit pu éprouver plus de satisfaction à l'instant de faire sa première campagne. Il entreprit de faire cesser le trouble général, et s'occupa sur-le-champ d'amener l'explication.

— Allons, Messieurs, asseyez-vous. Cette affaire est de mon ressort. Il faut que vous me permettiez de m'en mêler. Asseyez-vous, mon cher colonel, et laissez-moi faire. Asseyez-vous, monsieur Brown, *aut quocumquè alio nomine vocaris*. Dominus, prenez un siège; et vous aussi brave Dandy.

— Je ne sais pas trop, monsieur Pleydell, répondit Dinmont en regardant alternativement sa grosse redingote et le bel ameublement du salon; je crois que je ferois mieux d'aller en quelque autre endroit, et de vous laisser causer ici. Vous voyez bien que je ne suis pas....

Le colonel, qui avoit reconnu Dandy, le prit avec amitié par la main, et lui dit qu'après le trait dont il avoit été témoin à Édimbourg, sa redingote et ses gros souliers feroient honneur au palais d'un roi.

— Oh! colonel, je sais bien que je ne suis qu'un homme de campagne; mais il est vrai que j'entendrai avec bien du plaisir tout ce qui pourra être heureux pour le capitaine; et je réponds que tout ira bien; si M. Pleydell prend son affaire en main.

— Vous avez raison, Dandy, dit l'avocat. Vous avez parlé comme un oracle montagnard. Maintenant taisez-vous! Allons, vous voilà donc tous assis enfin! prenons un verre de vin, afin de commencer méthodiquement. A présent, ajouta-t-il en se tournant vers Bertram, dites-moi, mon cher ami, savez-vous qui vous êtes, et ce que vous êtes?

Malgré toutes ses inquiétudes, Bertram ne put s'empêcher de rire de cette première demande.

— En vérité, Monsieur, lui dit-il, j'ai cru autre-

fois le savoir; mais des circonstances toutes récentes me forcent d'en douter.

— Eh bien! dites-nous donc ce que vous pensiez être autrefois.

— Je croyois être et me nommer Van Beest Brown, qui ai servi en qualité de cadet dans le régiment que commandoit le colonel Mannering, de qui j'ai eu l'honneur d'être connu.

— Je puis, dit le colonel, certifier l'identité de M. Brown; et je dois ajouter ce que sa modestie lui fait oublier, c'est qu'il se faisoit distinguer par sa conduite, comme par son esprit et ses talents.

— Tant mieux, mon cher Monsieur, tant mieux! mais ce ne sont là que des traits généraux. M. Brown peut-il nous dire où il est né?

— En Écosse, je crois. Mais le lieu de ma naissance m'est inconnu.

— Et où avez-vous été élevé?

— En Hollande, bien certainement.

— Votre mémoire ne vous retrace-t-elle rien d'antérieur à votre départ d'Écosse?

— Des souvenirs fort imparfaits. Cependant j'ai une forte idée que dans mon enfance j'étois l'objet de la tendresse et de la sollicitude de ceux qui m'entouroient. Peut-être s'est-elle gravée dans mon esprit d'autant plus profondément que j'ai éprouvé ensuite un traitement bien différent. Je

crois me rappeler un homme que j'appelois papa, une dame qui étoit souvent malade, et qui, je pense, étoit ma mère; je me souviens aussi d'un homme grand, sec, vêtu de noir, qui m'apprenoit à lire, et qui la dernière fois...

Ici Dominus ne put se contenir plus longtemps. Tandis que chaque mot servoit à le convaincre qu'il avoit devant les yeux le fils de son premier bienfaiteur, il étoit venu à bout, quoique avec bien de la peine, de maîtriser son émotion; mais, quand Bertram dans les souvenirs de son enfance vint à parler de lui, il ne put étouffer l'expression de ses sentiments. Il se leva de sa chaise tout tremblant, étendit les bras, et s'écria les yeux en pleurs :

— Henry Bertram, regardez - moi ; ne suis - je pas cet homme ?

— Oui ! dit Bertram en tressaillant comme si une lumière soudaine eût frappé ses yeux ; mais oui, je crois que c'est le nom que l'on me donnoit, et il me semble reconnoître la voix et les traits de mon ancien maître.

Dominus se précipita dans ses bras, le pressa mille fois contre son cœur avec des transports qui ressembloient à des convulsions, voulut lui parler, et ne put que répandre des larmes.

Le colonel se moucha, Pleydell essuya les verres de ses lunettes, et le bon Dinmont s'écria :

— Le diable d'homme ! il me fait faire ce que je n'avois pas fait depuis que ma vieille mère est morte.

— Allons, allons ! dit l'avocat, silence à la cour. Nous avons affaire à forte partie. Ne perdons pas de temps à recueillir nos informations. Il est possible que nous ayons quelque chose à faire avant le lever du soleil.

— Voulez - vous que je fasse seller un cheval ? dit le colonel.

— Non, non. Nous avons le temps ; mais allons, Dominus, je vous ai laissé toute la latitude convenable pour l'expression de vos sentiments, il faut y mettre un terme, et me permettre de continuer mon interrogatoire.

Dominus avoit l'habitude d'obéir à quiconque vouloit lui donner un ordre. Il retomba sur sa chaise, couvrit sa figure de son mouchoir, comme un peintre grec couvrit d'un voile celle d'Agamemnon, et ses mains jointes annoncèrent qu'il étoit occupé intérieurement à rendre au Ciel des actions de grâces. De temps en temps il ouvroit les yeux comme pour s'assurer si ce qu'il avoit vu n'étoit pas une apparition qui s'étoit évanouie dans les airs, et il les refermoit ensuite pour continuer son exercice de dévotion. Enfin l'intérêt que lui inspiroient les questions de l'avocat attira toute son attention.

— Et maintenant, dit M. Pleydell après lui avoir fait quelques autres questions sur les souvenirs qui lui restoient de son enfance, maintenant, monsieur Bertram, car je crois que nous pourrions dorénavant vous donner ce nom, voulez-vous avoir la bonté de nous dire si vous vous rappelez quelque particularité relativement à la manière dont vous avez quitté l'Écosse!

— A parler vrai, Monsieur, quoique ma mémoire soit encore fortement empreinte de ces circonstances, la terreur même qui les a accompagnées m'en a rendu le souvenir confus. Je me rappelle cependant que je me promenois.... dans un bois, je crois....

— Oui, mon petit ami, dit Dominus; dans le bois de Warroch.

— Paix, monsieur Sampson! dit l'avocat.

— Oui, c'étoit dans un bois. Quelqu'un s'y promenoit avec moi, et je crois que c'étoit ce bon précepteur.

— Oui, Henry! Que le Ciel te bénisse! Oui, c'étoit bien moi.

— Mais, taisez-vous donc, Dominus, et ne nous interrompez pas à chaque instant. Ainsi donc, Monsieur! dit Pleydell à Bertram.

— Ainsi donc, semblable à quelqu'un qui change de rêve, il me semble que j'étois à cheval derrière mon guide...

— Non, non ! s'écria Sampson, jamais je n'ai mis ma vie, pour ne pas dire la tienne, dans un si grand danger.

— Pour le coup ceci devient insupportable ! Dominus, s'il vous échappe encore une parole sans ma permission, je vais prendre mon grimoire, y lire trois mots, tracer trois cercles autour de moi avec ma canne, et par-là détruire tout l'ouvrage magique de cette nuit, et faire que Henry Bertram redevienne Van Beest Brown.

— Pardon, homme respectable, pardon ! ce n'étoit que *verbum volans* ?

— Eh bien ! *volens nolens*, retenez votre langue.

— Je vous prie, monsieur Sampson, dit le colonel, gardez le silence. Il est très-important pour l'ami que vous venez de retrouver que M. Pleydell puisse recueillir tous les renseignements qui lui sont nécessaires !

— Je suis muet, dit Dominus.

— Tout à coup, continua Bertram, plusieurs hommes tombèrent sur nous ; tandis qu'on se battoit, je cherchai à m'enfuir ; je me trouvai entre les bras d'une grande femme qui me protégea quelque temps. Tout le reste n'est que désordre et confusion, un souvenir incertain d'avoir été sur le rivage de la mer, d'être entré dans une caverne, d'avoir bu une liqueur forte qui m'endormit. Ma mémoire ne commence à me

retracer les objets avec certitude qu'à dater de l'époque où je servois comme mousse à bord d'un lougre où j'étois maltraité, mal nourri, et où un vieux marchand hollandais, ayant conçu quelque amitié pour moi, me prit sous sa protection, et me plaça dans un collège de Hollande.

— Et que vous dit-on de vos parents?

— Très-peu de chose, en y ajoutant la défense formelle de chercher à en savoir davantage. On me donna à entendre que mon père étoit intéressé dans la contrebande qui se faisoit sur la côte orientale de l'Écosse, et qu'il avoit été tué dans une escarmouche avec les officiers de la douane; que ses correspondants en Hollande avoient à cette époque un vaisseau sur la côte, qu'une partie de son équipage avoit pris parti dans cette affaire, et que, me voyant sans ressource par la mort de mon père, on m'avoit emmené par compassion. Lorsque j'avancai en âge, plusieurs circonstances de cette histoire me parurent peu d'accord avec les anciens souvenirs qui me restoient. Mais que pouvois-je faire? Je n'avois aucun moyen d'éclaircir mes doutes, pas un ami à qui je pusse les communiquer. Le reste de ma vie est connu du colonel Mannering. On m'envoya dans les Indes pour travailler dans une maison de commerce. Elle fit de mauvaises af-

fares. J'embrassai la profession militaire, et je me flatte de ne l'avoir pas déshonorée.

— Vous êtes un brave et bon jeune homme, dit Pleydell; et puisque vous avez si long-temps manqué de père, je voudrois pouvoir réclamer l'honneur de cette paternité. Mais cette affaire du jeune Hazlewood?...

— Fut purement accidentelle. Je voyageois en Écosse pour mon plaisir, et après avoir passé une semaine chez mon ami Dinmont, dont j'ai eu le bonheur de faire la connoissance par hasard.

— C'est bien pour moi que fut le bonheur, s'écria Dinmont; car, sans vous, deux vauriens me brisoient les os, et je ne serois pas ici.

— Nous nous séparâmes, tout mon bagage fut volé par des brigands, et j'étois logé à Kippletringan lorsque le hasard me fit rencontrer ce jeune homme. Je m'approchois pour saluer miss Mannering que j'avois eu l'honneur de connoître dans les Indes : mon extérieur n'étoit rien moins que brillant. M. Hazlewood m'ordonna d'un ton impérieux de me retirer, me menaça de son fusil; je voulus le désarmer, et je fus ainsi la cause involontaire de l'accident qui lui causa sa blessure. Maintenant, Monsieur, que j'ai répondu à toutes vos questions....

— Non, non, dit Pleydell avec un air de malice,

pas tout-à-fait à toutes. Mais je remets à demain le reste de mon interrogatoire; car il est temps, je crois, de clore la séance pour cette nuit.

— Hé bien! Monsieur, pour changer la forme de ma demande, maintenant que j'ai répondu à toutes les questions que vous avez jugé convenable de me faire en ce moment, serez-vous assez bon de me dire à votre tour qui vous êtes, vous qui prenez tant d'intérêt à mes affaires, et qui vous pensez que je sois; puisque mon arrivée ici paroît causer tant de mouvement?

— Moi, Monsieur, je suis Paulus Pleydell, avocat à Édimbourg. Quant à vous, il n'est pas aussi facile de dire en ce moment qui vous êtes; mais j'espère sous peu de temps pouvoir vous saluer sous le nom d'Henry Bertram, représentant l'une des plus anciennes familles d'Écosse, et légitime héritier du domaine d'Ellangowan. Oui, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, il faudra sauter à pieds joints par-dessus son père, et à cause de la substitution le rendre héritier direct de son grand-père Louis, le seul homme sage de sa famille dont j'aie entendu parler.

Chacun se leva alors pour se retirer dans son appartement. Le colonel s'approchant de Bertram, que le discours de Pleydell avoit plongé dans une nouvelle surprise: — Je vous félicite, lui dit-il, du nouvel avenir que le destin ouvre devant vous.

J'ai été autrefois l'ami de votre père; je me suis présenté chez lui d'une manière aussi inattendue que vous êtes arrivé chez moi. C'étoit précisément la nuit de votre naissance. J'étois bien loin de soupçonner qui vous étiez lorsque..... Mais bannissons tous souvenirs fâcheux, je vous assure que lorsque je vous ai vu paroître ici sous le nom de Brown, la certitude de votre existence m'a délivré d'un grand poids; et le droit que vous avez de porter le nom de mon ancien ami M. Bertram me rend votre présence doublement agréable.

— Et mes parents.... ?

— N'existent plus. Les biens de votre famille ont été vendus; mais j'espère que vous pourrez y rentrer. Je m'estimerai heureux de contribuer de tous mes moyens à faire reconnoître vos droits.

— C'est moi que cette affaire regarde, dit l'avocat; que personne ne s'en mêle ? c'est mon métier.

• Diable! j'en veux faire de l'argent.

— De l'argent! s'écria Dinmont. C'est bien de la liberté que je prends de parler devant vous, Messieurs; mais s'il faut de l'argent pour faire aller les affaires du capitaine, et on dit que sans argent les procès ne marchent que sur une roue...

— Excepté le samedi soir, dit Pleydell.

— Oui, mais quand vous ne prenez pas d'honoraires, vous ne vous chargez pas de l'affaire, de sorte que je n'irai jamais chez vous un samedi.

Mais comme je vous le disois, s'il faut de l'argent, en voilà dans ce portefeuille, dont le capitaine peut disposer comme du sien, car Aylie et moi...

— Non, Dandy, non, on n'en a pas besoin. Garde ton petit trésor pour améliorer ta ferme.

— Améliorer ma ferme! monsieur Pleydell. Vous connoissez bien des choses, mais vous ne connoissez pas la ferme de Charlies-Hope. Il n'y manque rien, et seulement avec la laine et les bestiaux nous en retirons plus de 600 livres¹ par an, voyez-vous.

— Et n'en pouvez-vous pas prendre une seconde?

— Je n'en vois pas le moyen. Le duc n'a pas de ferme vacante, et on ne peut pas lui dire de renvoyer les anciens fermiers. D'ailleurs je ne voudrois pas aller sur le marché d'un de mes voisins.

— Quoi! pas même de ce voisin,..... Deston, Diston, comment l'appellez-vous?

— Quoi! Jack de Dawston? non vraiment. C'est un chicanier, nous avons toujours quelque dispute sur nos limites, nous nous donnons de temps en temps une bonne taloche, mais je serois bien fâché de lui faire le moindre tort, comme à tout autre.

¹ 14,400 liv.

— Tu es un brave homme. Va te coucher, je te garantis que tu dormiras mieux que bien des gens qui portent un habit brodé et un bonnet de nuit garni de dentelles. Colonel, je vois que vous êtes occupé avec notre *enfant trouvé*. Que Barnes vienne m'éveiller à sept heures précises ! car je ne puis compter sur mon domestique, qui est un paresseux ; et quant à mon clerc Driver, que j'ai aussi amené, je garantis qu'il a eu le sort de Clarence, et qu'il est noyé dans un tonneau de votre ale. Mistress Allan m'a promis d'avoir soin de lui, et elle aura bientôt vu ce qu'il attendoit d'une telle personne. Bonsoir, colonel ! bonne nuit, Dominus ! Au revoir, brave Dinmont ! Adieu enfin, nouveau représentant des Bertram, des Mac-Dingawaie, des Knarth, des Arthur, des Roland, et pour dernier titre (qui n'est pas le plus mauvais), héritier de la terre et baronnie d'Ellangowan, à cause de la substitution faite par Louis Bertram votre aïeul.

En parlant ainsi, le vieil avocat prit une bougie et gagna sa chambre. Le reste de la compagnie se sépara aussi, après que Dominus eut encore embrassé et serré dans ses bras *son petit Henry*. C'est ainsi qu'il nommoit un capitaine de cinq pieds six pouces.

CHAPITRE XIX.

« Je ne vois que Bertram, je ne pense qu'à lui,
« Et s'il faut de mon cœur le bannir aujourd'hui,
« Que le jour à mes yeux refuse sa lumière ! »

Tout est bien qui finit bien. SHAKESPEARE.

A L'HEURE qu'il avoit fixée, l'infatigable avocat étoit assis près d'un bon feu, deux bougies sur sa table, sur sa tête un bonnet de nuit de velours, et le corps enveloppé dans une robe de chambre de soie ouatée. Il arrangeoit avec soin toutes les pièces relatives à l'information qu'il avoit faite autrefois sur le meurtre de Frank Kennedy, et dont il avoit eu soin de se munir; il avoit aussi dépêché un exprès à M. Mac-Morlan pour le prier de se rendre à Woodbourne, sans perdre un instant, pour une affaire importante.

Dinmont, fatigué par les événemens de la veille, et trouvant le lit du colonel un peu meilleur que celui de Mac-Guffog, ne se pressoit pas de le quitter.

L'impatience de Bertram lui auroit fait quitter sa chambre beaucoup plus tôt, mais le colonel lui avoit annoncé qu'il viendrait le voir de bon matin dans son appartement, et il crut convenable

de n'en pas sortir. Cependant il s'étoit habillé, Barnes lui ayant fourni par ordre de son maître du linge et tout ce qui pouvoit lui être nécessaire de la garde-robe du colonel. Il attendoit donc avec inquiétude la visite promise.

Un coup frappé doucement à sa porte annonça bientôt l'arrivée de Mannering. Ils eurent ensemble une conversation aussi longue que satisfaisante. Chacun d'eux cependant conserva un secret pour l'autre. Mannering ne put se décider à parler de sa prédiction astrologique ; et Bertram, pour des motifs que l'on devinera sans peine, ne dit pas un mot de son amour pour Julie. A tout autre égard une entière franchise régna entre eux, et ils furent très-contents l'un de l'autre. Le colonel finit même par prendre le ton de la cordialité. Bertram mesura sa conduite sur celle de Mannering, et eut moins l'air de rechercher ses avances que de les recevoir avec plaisir et reconnaissance.

Miss Bertram s'occupoit à préparer le thé pour le déjeuner, quand Sampson arriva d'un air radieux et triomphant, ce qui lui étoit si peu ordinaire que Lucy crut d'abord que quelqu'un s'étoit amusé à ses dépens pour lui donner cet air de jubilation. Il s'assit, et resta quelques minutes roulant les yeux, ouvrant la bouche et remuant la tête, comme ces grandes figures chinoises que l'on montre à

la foire. Enfin il s'écria : — Eh bien , miss Lucy, que pensez-vous de lui ?

— Et de qui, monsieur Sampson ?

— De... eh ! de celui que vous savez..

— Que je sais !

— Oui ; de l'étranger qui est arrivé hier en chaise de poste , de celui qui a blessé le jeune Hazlewood. Ha , ha , ha !

— En vérité, monsieur Sampson, vous choisissez un étrange sujet pour rire. Je ne pense rien de cet homme. J'espère que l'événement dont vous parlez a été véritablement un accident, et que nous n'avons aucunes craintes à concevoir.

— Un accident ! oh , oh , oh !

— Vraiment , monsieur Sampson, vous êtes ce matin d'une gaité tout-à-fait extraordinaire.

— Il est vrai, je suis... ah, ah, ah!... facétieux... oh, oh, oh !

— Mais d'une manière si étonnante, mon cher monsieur, que je voudrais connoître la cause de cette bonne humeur plutôt que d'en voir seulement les effets.

— Vous saurez tout, miss Lucy. Dites-moi, vous souvenez-vous de votre frère ?

— Mon Dieu ! comment pouvez-vous me faire une telle question ? Personne ne sait mieux que vous qu'on l'a perdu le jour même de ma naissance.

— Cela est vrai, dit Sampson dont le front commença à se rembrunir, cela n'est que trop vrai; j'ai d'étranges distractions. Mais vous vous rappelez votre digne père?

— Pouvez-vous en douter, monsieur Sampson? Hélas! il y a si peu de temps...

— Oui, oui, cela est encore vrai. Je n'ai plus envie de rire. Mais regardez bien ce jeune homme.

Bertram entroit dans la chambre en cet instant.

— Oui, regardez-le bien. Voyez si ce n'est pas l'image vivante de votre père. Ah! mes chers enfants, aimez-vous bien, puisque Dieu vous a privés de vos parents.

— Ce sont en vérité tous les traits de mon père, dit Lucy en pâissant.

Bertram courut pour la soutenir.

Dominus, non moins empressé de la secourir, prit à la hâte de l'eau bouillante qui étoit préparée pour le thé, quand heureusement ses couleurs reparurent, ce qui la sauva de l'aspersion brûlante à laquelle le simple Sampson se disposoit.

— Je vous en conjure, monsieur Sampson, dit-elle d'une voix mal assurée, dites, est-ce là mon frère!

— C'est lui, miss Lucy, c'est lui. C'est le petit Henry Bertram, aussi sûr que le soleil nous éclaire.

— Quoi! s'écria Bertram, voici ma sœur! Et le doux sentiment de l'amour fraternel, qui faite d'un objet étoit resté assoupi dans son cœur, se révéla à lui.

— C'est elle! c'est elle! C'est miss Lucy Bertram, que vous trouvez, grâce à mes pauvres soins, parfaitement instruite dans les langues française, italienne et même espagnole; sachant lire et écrire, connoissant sa langue par principes, forte en arithmétique, en état de teuir des livres par *doit et avoir*. Je ne vous parle pas de ses talents pour coudre, broder, gouverner une maison; il faut rendre justice à qui de droit. Elle ne les tient pas de moi, mais de la femme de charge de votre père. Je ne m'attribue pas non plus le mérite de son instruction en musique; les leçons d'une jeune demoiselle pleine de vertu et de modestie, quoique parfois un peu facétiense, de miss Julie Manuering, n'y ont pas peu contribué. *Suum cuique tribuito*.

— Vous êtes donc, dit Bertram à sa sœur, tout ce qui me reste au monde? Hier soir, et mieux encore ce matin, le colonel m'a conté en détail tous les malheurs de notre famille, sans me dire que je trouverois ma sœur ici.

— Il aura voulu, dit Lucy, laisser à monsieur Sampson le plaisir de vous l'apprendre. C'est le plus fidèle, le plus dévoué des amis. C'est lui

qui a adouci les longues souffrances de notre père, qui a vu ses derniers momens, qui, dans les plus cruels revers, n'a pas voulu abandonner une malheureuse orpheline.

— Que le Ciel l'en récompense ! dit Bertram en pressant affectueusement la main de Sampson. Il mérite bien le tendre souvenir que ma mémoire enfantine en avoit conservé.

— Et que Dieu vous bénisse tous deux, mes chers enfants ! Sans vous, j'aurois désiré accompagner votre père au tombeau, si c'eût été la volonté du Ciel.

— J'espère, dit Bertram, oui, j'ose espérer que nous verrons des jours plus sereins. Tous nos maux sont effacés, puisque le Ciel m'a accordé des amis et des moyens pour faire valoir mes droits.

— Oni, s'écria Sampson, des amis, et des amis envoyés, comme vous le dites fort bien, par celui que je vous ai appris de bonne heure à regarder comme la source de tout bien. D'abord le colonel Mannering, homme d'un grand savoir, pour le peu d'occasions qu'il a eues de s'instruire. Ensuite M. Pleydell, fameux avocat, homme d'une grande érudition, quoique descendant quelquefois à des bagatelles. Puis M. Dinmont, qui, je crois, n'est pas un savant, mais qui, comme les anciens patriarches, s'occupe de ses champs et de ses troupeaux. Moi enfin, qui, ayant eu pour acquérir

de la science plus d'occasions que ces hommes respectables, n'ai pas négligé, j'ose le dire, d'en profiter autant que mes foibles facultés me l'ont permis. Oui, mon petit Henry, nous reprendrons le cours de nos études, nous les recommencerons en entier, depuis les premiers principes de la grammaire anglaise jusqu'aux langues hébraïque et chaldéenne.

Le lecteur remarquera sans doute que Sampson en cette occasion se montra prodigue de paroles comme il ne l'avoit jamais été; la raison en étoit qu'en retrouvant son ancien pupille, son esprit s'étoit reporté à l'instant de leur séparation; tout ce qui s'étoit passé depuis avoit disparu à ses yeux, et dans sa confusion d'idées, il se voyoit déjà reprenant avec Henry ses leçons de lecture et d'orthographe au point où elles avoient été interrompues. Il se regardoit donc toujours comme son précepteur, ce qui étoit d'autant plus ridicule qu'il n'avoit pas la même prétention à l'égard de miss Lucy. Mais elle avoit grandi sous ses yeux et étoit pour ainsi dire arrivée pas à pas à l'émancipation de sa tutelle. Ce sentiment d'autorité renaissante contribua donc à lui délier la langue, autant que le plaisir de revoir son disciple; et comme il est rare que l'on parle plus qu'on n'a coutume de le faire sans trahir ses sen-

timents secrets, il donnoit à entendre que tout en se soumettant aux opinions et aux volontés des autres, il ne s'en regardoit pas moins, sur l'article de l'érudition, comme le premier homme du monde. Mais cette dépense de paroles étoit en pure perte, le frère et la sœur étoient trop occupés du plaisir d'être ensemble, pour donner à toute autre chose la moindre attention.

Lorsque le colonel quitta Bertram, il se rendit dans la chambre de sa fille, et renvoya sa femme de chambre.

— Mon Dieu, papa, que vous êtes matinal ! dit Julie, vous avez oublié que nous nous sommes retirés bien tard la nuit dernière. A peine ai-je eu le temps de faire démêler mes cheveux !

— C'est avec l'intérieur de votre tête, Julie, que j'ai affaire en ce moment, et dans quelques minutes je rendrai l'extérieur aux soins de miss Mincing.

— Comment, papa, dans un moment où il doit y avoir une telle complication d'idées dans ma tête, vous voulez les démêler en quelques minutes. Si Mincing agissoit ainsi dans son département, elle m'arracheroit la moitié de mes cheveux.

— Eh bien, dites-moi où se trouve la complication, afin que j'y porte la main avec précaution.

— Mon Dieu! partout! c'est un étrange rêve qui me trouble.

— Je vais donc tâcher de vous l'expliquer.

Il lui apprit alors tous les détails relatifs à Bertram, et Julie l'écouta avec un intérêt qu'elle cherchoit en vain à cacher.

— Eh bien, vos idées sur ce sujet sont-elles plus lumineuses?

— Plus confuses que jamais, mon père. Voici un jeune homme que l'on croyoit mort, et qui arrive des Indes, comme le grand voyageur Aboulfaouaris retrouvant sa sœur Canzade et son frère Hour. Mais je me trompe dans l'application de cette histoire, Canzade étoit sa femme, mais n'importe. Lucy représente l'une, et Dominus l'autre. Et puis cet avocat écossais, avec sa tête à demi éventée, qui me semble une pantomime qui vient après une tragédie. Mais quel plaisir j'aurai si tout cela procure de la fortune à Lucy!

— Ce que je trouve le plus inexplicable dans tout cela, c'est que miss Mannering, qui savoit combien son père étoit affligé, dans la persuasion où il étoit qu'il avoit tué ce jeune Brown, ou plutôt Bertram, comme nous devons le nommer à présent, ait pu le voir, lors de l'accident arrivé à Charles Hazlewood, sans juger convenable d'en dire un seul mot à ce père; qu'elle ait souffert qu'on fit des recherches contre ce jeune homme,

comme s'il eût été un homme sans aveu, un assassin!

Julie s'étoit armée de courage en voyant entrer son père, mais elle en manqua tout-à-fait en ce moment, elle baissa la tête en silence, violemment tentée de dire qu'elle n'avoit pas reconnu Brown; mais ce mensonge expira sur ses lèvres.

— Vous ne répondez pas? dites-moi, Julie, étoit-ce la première fois que vous l'aviez vu depuis son retour des Indes? Point de réponse! j'en dois conclure que vous l'aviez déjà vu. Encore muette! Julie Manning, ayez la bonté de me répondre: est-ce lui qui venoit sous votre balcon, et avec qui vous vous entreteniez le soir, pendant votre séjour à Mervyn-Hall? Julie, je vous ordonne, je vous supplie d'être sincère.

Miss Manning leva la tête. — J'ai été, mon père, je crois même que je suis encore un peu inconsidérée, et il m'en coûte beaucoup de voir en votre présence ce jeune homme qui a été sinon entièrement la cause, du moins le complice de ma folie. Ici elle s'arrêta.

— Je dois donc croire qu'il étoit l'auteur de la sérénade?

Ce mot n'annonçant pas une grande colère, rendit un peu de courage à Julie. — Oui, mon père, dit-elle; mais si j'ai eu des torts, je ne suis pas sans excuse.

— Et quelles sont-elles ? demanda le colonel d'un ton vif et un peu brusque.

— Ne me le demandez pas , mon père , mais.... en même temps elle ouvrit une petite cassette, et lui remit quelques lettres. Je vous donne ces papiers afin que vous sachiez comment commença notre intimité, et par qui elle fut encouragée.

Mannering prit les lettres, s'approcha de la croisée, et en parcourut quelques passages d'un air soucieux et agité ; mais sa philosophie vint à son aide, cette philosophie qui, quoique ayant souvent l'orgueil pour racine, produit cependant quelquefois les mêmes fruits que la vertu. Il revint vers Julie d'un air aussi calme que le permettoient les divers sentiments dont il étoit agité.

— Il est vrai, Julie, vous n'êtes pas sans excuse autant que j'en puis juger d'après un coup d'œil que j'ai jeté sur ces lettres. Vous avez au moins obéi à l'une des deux personnes qui avoient des droits sur vous. Mais rapportons-nous-en à un proverbe écossais que Dominus citoit l'autre jour. — Ce qui est passé est passé. — Je ne vous reprocherai jamais votre défaut de confiance en moi, quand vous jugeriez de mes intentions par mes actions, dont je ne crois pourtant pas que vous ayez à vous plaindre. Gardez ces lettres, elles

n'ont pas été écrites pour moi, je n'en veux pas voir plus que ce que j'en ai lu à votre prière, et pour votre justification. Sommes-nous amis? on, pour mieux dire, me comprenez-vous bien?

— O le meilleur des pères! s'écria Julie en se jetant dans ses bras, pourquoi ne vous ai-je pas mieux connu?

— N'en parlons plus, Julie. Celui qui est trop fier pour réclamer la tendresse et la confiance, qu'il croit lui être dues sans qu'il le demande, doit s'attendre, et mérite peut-être d'en être privé. C'est bien assez que l'être qui m'a été le plus cher, que j'ai le plus regretté, soit descendu au tombeau sans me connoître. Que je jouisse à l'avenir de la confiance d'une fille qui doit m'aimer si elle s'aime elle-même.

— O mon père, ne craignez rien! mon cœur vous sera toujours ouvert. Que j'aie votre approbation et la mienne, et aucun sacrifice ne me coûtera.

— J'espère, ma chère Julie, lui dit-il en l'embrassant sur le front, que vous n'aurez pas besoin d'un courage trop héroïque. Par rapport à ce jeune homme, je désire d'abord que toute correspondance clandestine, et une jeune femme ne peut s'en permettre sans se dégrader à ses yeux et à ceux de son amant, je désire, dis-je, que toute

correspondance clandestine cesse dès ce moment. Si M. Bertram en demande la cause, vous lui direz de s'adresser à moi. Il est naturel que vous désiriez savoir quelles seront les suites de votre déférence. D'abord je veux observer le caractère de ce jeune homme avec plus d'attention que les circonstances et peut-être quelques préjugés ne m'ont permis de le faire autrefois. Ensuite je voudrois voir sa naissance établie et reconnue d'une manière incontestable. Ce n'est pas que je sois fort inquiet de savoir s'il pourra rentrer dans la propriété du domaine d'Ellangowan, quoique la circonstance de la fortune ne soit indifférente que dans un roman ; mais bien certainement Henry Bertram, issu de la famille des Ellangowan, possesseur ou non des biens qui appartoient à ses ancêtres, est un homme tout différent de Van-Beest Brown qui ne pouvoit nommer son père. M. Pleydell m'assure que ses ancêtres tenoient une place distinguée dans l'histoire, et suivoient la bannière de leurs princes, tandis que nos aïeux combattoient pour les nôtres à Crécy et à Poitiers. En un mot, je ne donne ni ne refuse mon approbation ; mais je demande que vous rachetiez vos erreurs passées par un peu de complaisance ; et comme malheureusement vous ne pouvez plus avoir recours qu'à votre père, vous m'accorderez

la confiance que mon désir de vous voir heureuse rend pour vous un devoir filial.

La première partie de ce discours avoit un peu affligé Julie. Elle avoit souri secrètement de la comparaison entre les ancêtres des Bertram et ceux des Mannering; mais la conclusion toucha vivement son cœur, rempli de tendresse et de générosité.

—Où, mon père, lui dit-elle, recevez-en ma promesse formelle. Rien ne se passera entre Brown, je veux dire Bertram, et moi, sans votre aven et votre participation. Tout ce que je ferai sera soumis à votre approbation. Mais puis-je vous demander si M. Bertram doit rester à Woodbourne?

— Certainement. Jusqu'à ce que ses affaires soient terminées.

— Alors, mon père, vous devez sentir qu'il me demandera pourquoi il ne trouve plus en moi les mêmes encouragements que je dois avouer lui avoir donnés.

— Je crois, Julie, qu'il respectera ma maison; que son cœur sera sensible aux services que je cherche à lui rendre; qu'enfin il ne voudra vous entraîner dans aucune démarche dont je pourrois avoir lieu de me plaindre; qu'il sentira en un mot ce qu'il me doit, ce qu'il vous doit, ce qu'il se doit à lui-même.

— Alors, mon père, je vous comprends, et je vous obéirai.

— Fort bien, mon amie. Si j'ai quelques inquiétudes, elles ne sont que pour vous. Maintenant essayez vos yeux, qui rendroient compte du sujet de notre conversation, et allons déjeuner.

CHAPITRE XX.

« Demain comme aujourd'hui vous pouvez le citer ;
« Je me charge, Shérif, de le représenter. »

HENRY IV, *part. I.* SHAKESPEARE.

APRÈS les diverses conversations que nous venons de rapporter, toute la compagnie se trouva réunie pour le déjeuner. Il y régnoit un air de contrainte assez remarquable.

Julie osoit à peine adresser la parole à Bertram pour lui demander s'il vouloit une seconde tasse de thé.

Bertram se trouvoit embarrassé en se trouvant près d'elle sous les yeux du colonel.

Lucy, pleine de tendresse pour le frère qu'elle venoit de retrouver, commençoit à penser à sa querelle avec Hazlewood.

Le colonel éprouvoit le malaise naturel à un homme fier, qui croit que les yeux des autres sont ouverts sur lui, et qui craint d'être pris en défaut pour un mot, pour un seul geste.

L'avocat, étendant avec soin du beurre sur son pain, avoit le front couvert d'une gravité qui ne lui étoit pas habituelle à table, et qui venoit sans

doute du travail sérieux auquel il s'étoit livré le matin.

Quant à Dominus, il étoit dans l'extase; il regardoit alternativement Lucy Bertram, soupiroit, renifloit, faisoit mille grimaces, et commettoit toutes sortes de *solécismes en conduite*. Il versa toute la crème dans sa tasse, méprise peu malheureuse pour lui; jeta le fond de la tasse de thé dans le sucrier, au lieu de le vider dans la jatte destinée à cet usage; enfin finit par renverser la théière sur le chien favori du colonel, le vieux Platon, qui reçut la brûlante aspersion avec un hurlement qui faisoit peu d'honneur à sa philosophie.

Cette dernière maladresse triompha de la taciturnité du colonel.

— Sur ma parole, mon cher ami monsieur Sampson, vous oubliez la différence qui existe entre Platon et Xénocrate.

— Comment! dit Dominus, étonné d'une telle supposition, le premier étoit chef des philosophes académiciens, et le second des stoïciens.

— Oui, mon cher Monsieur; mais c'étoit Xénocrate et non Platon qui prétendoit que la douleur n'étoit pas un mal.

J'aurois cru, dit Pleydell, que le respectable quadrupède qui sort à l'instant porté sur trois jambes, étoit plutôt de la secte des cyniques.

— Fort bien trouvé! Mais voici la réponse de M. Mac-Morlan.

La réponse n'étoit pas favorable. Mistress Mac-Morlan mandoit que son mari étoit encore à Portanferry par suite des événemens qui avoient eu lieu la nuit dernière, et qui avoient nécessité une information.

— Eh bien, monsieur Pleydell, qu'allons-nous faire?

— J'aurois désiré voir Mac-Morlan. Il ne manque pas de moyens, et d'ailleurs il auroit travaillé sur mes plans. Mais n'importe. Il faut d'abord que nous remettions notre ami Bertram en liberté d'une manière légale, *sui juris*. En ce moment, c'est un prisonnier échappé. Il est sous le glaive de la loi. Il faut le placer *rectus in curiâ*. Voilà notre premier objet. Pour en venir à bout, je vous propose, colonel, de nous rendre chez M... ah! je lui demande mille pardons... chez sir Robert Hazlewood. La distance n'est pas grande. Nous lui offrirons de cautionner Bertram, et je crois pouvoir me flatter de lui démontrer qu'il ne peut refuser notre garantie. J'emmènerai Driver, dont nous pourrons avoir besoin.

— De tout mon cœur, dit le colonel. Il tira la sonnette, et ordonnât que l'on mit les chevaux à sa voiture. — Et ensuite que ferons-nous?

— Nous tâcherons de joindre Mac-Morlan, et de trouver de nouvelles preuves.

— De nouvelles preuves? La chose est claire comme le jour. M. Sampson, miss Bertram et vous, reconnoissez dans ce jeune homme l'image vivante de son père; lui-même se rappelle bien les circonstances antérieures à son départ d'Écosse : que faut-il de plus pour opérer la conviction?

— Rien pour la conviction morale peut-être, mais pour la preuve légale il nous manque encore bien des choses. Les souvenirs de M. Bertram ne sont que ses propres souvenirs, ils ne peuvent donc rien prouver en sa faveur. Miss Bertram, le docte M. Sampson et moi, ne pouvons dire que ce que diront tous ceux qui ont connu Godefroy Bertram, c'est-à-dire que ce jeune homme lui ressemble parfaitement. Mais tout cela n'établit pas sa qualité de fils d'Ellangowan, et ses droits à rentrer dans ses biens,

— Et que faut-il donc?

— Des preuves claires et directes. Peut-être ces égyptiens... malheureusement ils sont infâmes aux yeux de la loi : leur témoignage peut à peine être reçu. Celui de Meg-Merrilies est surtout inadmissible à cause de l'interrogatoire qu'elle a déjà subi, et de sa déclaration formelle qu'elle ne savoit rien de relatif à la disparition de l'enfant.

— Eh mais, quel parti prendre?

— Nous verrons si l'on peut se procurer quel-

ques preuves en Hollande par les personnes chez qui notre jeune ami a été élevé, par quelques-uns des fraudeurs qui ont coopéré à son enlèvement. Mais il est possible que la crainte d'être recherchés pour le meurtre de Frank Kennedy les rende muets; d'ailleurs leur qualité d'étrangers, de contrebandiers, rendroit leur témoignage de peu de valeur. Enfin je vois beaucoup de motifs de doute et de crainte.

— J'honore beaucoup votre science, mon cher Monsieur, dit Dominus, mais permettez-moi de vous dire que j'espère que CELUI qui a rendu le petit Henry à ses amis ne laissera pas son ouvrage imparfait.

— Je l'espère aussi, mon cher Monsieur; mais la Providence veut que l'on s'aide soi-même, et j'entrevois plus de difficultés que je n'en avais aperçu d'abord. D'ailleurs jamais un cœur qui craint les obstacles n'a gagné les bonnes grâces d'une jolie dame, ainsi ne désespérons point. A propos, miss Mannering, lui dit-il pendant que Bertram étoit occupé à causer avec sa sœur, j'espère que voilà de quoi rétablir la réputation de la Hollande dans votre esprit. Quels beaux hommes nous fourniroient les universités de Leyde et d'Utrecht, quand un misérable collège de Middlebourg nous envoie un si joli garçon!

— Cela est vrai, dit Dominus, jaloux de la ré-

putation que M. Pleydell vouloit donner au collège hollandais, mais je vous ait dit que j'avois mis la première main à son éducation.

— Je le sais, mon cher Dominus, et c'est sans doute pour cela qu'il a tant de grâces. Mais voici votre voiture, colonel. Adieu, jeunes gens. Miss Julie, gardez bien votre cœur jusqu'à ce que je revienne : qu'il ne s'y passe rien à mon préjudice pendant mon absence.

Arrivés chez sir Robert, ils lui expliquèrent le motif de leur visite. Ils en furent reçus avec plus de froideur et de réserve qu'à l'ordinaire, car le baronnet témoignoit toujours beaucoup de considération à Mannering, et Pleydell étoit un vieux ami. Mais en ce moment les manières du vieux baron sentoient la contrainte et l'embarras. Il recevoit avec plaisir, leur dit-il, leur cautionnement, quoique l'offense eût été commise, dirigée, effectuée contre Charles Hazlewood; mais le jeune homme s'étoit donné pour tout autre qu'il n'étoit réellement, et il étoit de cette classe de gens que l'on ne pouvoit relâcher, mettre en liberté, rendre à la société.

— J'espère, sir Robert, dit le colonel, que vous ne révoquez pas en doute ce que j'ai l'honneur de vous dire, qu'il a servi sous mes ordres dans les Indes en qualité de cadet?

— Nullement, colonel. Mais vous dites en qua-

lité de cadet, et il assure, affirme et prétend qu'il est capitaine et a une compagnie dans votre régiment.

— Il a obtenu ce grade depuis que je l'ai quitté.

— Mais vous auriez dû en être informé?

— Non; des affaires de famille m'obligèrent à revenir en Angleterre, et depuis ce temps je ne me suis pas inquiété de ce qui se passoit au régiment. D'ailleurs le nom de Brown est si commun que j'aurois pu lire sa promotion dans la gazette sans y faire attention. Enfin, dans un jour ou deux nous aurons des nouvelles de son lieutenant-colonel.

— Mais on m'a donné avis, connoissance et information, monsieur Pleydell, que ce jeune homme n'entend pas conserver le nom de Brown, et qu'il a dessein de prendre celui de Bertram, pour réclamer la propriété du domaine d'Ellangowan.

— Oui-da! dit l'avocat : et qui vous a dit cela?

— N'importe qui ce soit, dit le colonel; cela donne-t-il le droit de le garder en prison?

— Colonel, dit l'avocat, s'il se trouvoit que ce fût un imposteur, bien certainement ni vous ni moi ne le protégerions! et, entre nous, sir Robert, de qui tenez-vous cette nouvelle?

— Mais, monsieur Pleydell..... d'une personne particulièrement intéressée à examiner, éclaircir

et approfondir cette affaire. Vous m'excuserez de ne pas m'expliquer davantage.

— Oh certainement ! eh bien , on vous a donc dit.... ?

— Que des égyptiens, des fraudeurs, des vagabonds ont formé le plan dont je vous parle, et que ce jeune homme, enfant naturel de Godefroy Bertram d'Ellangowan, ayant beaucoup de traits de son père, on veut profiter de cette ressemblance pour le faire passer pour son fils légitime.

— Et Godefroy Bertram a-t-il jamais eu un enfant naturel ?

— Oh ! bien certainement. Le fait est à ma connoissance. Il l'avoit placé comme mousse à bord d'un sloop de guerre appartenant aux douanes, et qui étoit commandé par un de ses parens.

— Fort bien, sir Robert, dit l'avocat, s'empressant de parler avant le colonel qui perdoit patience, vous m'apprenez des choses nouvelles pour moi. Je vais m'assurer si tout cela est bien véritable, et dans ce cas, ni le colonel ni moi ne prendrons à ce jeune homme le moindre intérêt. Mais en attendant, comme nous nous chargeons de le représenter à toutes réquisitions, je vous préviens qu'en refusant notre cautionnement vous agiriez d'une manière fort illégale, et compromettriez votre responsabilité.

— Monsieur Pleydell, vous devez connoître les

lois mieux que personne, et puisque vous me promettez d'abandonner ce jeune homme....

— Si c'est un imposteur.

— Je l'entends bien ainsi. Sous cette condition, je reçois votre cautionnement. Et cependant, je dois vous le dire, un voisin obligeant, civil, affectionné, connoissant lui-même les lois, m'a donné ce matin l'avis, le conseil, l'avertissement de n'en rien faire. C'est lui qui m'a informé que ce jeune homme étoit sorti de prison, qu'il étoit en liberté, qu'il avoit rompu son ban, pour mieux dire. Mais où trouverons-nous quelqu'un pour dresser le cautionnement.

L'avocat répondit en tirant le cordon de la sonnette, et dit au domestique de faire venir son clerc, M. Driver, qui étoit resté dans la voiture. — Je crois, dit-il au baronnet, que vous ne trouverez pas mauvais que je le dicte moi-même ?

L'acte fut dressé et signé sur-le-champ, et le juge de paix leur ayant donné un ordre de mise en liberté pour Brown, ils prirent congé de lui.

En entrant dans la chaise de poste, ils se jetèrent dans un coin, et gardèrent quelque temps le silence. Le colonel le rompit le premier.

— Ainsi donc votre intention est d'abandonner ce pauvre jeune homme à la première escarmouche ?

— Moi ! je n'abandonnerai pas un de ses che-

veux. J'irai plutôt plaider, s'il le faut, devant les tribunaux de toutes les juridictions. Falloit-il discuter avec ce vieux âne, lui faire connoître nos intentions? J'aime bien mieux qu'il reporte à son conseiller Glossin qu'il nous a trouvés assez indifférents, assez tièdes sur cette affaire. D'ailleurs je suis bien aise d'examiner leur plan de campagne.

— Vraiment! je vois qu'on connoit les stratagèmes au barreau comme à la guerre. Eh bien, que pensez-vous de leur ligne d'attaque?

— Elle est ingénieuse. Mais ils ne réussiront pas. On prend trop de précautions : c'est une faute ordinaire.

Pendant cet entretien l'équipage rouloît rapidement vers Woodbourne. Ils rencontrèrent le jeune Hazlewood. Le colonel lui fit part en peu de mots de la manière miraculeuse dont on venoit de retrouver Bertram; et Charles, pressant le pas de son cheval, les précéda pour aller féliciter miss Bertram sur un événement si heureux, si peu attendu.

Occupons-nous un moment des jeunes gens restés à Woodbourne. Après le départ de Mannerling, la conversation tomba sur la famille d'El-langowan, le pouvoir dont elle avoit joui, les domaines qu'elle avoit possédés. — C'est donc près de l'ancienne demeure de mes ancêtres, dit Bertram, que j'ai débarqué il y a peu de jours,

presque comme un vagabond. Ses ruines, ses tours imposantes, ont fait naître en moi mille réflexions, mille souvenirs dont je ne pouvois me rendre compte. Il faut que j'aille les revoir. J'y porterai d'autres pensées, d'autres espérances.

— N'y allez pas à présent, lui dit sa sœur. Le château de nos aïeux est devenu l'habitation d'un misérable aussi faux que dangereux. C'est lui dont les ruses et la rapacité ont causé la ruine et la mort de notre malheureux père.

— Vous augmentez le désir que j'ai de me trouver en face de ce scélérat. Je crois que je l'ai déjà vu.

— Songez donc, lui dit Julie, que vous êtes sous la garde de Lucy et sous la mienne : nous sommes responsables de toutes vos actions. Croyez donc que ce n'est pas pour rien que je suis depuis douze heures la dame des pensées d'un avocat. Je vous assure que vous feriez une folie en allant maintenant à Ellangowan. La seule chose à laquelle je puisse consentir, c'est que nous allions tous ensemble nous promener au bout de l'avenue. Peut-être même consentirons-nous à vous accompagner jusqu'à une éminence, dans la prairie, d'où vos yeux pourront se régaler de la vue, dans le lointain, de ces sombres tours qui frappent si vivement votre imagination.

La partie de promenade fut décidée : les dames

prireut leurs mantes, et se mirent en marche sous l'escorte du capitaine Bertram. La matinée étoit superbe; et le froid, bien loin de les incommoder, rendoit l'exercice plus agréable. Une secrète uniformité de sentiments avoit resserré les liens de l'amitié entre les deux jeunes personnes, quoiqu'elles ne se fussent fait aucune confidence. Bertram, tantôt écoutant les détails qu'elles lui donnoient sur sa famille, tantôt leur racontant ses aventures en Europe et en Asie, éprouvoit et leur faisoit éprouver tour à tour un intérêt mutuellement partagé. Lucy étoit fière de son frère, et autant de la noblesse de ses sentiments que des dangers qu'il avoit surmontés par son courage. Julie, en réfléchissant sur ce que lui avoit dit son père, ne pouvoit s'empêcher d'espérer que l'esprit de hauteur et d'indépendance qu'il reprochoit au plébéien Brown, ne seroit plus à ses yeux que la noblesse et la dignité qui convenoient à l'héritier des Ellangowan.

Ils arrivèrent enfin à cette éminence située sur les confins du domaine d'Ellangowan, et dont nous avons parlé bien des fois dans le cours de cette histoire. C'étoit là que Meg Merrilies avoit vu pour la dernière fois Godefroy Bertram, c'étoit là qu'elle avoit conduit la veille Dominus épouvanté. La vue s'étendoit d'un côté sur des vallons

et des collines agréablement variés; d'un autre sur des bois et des plantations de pins d'Écosse, dont la sombre verdure contrastoit avec la nudité des autres arbres : à la distance de deux ou trois milles on apercevoit la baie d'Ellangowan, et la mer dont les flots étoient doucement agités par un vent d'ouest; enfin les tours du vieux château, éclairées par les rayons du soleil, dominoient tous les environs.

— Voilà, dit Lucy en les montrant du doigt à son frère, voilà l'antique demeure de nos ancêtres. Dieu m'est témoin; mon frère, que je ne désire pas pour vous l'étendue de pouvoir dont jouissoient, dit-on, les anciens maîtres de ces ruines, et dont ils ne firent pas toujours un bon usage. Mais puissé-je vous voir en possession de quelque débris de leur fortune suffisant pour vous assurer une honorable indépendance, et vous mettre en état de soulager les pauvres habitants de ce canton, les anciens serviteurs de notre famille, qui depuis la mort de mon père....

— Oui, ma chère Lucy, dit Bertram se hâtant de l'interrompre afin d'éloigner de son esprit tout fâcheux souvenir. J'espère qu'avec l'aide du Ciel, qui m'a protégé jusqu'ici, et grâce aux soins généreux des bons amis qui s'intéressent à moi, nous pourrons voir ce souhait se réaliser. Mais

puis-je voir sans intérêts ces ruines majestueuses? Si l'homme qui en est en possession s'avise d'en déplacer une pierre....

Il fut interrompu à son tour par la voix de Dinmont qui couroit pour les joindre, et qu'ils n'aperçurent que lorsqu'il fut près d'eux. — Capitaine! capitaine! on a besoin de vous! c'est celle que vous savez!

Et au même instant Meg Merrilies, comme si elle fut sortie des entrailles de la terre, parut derrière Dinmont. — Je vous ai cherché au château, et je n'ai trouvé que lui, dit elle à Bertram en lui montrant Dinmont. Mais vous avez raison, et j'ai tort. C'étoit ici que je devois vous trouver, sur ce lieu même! Maintenant souvenez-vous de votre promesse, et suivez-moi.

CHAPITRE XXI.

- « C'est en vain que la damoiselle
 - « Parloit au roi :
 - « Le monarque , muet près d'elle ,
 - « Trembloit d'effroi.
 - « Pourquoi , dit-elle , un tel silence ?
 - « Regarde-moi !
 - « Je suis laide , mais ma puissance,
 - « Peut tout pour toi. »
- Le Mariage de sir Gawaine.*

LA belle fiancée de sir Gawain, tandis qu'elle étoit soumise aux enchantemens de sa méchante belle-mère, étoit peut-être plus laide, plus décrépète que Meg Merrilies. Mais je doute qu'elle possédât cet air d'enthousiasme sauvage que donnent aux traits une imagination exaltée, un caractère de physionomie expressif et presque irrésistible, des gestes bizarres et imposants, et une taille gigantesque pour son sexe. Les chevaliers de la table ronde ne furent donc pas plus effrayés en la voyant paroître tout à coup *entre un chêne et un vieux houx*, que ne le furent Lucy et Julie en apercevant la sybille galwégienne au milieu d'elles.

— Pour l'amour de Dieu, dit Julie à Bertram en prenant sa bourse, donnez à cette femme épouvantable tout ce qu'elle voudra, et qu'elle s'en aille.

— Je ne puis, dit Bertram, je ne dois pas l'offenser.

— Qui vous arrête? dit Meg en montant au plus haut le ton aigre et fort de sa voix? Pourquoi ne me suivez-vous pas? Croyez-vous que votre heure sonnera deux fois! avez-vous oublié votre promesse? *A l'église ou dans un marché; à une noce ou à un enterrement.* Et elle leva en l'air son doigt décharné, en prenant une attitude menaçante.

Bertram, se tournant vers ses compagnes épouvantées : — Excusez-moi pour un instant, leur dit-il, je me suis engagé par une promesse à suivre cette femme.

— Grand Dieu, dit Julie! engagé à suivre une folle!

— Ou une égyptienne qui a sa bande dans le bois pour vous assassiner, ajouta Lucy.

— Ce n'est point là parler comme un enfant d'Ellangowan! dit Meg en jetant un regard irrité sur miss Bertram. Qui soupçonne le mal est capable de le commettre.

— En un mot, dit Bertram, il faut absolument que je la suive. Attendez-moi ici cinq minutes.

— Cinq minutes! dit l'égyptienne, cinq heures ne suffiront peut-être pas pour ce que nous avons à faire!

— Entendez-vous, dit Julie, pour l'amour du Ciel, ne la suivez pas!

— Il le faut, il le faut! M. Dinmont vous reconduira au château.

— Non, dit Meg, il faut qu'il vous accompagne. C'est pour cela qu'il est ici. Il faut qu'il vous aide du cœur et du bras. Il le doit. Il a pensé vous en coûter cher pour l'avoir sauvé.

— C'est vrai! s'écria Dinmont, aussi suivrai-je le capitaine. Je lui prouverai que je ne l'ai pas oublié.

— Oh, oui! s'écrièrent à la fois les deux dames, si vous êtes décidé à obéir à un ordre si étrange, au moins qu'il vous accompagne!

— Il le faut, je vous l'ai dit. Mais vous voyez que je suis bien gardé. Adieu pour peu de temps. Retournez chez le colonel le plus promptement possible.

Il pressa tendrement la main de sa sœur, et ses yeux firent à Julie des adieux encore plus tendres.

Les deux amies, presque immobiles de crainte et de surprise, regardèrent quelque temps Bertram, son ami, et leur guide extraordinaire, qui s'éloignoient. Meg les précédoit; son pas étoit si ferme et en même temps si rapide, qu'elle sembloit voler plutôt que marcher. Bertram et Dinmont, quoique fort grands tous deux, paroissoient à peine égaler sa taille, effet qui étoit produit par

le long manteau dont elle étoit enveloppée, et le mouchoir en turban qui couvroit sa tête. Elle marchoit droit devant elle sans suivre le sentier, qui faisoit plusieurs circuits, afin d'éviter divers monticules qui se trouvoient entre les bois d'Ellangowan et l'éminence sur laquelle étoient Julie et Lucy. Il en résultoit que tantôt elles les perdoient de vue quand ils descendoient une colline, tantôt elles les voyoient reparoître quand ils gagnaient une montagne. Aucun des obstacles qui auroient engagé un voyageur à faire un détour n'arrêtoit la course droite et rapide de Meg Merriels. Elle ressembloit à un oiseau qui vole à travers les airs. Enfin ils arrivèrent dans les bois d'Ellangowan, se dirigèrent du côté de Derncleugh, et disparurent tout-à-fait.

— Cela est fort extraordinaire! dit Lucy à sa compagne; que peut-il avoir à faire avec cette vieille égyptienne?

— Cela est effrayant, dit Julie, et me rappelle les contes de magiciens, de sorciers et de mauvais génies que j'ai entendus dans l'Orient. On y assure qu'il se trouve des gens dont les yeux sont doués d'un tel pouvoir de fascination qu'ils forcent leurs victimes à les suivre contre leur volonté. Qu'a de commun votre frère avec cette femme épouvantable, qu'il soit forcé de lui obéir, et de la suivre malgré lui?

— Au moins, dit Lucy, nous pouvons croire qu'elle n'a aucun mauvais dessein contre lui; sans cela elle ne l'auroit pas fait accompagner par ce brave et fidèle Dinmont, dont Henry nous a tant vanté la force et le courage. Maintenant retournons au château avant que le colonel n'y arrive. Il verra ce qu'il est convenable de faire.

Se prenant par le bras, trébuchant quelquefois, par suite de leurs craintes, de leur agitation, et de la précipitation de leur marche, elles gagnèrent enfin l'avenue de Woodbourne. A peine y entroient-elles, qu'elles entendirent derrière elles le bruit d'un cheval. Elles se retournèrent, et reconnurent à leur grande satisfaction le jeune Hazlewood.

— Le colonel sera ici dans un instant, leur dit-il, j'ai voulu le précéder pour me hâter d'offrir à miss Bertram mes félicitations bien sincères sur l'heureux événement qui vient d'avoir lieu dans sa famille. Je suis empressé d'être présenté au capitaine Bertram, et de le remercier de la leçon qu'il a donnée à mon indiscretion et à ma vivacité.

— Il vient de nous quitter, dit Lucy, et d'une manière dont nous sommes effrayées.

La voiture du colonel arrivoit en ce moment. Il la fit arrêter, et descendit avec M. Pleydell, et rejoignit les deux demoiselles, qui lui apprirent sur-le-champ leur nouveau sujet d'alarmes.

—Encore Meg Merrilies! s'écria-t-il, cette femme mystérieuse est incompréhensible. Il faut qu'elle ait à communiquer à Bertram quelque chose dont elle ne veut pas que nous soyons instruits.

—Que le diable emporte la vieille folle, dit l'avocat, elle ne veut pas laisser prendre aux choses leur cours naturel, *proût de lege*. Il faut toujours qu'elle vienne diriger la barque à sa tête; mais d'après le chemin qu'ils ont pris, je crains qu'ils ne soient allés du côté d'Ellangowan. Ce misérable Glossin nous a fait voir quels coquins déterminés il a à sa disposition, je désire que le secours de l'honnête Dinmont lui suffise.

— Si vous me le permettez, dit Hazlewood, je vais suivre la même direction qu'ils ont prise. Je suis assez connu ici pour croire qu'on ne se permettra rien contre le capitaine en ma présence, et dans tous les cas, je contribuerois comme Dinmont à sa défense. Si je les aperçois, j'aurai soin de me tenir à une telle distance que Meg Merrilies ne puisse m'apercevoir, ni être gênée dans les communications qu'elle peut avoir à faire à M. Bertram.

— Sur ma parole, monsieur Charles, dit Pleydell, vous que j'ai vu en bourrelet et en jaquette il n'y a pas bien des années, je crois que vous voilà devenu un homme. Je crains moins la force

ouverte pour notre jeune ami, qu'une nouvelle violence couverte d'un voile légal, et je crois que votre présence pourroit déconcerter Glossin et ses satellites. Allez donc, cherchez, épiez : vous les trouverez probablement du côté de Derncleugh, ou dans le bois de Warroch.

Hazlewood se dispoit à partir. — Hazlewood, cria le colonel, vous reviendrez dîner avec nous. Il lui annonça son acceptation par un salut, piqua son cheval, et partit au galop.

— Cependant Bertram et Dinmont continuoient à suivre leur guide à travers les vallons et les bois, et s'avançoient vers Derncleugh. Meg les précédoit toujours avec la même rapidité, et ne se retournoit que pour leur dire de marcher plus vite, quoique la sueur tombât de leurs fronts, malgré la rigueur de la saison.

De temps en temps elle se parloit à elle-même, et tenoit des propos rompus, comme ceux-ci : — C'est rebâtir la vieille maison. C'est placer la pierre angulaire. Et ne le lui avois-je pas dit ? Je lui ai dit que cela m'étoit réservé, quand il se seroit agi de la tête de mon père. C'étoit mon destin. J'ai été en prison, j'ai conservé mes desseins dans le cachot et dans les fers. J'ai été bannie, ils m'ont suivie, je les ai emportés dans un autre pays. J'ai été frappée de verges, marquée d'un fer rouge,

ils étoient gravés où les verges et le fer rouge ne pouvoient atteindre ; et maintenant l'heure a sonné.

— Capitaine, dit Dinmont à demi-voix, je souhaite que ce ne soit pas une sorcière. Elle m'a l'air d'invoquer Dieu moins souvent que le diable. On dit dans notre pays qu'il y a des gens comme cela.

— N'ayez pas peur, mon cher ami.

— Peur ! morbleu ! qu'elle soit sorcière ou diablesse, je m'en soucie fort peu. C'est tout un pour Dandy Dinmont.

— Taisez-vous, dit Meg Merrilies en le regardant d'un air de colère, croyez-vous que ce soit ici le temps et le lieu de causer ?

— Ma chère amie, lui dit Bertram, je n'ai nul doute sur votre bonne foi, sur l'intérêt que vous prenez à moi, vous m'en avez donné des preuves. Mais vous devriez aussi avoir quelque confiance, et me dire où vous me conduisez.

— Je n'ai qu'une réponse à vous faire, Henry Bertram. J'ai juré que ma langue ne parleroit jamais. Mais je n'ai pas dit que mon doigt ne montreroit pas. Avancez donc pour trouver votre fortune, ou reculez pour la perdre. Voilà tout ce que je peux dire.

— Marchez, je ne vous ferai plus de questions.

— Ils descendirent dans le petit vallon, presque au même endroit où Meg avoit quitté Bertram

après la nuit qu'il avoit passée si désagréablement. Elle s'arrêta un instant à l'endroit où il avoit vu déposer le cadavre du lieutenant d'Hatteraick, et où l'on voyoit encore des marques qui prouvoient que la terre avoit été récemment remuée, quoiqu'on eût cherché à les faire disparaître.

— Il y a ici, dit-elle, quelqu'un qui aura peut-être bientôt des voisins.

Elle passa le ruisseau, et arrivant au hameau ruiné, elle s'arrêta avec un air d'intérêt devant une des cabanes dont les murs subsistoient encore, et leur dit d'un ton plus doux, mais solennel :

— Voyez-vous les misérables restes de cette chaumière ? C'est là que pendant quarante ans j'ai allumé le feu de mon foyer. C'est là que j'ai donné le jour à douze enfants. Que sont-ils devenus ? Et que sont devenues les feuilles qui étoient sur ce vieux frêne à la Saint-Martin ? Le vent du nord l'en a dépouillé. Je suis comme lui. Voyez-vous ce vieux frêne ? ce n'est plus qu'un tronc pourri. J'ai passé bien des soirées assise sous son ombrage, quand ses branches touffues couvroient les deux rives du ruisseau. Oui, je m'y suis assise, Henry Bertram, dit-elle en élevant la voix, et je vous y ai tenu sur mes genoux. Je vous y ai chanté les anciens barons de votre famille, et leurs guerres sanglantes. Mais sa verdure ne renaitra plus, et Meg Merrilies ne chantera plus. Mais vous ne

l'oublierez pas, et vous serez rétablir cette chaudière pour l'amour d'elle. Placez-y quelqu'un qui soit assez vertueux pour ne pas craindre les habitants d'un autre monde. Si les morts reviennent parmi les vivants, on me verra plus d'une fois dans ce vallon, après que mes vieux os seront dans la terre.

Le mélange de folie et d'enthousiasme avec lequel elle parloit, le feu de ses regards, son bras droit nu et étendu, l'autre couvert de son manteau relevé en draperie, auroient fait de son attitude une étude digne de notre Siddons.

— Maintenant, dit-elle en reprenant le ton de voix aigre, dur et bref qui lui étoit naturel, mettons-nous à l'ouvrage, mettons-nous à l'ouvrage.

En parlant ainsi, elle s'avança vers la petite tour ruinée que Bertram connoissoit déjà; elle tira de sa poche une grosse clé, et en ouvrit la porte. L'intérieur en étoit plus propre que la première fois qu'il y étoit entré. — J'ai arrangé cette chambre, dit-elle, j'y serai peut-être étendu avant la nuit. Il n'y aura pas grand monde à l'enterrement de Meg. La plupart de nos gens me blâmeront de ce que j'ai fait, et de ce que je vais faire.

Elle leur montra une table où elle avoit préparé un plat de viande froide avec plus de propreté qu'on n'auroit pu l'attendre de sa manière

de vivre. — Mangez un morceau, leur dit-elle, vous avez besoin de prendre des forces.

Bertram mangea une bouchée par complaisance, et Dinmont fit honneur au repas avec un appétit qu'aucun motif de crainte ou d'étonnement ne pouvoit diminuer.

La vieille finit par leur offrir un verre d'eau-de-vie; Dinmont le but tel qu'il lui étoit présenté, Bertram y ajouta moitié d'eau.

— Et vous, dit Dinmont à leur hôtesse, ne prendrez-vous rien?

— Je n'ai plus besoin de rien, répondit-elle; mais à présent, il vous faut des armes. Il ne faut pas que vous alliez les bras balants. Mais n'en faites pas usage sans nécessité. Prenez-le vivant. Livrez-le à la justice. Il faut qu'il parle avant de mourir,

— Qui s'agit-il de prendre? qui faut-il faire parler? dit Bertram dont la surprise augmentoit à chaque instant. Meg, pour toute réponse, lui donna une paire de pistolets: Bertram les examina, et vit qu'ils étoient chargés.

— Les pierres sont bonnes, et la poudre est sèche, dit Meg; je m'y connois.

Elle arma aussi Dinmont d'une autre paire de pistolets, et leur dit de choisir chacun un bâton dans un paquet de gourdins de fort mauvaise mine qu'elle leur présenta.

—Maintenant, dit-elle, il faut nous remettre en marche.

Ils sortirent tous trois, la vieille marchant toujours la première.

Bertram dit tout bas à Dinmont : — Il y a dans tout ceci quelque chose d'inexplicable : mais ne nous servons de nos armes qu'en cas de nécessité absolue ; ayez soin d'agir comme j'agirai.

Dinmont lui répondit par un coup d'œil significatif ; et ils suivirent leur conductrice pas à pas, à travers les prés, les champs et les fondrières. Elle les conduisit dans le bois de Warroch par le même chemin qu'avoit suivi le vieux Ellangowan quand il courut à Derncleugh, cherchant son enfant, le jour de la mort du malheureux Frank Kennedy.

Lorsqu'ils furent entrés dans son enceinte, où l'on n'entendoit d'autre bruit que le sifflement du vent qui agitoit les branches dépouillées de leur parure, elle s'arrêta un moment comme pour reconnoître les lieux. — Il faut suivre le même chemin, dit-elle. Et au lieu de marcher droit devant elle, suivant sa coutume, elle leur fit faire un grand nombre de détours, et les conduisit enfin dans une petite clairière d'environ le quart d'un acre. Sa forme étoit irrégulière, et elle étoit tellement entourée d'arbres et de buissons, que, même en hiver, c'étoit une retraite

retirée et presque inaccessible. Mais, lorsqu'ils étoient revêtus de la parure du printemps, que la terre étoit couverte de verdure, que les buissons déployoient leurs richesses naturelles, que les branches des arbres, se joignant de toutes parts, formoient un dôme impénétrable aux rayons du soleil, cet endroit auroit été choisi par un jeune poète pour y composer ses premiers vers, par deux amants pour y faire l'échange de leur premier aveu.

Mais les souvenirs que ce lieu faisoit naître étoient d'une nature bien différente. Bertram, en le considérant attentivement, sentit son front se couvrir d'un nuage sombre. Meg, après avoir dit à demi-voix : Oui, c'est ici, regarda Bertram avec des yeux égarés, et lui dit : — Le reconnoissez-vous ?

— Oui, dit Bertram, quoique bien imparfaitement.

— C'est ici, continua-t-elle, qu'il tomba de cheval : j'étois en ce moment cachée derrière ce buisson d'épines. Je le vis se débattre, je l'entendis demander grâce ; mais il étoit entre les mains de gens qui ne connoissoient pas ce mot. Maintenant vous allez voir le chemin que j'ai suivi la dernière fois que je vous portai dans mes bras.

Elle les conduisit alors à travers les buissons,

sans suivre aucun sentier, jusqu'à ce que, par une descente presque imperceptible, ils se trouvèrent sur le bord de la mer. Elle marcha rapidement entre les rochers; et, s'arrêtant près d'un gros fragment qui en étoit détaché : — C'est ici, dit-elle à Bertram d'une voix basse, que le cadavre fut trouvé.

— La caverne, lui dit Bertram du même ton, doit être près d'ici. Est-ce là que vous nous conduisez?

— Oui! maintenant de la fermeté. Imitiez-moi pour entrer dans la caverne. J'y ai préparé des matériaux pour vous éclairer. Voici de bonnes cordes. Restez cachés jusqu'à ce que je vous dise: *L'heure et l'homme sont arrivés*. Alors sautez sur lui, emparez-vous de ses armes, et liez-le solidement, à lui faire sortir le sang par les narines.

— Je le ferai..... si c'est l'homme que je soupçonne..... Jansen?

— Oûi, Japsen, Hatteraick, et vingt autres noms.

— Dinmont, vous allez me suivre?

— En doutez-vous? mais je voudrais faire une petite prière avant d'entrer dans ce trou que cette sorcière débouche. Ce seroit bien le diable de quitter ce beau soleil, ce bon air, pour aller nous faire tuer dans une caverne, comme une taupe

sous terre ! Mais c'est égal, que le diable m'emporte si je vous quitte d'un pas.

Ceci se disoit à voix basse, pendant que Meg débarrassoit l'ouverture du souterrain. Elle y entra la première en s'appuyant sur les mains et les genoux ; Bertram la suivit, et Dinmont ferma la marche après avoir donné un dernier regard à la lumière du jour qu'il abandonnoit.

CHAPITRE XXII.

« Tu l'as prédit toi-même, il faut mourir, prophète!

« C'est l'ordre du destin : il demande ta tête. »

Henry VI, part. 3. SHAKESPEARE.

LE fermier qui, comme nous venons de le dire, formoit l'arrière-garde, se trouva tout à coup arrêté dans sa marche par une main qui saisit une de ses longues jambes qu'il traînoit après lui en silence et non sans quelque émotion, dans le passage bas et étroit qui conduisoit au souterrain. Sa fermeté pensa l'abandonner, et peu s'en fallut qu'il ne se trahît en poussant un cri, qui auroit été le signal de sa mort et de celle de Bertram, car, dans la posture où ils étoient, toute défense leur étoit impossible. Il se contenta donc de dégager son pied, et continua d'avancer; mais à l'instant celui qui le suivoit lui dit d'une voix très-basse : — Paix! je suis un ami, Charles Hazlewood.

Meg Merrilies, qui ouvroit la marche, venoit en ce moment d'arriver à l'endroit où la voûte de la caverne s'exhaussoit, et s'étoit déjà remise sur ses pieds. Elle n'entendit pas ces mots prononcés à voix basse; mais le peu de bruit qu'ils avoient

produit dans ce souterrain silencieux, avoit suffi pour l'alarmer. Craignant que d'autres oreilles que les siennes n'en eussent été frappées, et pour le confondre parmi d'autres bruits, elle se mit à murmurer, à grommeler, à chanter, à remuer des branches sèches qui étoient ramassées dans la caverne.

— Ici, vieille sorcière, fille de Satan! cria la voix dure et rauque d'Hatteraick du fond de son antre, que faites-vous donc là-bas?

— J'arrange la bruyère pour vous réchauffer, méchant vaurien. Vous voilà bien maintenant, cela changera bientôt.

— M'apportez-vous de l'eau-de-vie et des nouvelles de mes gens?

— Voilà de l'eau-de-vie. Quant à vos gens, enfuis, dispersés, tués, taillés en pièces par les habits rouges....

— Mille diables! cette côte m'est fatale!

— Vous aurez peut-être encore plus de raison de parler ainsi.

Pendant ce dialogue, Bertram et Dinmont avoient gagné le bout du passage, et avoient, à leur grande satisfaction, repris leur position naturelle.

La seule lumière qui éclairât cette caverne étoit la clarté sombre que donnoit du charbon de bois allumé dans une grille de fer semblable à celles

dont on se sert pour la pêche du saumon pendant la nuit. Hatteraick jetoit de temps en temps une poignée de menu bois sur ces charbons embrasés, mais la lueur qu'il produisoit en s'allumant étoit bien loin d'éclairer toute cette vaste enceinte; et comme il étoit placé au fond de la caverne, il lui étoit impossible de voir ceux qui étoient à l'entrée, et qui se tenoient derrière un tas de broussailles qui les cachoit entièrement. Dinmont avoit eu la précaution de retenir Hazlewood avec une main, jusqu'à ce qu'il eût pu dire tout bas à Bertram : — Un ami, le jeune Hazlewood.

Ce n'étoit pas l'instant de se faire des compliments. Ils restèrent donc tous trois immobiles, silencieux comme les rocs qui les environnoient, et cachés derrière la pile de broussailles placée là probablement pour arrêter le vent froid de la mer, sans intercepter l'air entièrement. Cet amas de bois étoit composé principalement de branches jetées négligemment les unes sur les autres, de manière qu'à travers les intervalles qu'elles laissoient, nos trois amis pouvoient voir, à la lueur du brasier, ce qui se passoit dans le fond de cet antre, tandis qu'il étoit impossible qu'on les découvrit dans l'obscurité où ils se trouvoient.

Indépendamment de l'intérêt moral qu'offroit cette scène, et par les suites que Bertram pré-

voyoit qu'elle pourroit avoir pour éclaircir son sort, et par le danger qu'il couroit ainsi que ses compagnons, les effets d'ombre et de lumière qu'on y remarquoit auroient excité l'attention de tout spectateur désintéressé. La seule clarté constante qui éclairât la caverne étoit la lueur rougeâtre que répandoient les charbons embrasés dont la grille étoit remplie : de temps en temps une flamme vive ou une épaisse fumée lui succédoit, suivant que les branches que jetoit Hatteraick étoient plus ou moins propres à l'alimenter. Une vapeur étouffante s'élevoit jusqu'aux voûtes de la caverne, et puis laissoit échapper comme malgré elle une sombre lueur qui tournoit incertaine autour de la colonne de fumée, pour jeter soudain un plus vif éclat quand une branche plus sèche convertissoit la vapeur en flamme. Alors on pouvoit distinguer, plus ou moins, la figure d'Hatteraick, dont les traits durs et sauvages, prenant un caractère encore plus féroce par les sombres réflexions qui l'agitoient, et par le revers qu'il venoit d'éprouver, étoient bien assortis avec les rochers anguleux suspendus en arcades sur sa tête. Meg Merrilies, rôdant autour de lui, tantôt dans le foyer de la lumière, tantôt dans les ténèbres et la fumée, formoit un contraste frappant avec Hatteraick, que l'on voyoit toujours debout et le corps à demi penché sur la grille

enflammée, tandis qu'elle sembloit un spectre qui paroissoit et disparoissoit tour à tour.

Bertram sentit bouillir son sang à l'aspect d'Hatteraick. Il se souvenoit que, sous le nom de Jansen, qu'il avoit pris après le meurtre de Kennedy, il avoit été, ainsi que son lieutenant Brown, l'implacable tyran de son enfance. Il savoit d'ailleurs, partie d'après ses souvenirs imparfaits, partie d'après ce que lui avoient dit Mannerling et Pleydell, que cet homme avoit joué le principal rôle dans l'événement qui l'avoit ravi à ses parents et à son pays, et l'avoit exposé à tant de traverses et de dangers. Le cri de la vengeance retentissoit dans son cœur, et il pouvoit à peine s'empêcher de se précipiter sur le scélérat et de lui faire sauter le crâne; mais cette entreprise n'auroit pas été sans danger. La flamme qui éclaireroit l'affreux visage d'Hatteraick montrait aussi des nerfs qui annonçoient la force peu ordinaire dont il étoit doué, et faisoit voir à sa ceinture deux paires de pistolets et un sabre. Il n'étoit pas douteux qu'il ne se défendit avec le courage du désespoir, qui ajouterait encore à sa vigueur naturelle. A la vérité, il étoit peu probable qu'il pût résister à deux hommes tels que Bertram et Dinmont, sans compter leur nouvel associé Hazlewood, qui n'étoit point armé, et à qui la nature n'avoit pas donné un corps aussi robuste. Mais

Bertram sentit qu'il n'y avoit ni prudence ni courage à lui arracher une vie qui devoit être réservée pour l'échafaud; il réfléchit d'ailleurs qu'il étoit bien important pour lui de le prendre vivant; il se rendit donc maître de son indignation, et résolut d'attendre le signal, et de voir ce qui alloit se passer entre le scélérat et l'égyptienne.

— Et comment vous trouvez-vous? dit celle-ci avec le ton aigre et discordant qui lui étoit ordinaire. Ne vous ai-je pas dit ce qui vous arriveroit, et cela dans cette caverne même, où vous vous êtes réfugié après le meurtre.

— Tonnerre et tempête! Vieille sorcière, gardez vos antennes diaboliques jusqu'à ce qu'on vous les demande. Avez-vous vu Glossin?

— Non. Vous avez manqué votre coup, homme de sang. Vous n'avez rien à espérer du tentateur.

— Par l'enfer! si je le tenois par le gosier! Mais que vais-je donc faire?

— Mourir comme un homme, dit l'égyptienne, ou être pendu comme un chien.

— Pendu, fille de Satan! On n'a pas encore semé le chanvre pour faire la corde qui servira à me pendre.

— Il est semé, il est levé, il est coupé, et la corde est filée. Ne vous ai-je pas dit, quand vous avez enlevé le petit Henry Bertram, malgré toutes mes prières, qu'après avoir rempli ses destins en

pays étranger, il reviendrait à sa vingt-unième année? Ne vous ai-je pas dit que l'ancien feu s'éteindrait jusqu'à la dernière étincelle, mais que cette étincelle le rallumerait?

— Oui, vous me l'avez dit, mille tonnerres! et je crois que vous m'avez dit vrai. Ce chien de jeune Ellangowan m'a porté malheur toute ma vie. Et maintenant, grâce à la maudite imagination de Glossin, voilà mon équipage au diable, mon longre pris, mes barques détruites. Je n'avois pas assez de monde pour la manœuvre, encore moins pour me battre! Un bateau dragueur eût suffi pour le prendre. Et que diront les propriétaires? Ciel et enfer! je n'oserai de ma vie retourner à Flessingue!

— Vous n'aurez pas cet embarras.

— Et pourquoi dites-vous cela? qui vous fait parler ainsi?

Pendant ce dialogue, Meg ramassoit du bois sec qu'elle arrosa d'un peu d'eau-de-vie. Elle le jeta sur la grille, et une pyramide de flamme montant à l'instant jusqu'à la voûte, répandit une vive clarté. Alors répondant à la question d'Hatteraick d'un ton haut et ferme : — C'est que, dit-elle, *l'heure et l'homme sont arrivés!*

A ce signal Bertram et Dinmont, s'élançant comme un trait, se précipitèrent vers Hatteraick. Hazlewood, ne connoissant ni le plan d'attaque

ni le mot d'ordre, ne put les suivre qu'un instant après. Le scélérat, qui vit qu'il étoit trahi, tourna d'abord sa vengeance sur Meg Merrilies, et lui lâcha un coup de pistolet. Elle tomba en poussant un cri perçant et effroyable, qui tenoit le milieu entre le rire sardonique et l'expression de la douleur. — Je le savois, dit-elle en tombant.

Bertram, dans sa précipitation, se heurta le pied contre une des inégalités du roc, qui formoit le sol de la caverne, et trébucha. Cet accident fut heureux pour lui, car Hatteraick lui adressoit au même instant un coup de pistolet si bien ajusté, qu'il auroit logé la balle dans sa tête si elle se fût trouvée à sa hauteur ordinaire. Avant qu'il eût le temps de saisir un troisième pistolet, Dinmont se jeta sur lui, et s'efforça de le désarmer. Mais telle étoit la force du misérable, que malgré la force et la taille de Dinmont, il parvint à le jeter sur le brasier ardent, et il étoit sur le point de se rendre maître d'un de ses pistolets qui auroit été fatal au brave fermier, si Bertram et Hazlewood ne fussent arrivés à son secours. Tous trois se précipitant alors ensemble sur Hatteraick, parvinrent, non sans peine, à le terrasser, le désarmèrent, et le garottèrent de manière à ce qu'il ne pût faire un seul mouvement.

Cette lutte dura moins de temps qu'il n'en a fallu au lecteur pour en lire le récit.

Lorsque Hatteraick se vit ainsi dompté, après avoir fait encore un ou deux efforts désespérés pour se débarrasser, il resta sans mouvement, et sans prononcer une parole.

— Le voilà comme un blaireau mort, dit Dinmont; je l'aime autant comme cela. En faisant cette observation, le bon fermier secouoit les cendres et les charbons qui s'étoient attachés à son habit, et qui avoient même grillé quelques-uns de ses cheveux noirs.

Restez près de lui, lui dit Bertram, et qu'il ne fasse pas un mouvement, tandis que je vais voir si cette pauvre femme est morte ou vivante. Avec l'aide d'Hazlewood, il parvint à relever Meg Merrilies.

— Je savois que cela arriveroit ainsi, dit-elle, et c'est ainsi que cela devoit arriver.

La balle avoit pénétré dans la poitrine au-dessous du gosier. La blessure rendoit peu de sang, et Bertram, accoutumé aux effets des armes à feu, ne l'en crut que plus dangereuse.

— Bon Dieu! dit-il à Hazlewood, qu'allons-nous faire pour cette malheureuse femme?

Les circonstances ne permettoient ni à l'un ni à l'autre les explications nécessaires qu'ils se seroient données en toute autre occasion.

— Mon cheval, dit Hazlewood, est dans le bois à deux pas d'ici. Je vous ai suivis pas à pas

pendant plus de deux heures. Je vais aller chercher des gens sur qui on puisse compter. En attendant mon retour, gardez l'entrée de la caverne. À ces mots, il partit.

Bertram, après avoir bandé la blessure de Meg Merrilies aussi bien qu'il le put, se plaça près de l'ouverture de la caverne, un pistolet à chaque main. Diumont continua à monter la garde près d'Hatteraick. Un profond silence régna dans la caverne, et il n'étoit interrompu que par quelques gémissements que la douleur arrachoit à l'égyptienne, et par la respiration pénible du prisonnier.

CHAPITRE XXIII.

- « Entraîné loin des tiens , dans des lieux étrangers ,
- « Tu courus bien long-temps de dangers en dangers ,
- « Mais Dieu veilloit sur toi ; mais sa main protectrice
- « Snt arrêter tes pas au bord du précipice. »

Le Palais de justice.

APRÈS environ trois quarts d'heure , qui parurent à Bertram et à son ami au moins trois heures , attendu les inquiétudes et le danger de leur situation , on entendit la voix de Charles Hazlewood , qui crioit à l'entrée de la caverne : — Me voici , me voici ! je vous amène du monde.

— Arrivez ! dit Bertram , charmé de voir finir sa faction.

Hazlewood entra alors , suivi d'un officier de la justice de paix et de plusieurs hommes. Ils levèrent Hatteraick et le portèrent jusqu'au passage qui donnoit entrée dans la caverne , alors ils le couchèrent sur le dos , et le tirèrent par les pieds pour l'en faire sortir , car on ne put jamais le déterminer à aider lui-même à sa sortie par quelque mouvement ; il restoit entre leurs mains impassible et silencieux comme un cadavre : quand il fut hors de son antre , on le plaça sur ses jambes au milieu de trois ou quatre hommes qui veilloient

sur lui, et les autres s'occupèrent d'aller chercher Meg Merrilies.

Sortant du sein des ténèbres, et se trouvant exposé à la vive clarté du soleil, Hatteraick ébloui parut pouvoir à peine se soutenir. On voulut le faire asseoir sur un gros fragment de rocher qui se trouvoit sur le bord de la mer; alors roulant les yeux d'une manière effroyable, et le corps saisi d'une sorte de mouvement convulsif, il s'écria : — Non pas là! mille diables, non pas là! vous ne me ferez pas asseoir là!

Il ne prononça que ces mots, mais le ton horrible dont il les proféra faisoit assez voir ce qui se passoit dans son esprit, et le sens qu'il y attachoit.

On venoit aussi de faire sortir Meg Merrilies de la caverne, avec autant de soin et de précaution que son état l'exigeoit, et que le permettoit l'étroit et obscur passage qui en formoit l'unique issue. On se consulta alors sur le lieu où on la conduiroit.

Hazlewood, qui avoit envoyé chercher un chirurgien, proposa en attendant de la porter dans la chaumière la plus voisine. Mais elle s'écria aussitôt, avec plus de force qu'on n'auroit pu s'y attendre : — Non, non! à Derucleugh, à Derncleugh! ce n'est que là que l'esprit pourra se dégager du corps.

— Il faut la satisfaire, dit Bertram, sans quoi le trouble de son imagination rendra plus dangereux l'état de sa blessure.

On prit donc le chemin de la vieille tour, et elle sembloit réfléchir davantage à la scène qui venoit de se passer qu'à la mort qui s'approchoit d'elle.

— Ils étoient trois, disoit-elle, et pourtant je n'en avois amené que deux. Qui est donc le troisième? Est-ce *lui-même* qui est revenu pour travailler à sa vengeance?

Il étoit évident que l'arrivée subite d'Hazlewood, que l'obscurité, d'une part, et ensuite la blessure qu'elle avoit reçue ne lui avoient pas donné le temps de reconnoître, avoit produit beaucoup d'effet sur son imagination, et elle revenoit sans cesse sur ce sujet.

Hazlewood expliqua à Bertram comment il s'étoit trouvé là. Il ajouta que les ayant aperçus comme ils sortoient de Derncleugh, il les avoit constamment suivis sans les perdre de vue; qu'il étoit entré après eux dans la caverne avec le dessein de s'en faire reconnoître, quand sa main, dans les ténèbres, rencontra la jambe de Dinmont, ce qui auroit pu produire une fâcheuse catastrophe sans le courage et la présence d'esprit de ce brave fermier.

Quand on fut arrivé à la tour, l'égyptienne en

donna la clé. On entra, et on se disposoit à la placer sur le lit, quand elle s'écria d'un ton d'inquiétude : — Non ! non ! pas comme cela ! la tête du côté de l'orient !

Elle parut satisfaite dès qu'on l'eut placée comme elle le demandoit.

— N'y a-t-il pas dans les environs, dit Bertram, quelque ecclésiastique pour assister de ses prières cette malheureuse femme ?

Le ministre de la paroisse, qui avoit été précepteur de Charles Hazlewood, avoit appris, comme beaucoup d'autres personnes, que le meurtrier de Kennedy venoit d'être arrêté sur le lieu même où le crime avoit été commis, et qu'une femme étoit mortellement blessée. La curiosité, ou plutôt le sentiment de ses devoirs l'avoit amené à Derncleugh, et il entroit en ce moment dans la tour. Le chirurgien arriva en même temps et voulut sonder la blessure de Meg Merrilies ; mais elle refusa leurs secours. — Les hommes ne peuvent rien, dit-elle, pour me guérir ou me sauver. Laissez-moi dire ce que j'ai à dire, après cela vous ferez tout ce que vous voudrez. Qu'on ne me contrarie point ! Où est Henry Bertram ? Tous les assistants, excepté Hazlewood et Dinmont, se regardoient avec surprise, ce nom leur étant devenu étranger depuis long-temps !

— Oui, répéta-t-elle d'un ton plus élevé et plus

véhément, je dis *Henry Bertram d'Ellangowan*. Otez-vous du jour, et que je le voie.

Tous les yeux se tournèrent alors sur Bertram, qui s'avançoit vers la malheureuse femme. Elle lui prit la main. Regardez-le bien, dit-elle, et que tous ceux qui ont connu son père et son grand-père disent si ce n'est pas leur portrait vivant?

Un bruit confus s'éleva parmi ceux qui étoient présents. La ressemblance étoit trop parfaite pour ne pas les frapper.

— Maintenant, écoutez-moi, et que cet homme, ajouta-t-elle en montrant Hatteraick, qui, entouré de ses gardiens, étoit assis sur une vieille caisse, ose nier ce que je vais dire. Voici Henry Bertram, fils de Godefroy Bertram, baron d'Ellangowan. Voici l'enfant que Dirk Hatteraick enleva dans le bois de Warroch, le jour qu'il assassina le dourmer. J'y étois comme un esprit errant. Je voulois parcourir tout le bois avant de quitter le pays. Je sauvai la vie de l'enfant. Je priai, je conjurai Hatteraick de me le laisser; mais il l'emmena à travers les mers. Il a parcouru des pays lointains, et maintenant le voilà de retour pour rentrer dans ses biens. Et qui pourroit l'en empêcher? J'avois juré de garder le secret jusqu'à sa vingt-unième année révolue; je savois que jusqu'alors il devoit obéir au destin. J'ai gardé ce serment. Mais j'avois juré aussi, en moi-même, que si je vivois

assez pour voir son retour, je le ferois remonter au rang de ses pères, dût chaque échelon être un cadavre. J'ai gardé ce serment. Je serai un des échelons. Cet homme-là, en montrant Hatteraick, en sera un autre, et ce ne sera pas le dernier.

Le ministre fit observer qu'il étoit fâcheux qu'une telle déclaration ne fût pas reçue dans les formes légales; et le chirurgien, qu'il étoit indispensable d'examiner l'état de sa blessure, avant de la fatiguer par de nouvelles questions. Mais quand Meg vit que tout le monde sortoit de la chambre et que l'on emmenoit Hatteraick, afin de laisser le chirurgien exercer tranquillement ses fonctions, elle se souleva, et l'appela à haute voix :

— Dirk Hatteraick, nous ne nous reverrons plus avant le dernier jour des jours. Reconnoissez-vous que j'ai dit la vérité?

Il tourna vers elle son front endurci, en lui lançant un regard féroce, sans prononcer un seul mot.

— Dirk Hatteraick, vous dont les mains sont couvertes de mon sang, osez-vous nier un seul mot de ce que vient de vous dire ma voix mourante?

Il continua de la regarder avec une expression de rage et de satisfaction, remua les lèvres, et ne répondit rien.

— Adieu donc! que le Ciel vous pardonne!

votre main a donné la force à mon témoignage. Pendant ma vie, j'étois une égyptienne, une folle, une vagabonde; j'ai été bannie, frappée de verges, marquée d'un fer chaud. J'ai mendié mon pain de porte en porte, j'ai été chassée de village en village comme un chien égaré. Qui auroit ajouté foi à mes paroles? Mais aujourd'hui je suis une femme mourante, et mes paroles ne tomberont pas à terre comme mon sang que vous avez versé.

Elle cessa de parler, et il ne resta dans la chambre que deux ou trois femmes et le chirurgien. Après avoir examiné sa blessure, il remua la tête, et céda sa place au ministre.

Un constable, prévoyant qu'il faudroit conduire Hatteraick en prison, avoit arrêté sur la route une chaise de poste qui retournoit à vide à Kippletringan. Le postillon, notre ami Jack Jabos, ayant appris ce qui se passoit à Derncleugh, laissa son équipage à la garde d'un enfant, comptant peut-être moins encore sur ses soins que sur la sagesse et la tranquillité que l'âge avoit données à ses chevaux, et courut à toutes jambes vers le lieu de la scène pour avoir sa part du spectacle. Il arriva dans l'instant où le groupe de fermiers et de paysans, dont le nombre augmentoit à chaque instant, ayant satisfait leur curiosité en contemplant les traits durs et farouches d'Hatteraick, donnoient toute leur attention à Bertram. Les

gens âgés surtout, qui avoient vu son père dans sa jeunesse, reconnoissoient la vérité des discours de Meg Merrilies.

Mais la circonspection fait le caractère distinctif des Écossais; ils songèrent qu'un autre étoit en possession du domaine d'Ellangowan, et se contentèrent de se communiquer à voix basse leurs remarques et leurs réflexions.

Mais Jack Jabos, s'ouvrant un passage au milieu du cercle, n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur Bertram, qu'il recula deux pas en arrière, en s'écriant à haute voix : — Aussi sûr que je respire, c'est le vieux Ellangowan ressuscité et rajeuni!

Cette déclaration spontanée, faite en public par un homme sans intérêt et sans prévention, fut une étincelle électrique qui se communiqua en un instant à tous les spectateurs. — Vive Bertram! crioit-on de toutes parts! vive l'héritier des Ellangowan! qu'il reprenne la place de ses pères!

— Je puis en parler, disoit l'un, il y a soixantedix ans que je vis dans ce pays.

— Il y en a le double, disoit l'autre, que moi et les miens y demeurons. Je dois connoître le regard d'un Bertram!

— Il y a trois cents ans, dit un autre vieillard, que nous y demeurons, de père en fils. Je vendrois jusqu'à ma dernière vache pour voir le jeune laird rentrer dans ses droits.

Les femmes, qui aiment toujours le merveilleux, et dont l'intérêt s'accroît quand il a pour objet un beau jeune homme, n'étoient pas les moins empressées à partager l'enthousiasme général. — C'est le portrait de son père! s'écrioient-elles, que le Ciel le protège! Les Bertram ont toujours été les amis du pays!

— Ah! disoient quelques-uns, si sa pauvre mère, qui est morte de chagrin de sa perte, avoit vécu pour voir un pareil jour!

— Il faut qu'il rentre dans son bien! crioient quelques autres, et si Glossin prétend garder le château, nous le mettrons dehors avec nos ongles.

Dinmont, qui étoit connu de plusieurs cultivateurs du pays, s'en trouvoit aussi entouré. Il ne demandoit pas mieux que de conter tout ce qu'il savoit de son ami, et de se faire honneur de la part qu'il avoit eue à tout ce qui venoit de se passer. On l'écoutoit avec attention, et son témoignage ajoutoit encore à l'enthousiasme et à l'allégresse. Enfin, la froideur et la réserve écossaises dispa-roissoient en ce moment comme lorsque la neige se fond sous une pluie douce et abondante, et que le torrent entraîne digues et écluses.

Le bruit de ces acclamations interrompit les prières du ministre. Meg, qui étoit plongée dans un de ces accès léthargiques qui précèdent nos

derniers instants , parut se ranimer , et reconvra la parole :

— Entendez - vous ? entendez-vous ? il est reconnu ! il est reconnu ! Je ne vivois que pour cela. Je suis une pécheresse , mais si ma malédiction a causé ses malheurs , ma bénédiction les a réparés. Je voudrois à présent en avoir dit davantage , mais il n'y a plus moyen. Attendez , continua-t-elle en étendant la main vers la fenêtre étroite qui laissoit pénétrer une vive clarté dans la chambre , retirez-vous du jour ! que je le voie encore une fois ! Mais les ténèbres sont dans mes yeux , ajouta-t-elle en retombant sur son lit , après avoir inutilement cherché à distinguer les objets. Tout est fini !

« L'esprit s'en va ,
« La mort est là , »

Et retombant sur son grabat , elle expira sans pousser un seul gémissément.

Le ministre et le chirurgien dressèrent une espèce de procès-verbal de tout ce qu'elle avoit dit , en regrettant qu'elle n'eût pas été interrogée juridiquement , mais moralement convaincus de la vérité de ses déclarations.

Hazlewood fut le premier à faire à Bertram son compliment sur l'espoir qu'il avoit plus que jamais de recouvrer son nom , et le rang qui lui

appartenoit dans la société. Les spectateurs, qui avoient appris de Jack Jabos que Bertram étoit la personne qui avoit blessé le jeune Hazlewood, bénissoient la générosité de ce dernier, et mêloient son nom à celui de Bertram dans leurs acclamations.

Quelques-uns cependant demandèrent au postillon comment il n'avoit pas été frappé de la ressemblance qu'il venoit de remarquer, lorsqu'il avoit vu Bertram à Kippletringan quelques jours auparavant.

— Que diable ! répondit-il fort naturellement, qui songeoit alors au vieux Ellangowan ? Quand j'ai entendu dire tout à l'heure que le jeune laird étoit retrouvé, j'ai cherché dans la foule, et la ressemblance m'a sauté aux yeux. On ne peut pas s'y tromper : il ne faut que le regarder une seule fois !

Pendant la dernière partie de cette scène, la férocité d'Hatteraick sembla un moment ébranlée. On observa qu'il fronçoit le sourcil, qu'il tâchoit avec ses mains liées d'enfoncer son chapeau sur son front ; qu'il regardoit avec inquiétude sur la route, comme impatient de voir arriver la voiture qui devoit l'emmener.

Ce changement extérieur ne venoit pas d'un changement dans ses dispositions ; mais il craignoit que l'effervescence du peuple ne finit par

le prendre pour objet. M. Hazlewood ne tarda pas à le délivrer de cette appréhension en ordonnant qu'on le conduisit à la chaise de poste, et qu'on le menât à Kippletringan chez M. Mac-Morlan, qui en disposeroit comme il le jugeroit convenable. Il lui avoit déjà dépêché un exprès pour l'avertir de ce qui venoit d'arriver.

— Maintenant, dit-il à Bertram, je serois bien charmé que vous voulussiez m'accompagner à Hazlewood; mais, comme je me flatte que cela pourra vous être plus agréable dans quelques jours qu'en ce moment, je vous demande la permission de vous suivre à Woodbourne. Mais vous êtes à pied.

— Si le jeune lord vouloit prendre mon cheval? ou le mien? ou le mien? s'écrièrent une demi-douzaine de voix.

— Acceptez le mien, dit un bon vieillard, et consentez à le regarder comme à vous dès ce moment. Il fait dix milles par heure, sans qu'on ait besoin de fouet ni d'éperon.

Bertram accepta le cheval à titre de prêt, et fit à la foule qui l'environnoit ses remerciements pour les marques d'attachement qu'il en recevoit.

Tandis que le propriétaire du cheval, tout joyeux de la préférence, envoyoit chez lui un messager pour chercher sa selle neuve, un autre pour bien l'étriller avec du foin sec, un troisième

pour emprunter les étriers argentés de Tom Dumkienson, et qu'il exprimoit à Bertram son regret de ne pas avoir le temps de faire manger l'avoine à son cheval, afin qu'il pût connoître tout son mérite, celui-ci, prenant le ministre par la main, entra avec lui dans la tour, et en ferma la porte.

Il regarda quelques instants en silence le corps de Meg Merrilies, dont les traits, quoique déformés par la mort, conservoient encore le caractère d'énergie qui lui avoit assuré pendant sa vie une sorte de supériorité sur la horde dans laquelle elle étoit née.

Le jeune capitaine essuya les larmes qui s'échappoient involontairement de ses yeux, en voyant cette malheureuse femme qu'il regardoit comme victime de sa fidélité envers sa famille et de son affection pour lui. — Croyez-vous, dit-il au ministre, qu'il lui restoit assez de connoissance pour comprendre vos prières, et y donner l'attention convenable à un mourant.

— Mon cher Monsieur, répondit celui-ci, je crois qu'elle en avoit assez pour m'entendre et se joindre à mes prières; mais espérons que nous sommes jugés d'après nos foibles lumières, et les moyens que nous avons eus de nous instruire des vérités de la morale et de la religion. Cette femme, vivant au sein d'un pays chrétien, pouvoit être regardée comme une véritable païenne. Souve-

nous que les erreurs et les fautes d'une vie passée dans l'ignorance furent rachetées par des preuves d'un dévouement désintéressé qui a été presque jusqu'à l'héroïsme. Confions-la avec crainte, mais non sans espérance, à la miséricorde de celui qui peut seul balancer nos offenses et nos crimes, avec nos efforts vers la vertu.

— Puis-je vous prier, dit Bertram, de veiller à ce que les funérailles de cette pauvre femme se fassent avec décence? J'ai entre les mains quelques effets qui lui appartiennent. En tout événement je me charge de tous les frais. Vous pourrez avoir de mes nouvelles à Woodbourne.

En ce moment Dinmont, à qui un de ses amis avoit prêté un cheval, frappa à la porte, et vint l'avertir que tout étoit prêt pour le départ. Bertram et Hazlewood recommandèrent à ceux qui les entouroient, et dont le nombre étoit dans ce moment de plusieurs centaines, de contenir dans les bornes raisonnables les explosions de leur joie, parce qu'un zèle trop indiscret pourroit nuire aux intérêts du jeune laird, comme ils le nommoient, et partirent au milieu de leurs acclamations.

En passant près des chaumières ruinées, Dinmont dit à Bertram : — Je suis bien sûr, capitaine, que quand vous serez rentré dans vos biens, vous n'oublierez pas de bâtir ici une petite chaumière.

Je le ferois moi-même, ou le diable m'emporte, si cela n'étoit en meilleures mains. Cependant, après ce qu'elle nous a dit, je ne me soucierois pas d'y demeurer. Je ne ferois qu'y rêver de sorcières, d'esprits et de revenants.

Ils ne tardèrent pas à arriver au château de Woodbourne. La nouvelle de leur exploit les y avoit déjà précédés, et toute la famille les attendoit dans l'avenue pour les féliciter.

— Si vous me revoyez en vie, dit Bertram à Lucy qui étoit accourue la première vers lui, quoique les yeux de Julie l'eussent prévenue, c'est à ces deux bons amis que vous le devez.

Lucy témoigna sa satisfaction et sa reconnaissance à Hazlewood par une révérence modeste, et mieux encore par la rougeur qui couvrit son visage, et tendit avec amitié la main à Dinmout. Le bon fermier, dans l'enthousiasme de sa joie, ne se contenta pas de ce qui lui étoit accordé, et l'embrassa cordialement. Voulant en même temps excuser cette liberté : — Bien des pardons, Mademoiselle, lui dit-il, je vous regardois en vérité comme une de mes filles. Le capitaine est si bon ! cela fait qu'on s'oublie.

Le vieux Pleydell s'avançant alors : — Si ce sont là les honoraires, dit-il...

— Doucement, monsieur Pleydell, doucement,

dit Julie, oubliez-vous que vous avez reçu les vôtres d'avance hier soir ?

— Cela peut être, répondit-il en riant, mais si je ne mérite pas double salaire de vous et de Lucy demain matin, en interrogeant Dirk Hatteraick, je veux que... Vous verrez, colonel, et vous, malicieuses, vous l'entendrez, si vous ne le voyez pas.

— C'est-à-dire, si nous voulons l'entendre, monsieur Pleydell.

— N'y a-t-il pas deux contre un que vous le voudrez ? La curiosité ne vous apprend-elle pas l'usage de vos oreilles ?

— Je vous assure, monsieur Pleydell, que de vieux garçons malins comme vous, mériteroient bien que nous leur apprissions l'usage de nos mains.

— Réservez-les pour la harpe, ma charmante amie, cela vaudra mieux pour tout le monde.

Tandis que miss Mannering et l'avocat babiloient ainsi, Mannering présentait à Bertram un homme qui lui étoit inconnu.

— Voici, mon cher Monsieur, M. Mac-Morlan.

— Celui à qui ma sœur dut un asile, dit Bertram en l'embrassant, quand elle se trouva sans amis, sans parents.

Dominus s'avança à son tour, voulut sourire,

et ne fit qu'une grimace, essaya de parler, et ne produisit qu'une espèce de sifflement qui effraya tout le monde; enfin ne pouvant résister à son émotion, il se retira pour soulager son cœur aux dépens de ses yeux.

Nous n'essaierons pas de dépeindre le plaisir et le bonheur dont on jouit à Woodbourne pendant cette heureuse soirée.

CHAPITRE XXIV.

- « Tel qu'un singe, surpris au milieu du pillage,
- « Montre, en grinçant les dents, son dépit et sa rage ;
- « Tel rugit dans les fers l'infâme scélérat,
- « Quand il voit mettre au jour son obscur attentat. »

LE COMTE BASILE.

IL y eut le lendemain matin un grand mouvement à Woodbourne, à cause de l'interrogatoire de Dirk Hatteraick, qui devoit avoir lieu à Kippletringan.

M. Pleydell, qui étoit toujours sur la liste des juges de paix du comté, ayant procédé dans le temps à l'information qui avoit eu lieu après la mort de Frank Kennedy, et dont l'expérience et les talents étoient généralement connus, reçut de Mac-Morlan, de sir Robert Hazlewood, et d'un autre juge de paix des environs, l'invitation de venir présider le tribunal, et de se charger de l'interrogatoire. On engagea le colonel Mannerling à assister à la séance, où il ne s'agissoit que d'une instruction préparatoire au jugement. Le tribunal s'étant formé, Pleydell fit un résumé de l'ancienne information, et fit comparoître de nouveau ceux des témoins qui avoient été entendus alors et qui étoient encore vivants. Il interrogea

ensuite le ministre et le chirurgien qui avoient assisté Meg Merrilies dans ses derniers moments; ils déclarèrent qu'elle avoit positivement et distinctement affirmé plusieurs fois qu'elle avoit été témoin de la mort de Kennedy, assassiné par Dirk Hatteraick et quelques hommes de son équipage; qu'elle ne s'étoit trouvée là qu'accidentellement; qu'elle pensoit que l'ayant rencontré dans l'instant où, par suite des avis qu'il avoit donnés, ils venoient de perdre leur vaisseau, la vengeance les avoit portés à commettre ce crime; qu'elle avoit ajouté qu'un témoin de ce crime, Gabriel Faa, son neveu, vivoit encore, mais qu'il avoit refusé d'y participer; qu'une autre personne en avoit eu connoissance après qu'il avoit été commis, et en avoit profité, mais pas davantage. Ils n'oublièrent pas de faire mention de sa déclaration que c'étoit elle qui avoit sauvé l'enfant; qu'on l'avoit arraché de ses bras, et que les contrebandiers l'avoient emmené en Hollande. On eut soin de consigner le tout sur le procès-verbal.

On amena ensuite Dirk Hatteraick bien garrotté, bien enchaîné, précaution qu'il devoit à l'un des constables, qui l'avoit reconnu pour l'homme qui s'étoit échappé peu de temps auparavant. On lui demanda son nom, point de réponse; sa profession, même silence; plusieurs

autres questions lui furent faites, il resta toujours muet.

Pleydell essuya les verres de ses lunettes, et examina avec attention la figure du prisonnier. — Voilà, dit-il tout bas au colonel, le coquin de plus mauvaise mine que j'aie encore vu; mais patience, je sais comment le travailler. Constable, faites entrer Soles, Soles le cordonnier. Soles, vous souvenez-vous d'avoir mesuré des pas dont la terre portoit l'empreinte dans le bois de Warroch, en novembre 17..? Soles se rappela parfaitement cette circonstance.

— Lisez ce papier. Est-ce bien là le résultat de votre travail? Le reconnoissez-vous?

Soles répondit affirmativement.

— Prenez les souliers qui sont sur cette table, mesurez-les, et voyez si leur mesure répond à quelqu'une des empreintes dont vous avez pris note?

Le cordonnier obéit, et répondit qu'ils étoient exactement semblables à la plus grande empreinte.

— Nous prouverons, dit Pleydell à part à Manner, que les souliers ont appartenu à Brown, lieutenant d'Hatteraik, le drôle que vous avez salué d'un coup de fusil bien ajusté à Woodbourne. On les a trouvés dans la petite tour ruinée de Derncleugh.

— Maintenant, Soles, mesurez avec soin le pied du prisonnier.

Mannering, qui ne perdoit pas de vue Hatteraick, s'aperçut qu'il étoit saisi d'un tremblement involontaire.

— Maintenant, Soles, voyez si cette mesure convient à quelque autre empreinte?

Le cordonnier examina la note, et ayant mesuré une seconde fois le pied du prisonnier : — Il n'y a pas, dit-il, la différence d'un cheveu avec une empreinte plus large et plus courte que la précédente.

Le génie d'Hatteraick l'abandonna en ce moment.

— Mille diables ! s'écria-t-il, comment pouvoit-il y avoir des traces de pied sur la terre quand elle étoit gelée, et aussi dure que la plus dure pierre.

— Dans la soirée, capitaine Hatteraick, cela est vrai, mais non pas dans la matinée. Voudrez-vous me dire où vous étiez, et ce que vous faisiez le jour dont vous avez conservé un souvenir si précis ?

Hatteraick avoit eu le temps de reconnoître son étourderie, et un silence obstiné fut toute sa réponse.

— Consignez son observation sur le procès-verbal, dit Pleydell à son clerc.

En ce moment la porte de la salle s'ouvrit, et,

an grand étonnement de tous ceux qui s'y trouvoient, on vit entrer M. Gilbert Glossin.

Ce respectable personnage avoit appris par ses espions que les déclarations faites en mourant par Meg Merrilies ne l'inculpoient nullement, et qu'elle ne l'avoit pas nommé. Cette circonstance n'étoit pas due aux ménagements qu'elle auroit eus pour lui, mais au court intervalle qui avoit séparé l'instant de sa blessure de celui de sa mort, et qui n'avoit pas permis de l'interroger juridiquement. Il crut donc qu'il n'avoit à craindre que les aveux que pourroit faire Hatteraick, et il résolut de faire face à l'orage, et de se réunir à ses confrères occupés à son interrogatoire. — Je trouverai moyen, pensoit-il, de faire sentir à ce coquin que son intérêt et le mien exigent qu'il garde le silence; d'ailleurs je donnerai, en me présentant, une preuve d'innocence, de confiance en moi-même. S'il faut que je perde le domaine, il faut que.... Mais non, non. Espérons mieux.

Il fit, en entrant, un profond salut à sir Robert Hazlewood. Celui-ci, qui commençoit à soupçonner que son plébéien voisin avoit voulu se servir de lui comme le singe de la patte du chat, lui fit une légère inclination de tête, prit du tabac, et tourna la tête d'un autre côté.

— Votre très-humble serviteur, monsieur Gorsand.

— Je vous salue, monsieur Glossin, répondit sèchement M. Gorsand, qui composoit sa figure, *regis ad exemplar*, c'est-à dire d'après celle du baronnet.

— Mac-Morlan, mon digne ami, comment vous portez-vous? Toujours occupé de vos devoirs?

— Hum! dit Mac-Morlan, sans faire grande attention ni au salut ni au compliment.

— Colonel Mannering!

Une profonde inclination de Glossin n'obtint du colonel qu'un léger mouvement de tête.

— Monsieur Pleydell, je n'aurois pas osé espérer que dans un moment de session vous pussiez venir nous aider, nous autres pauvres juges de campagne!

Pleydell prit une prise de tabac, et jeta sur lui un regard où l'on pouvoit voir l'ironie et le sarcasme. — Je vais lui apprendre, disoit-il en lui-même, la valeur de l'ancienne maxime, *ne accesseris in concilium antequàm voceris*.

— Mais je vous interromps peut-être, Messieurs. La séance est-elle commencée?

— Bien loin que vous nous interrompiez, monsieur Glossin, dit Pleydell, je suis enchanté de vous voir ici, car je suis convaincu qu'avant que nous nous séparions votre présence pourra nous être nécessaire.

— Eh bien, Messieurs, dit Glossin, approchant

une chaise de la table, et s'emparant de quelques-uns des papiers qui la couvroient, où en est-on? qu'a-t-on fait? où sont les déclarations?

— Greffier, donnez-moi ces papiers, dit Pleydell. J'ai une manière de les arranger qui n'est qu'à moi. Dès que quelqu'un y touche, monsieur Glossin, je ne m'y reconnois plus. Prenez patience, nous ne tarderons pas à avoir besoin de vous.

Glossin, réduit ainsi à un état d'inaction, jeta un coup d'œil sur Hatteraick, mais ne put voir sur son front soucieux que les traits de la haine qui le dévorait contre tout ce qui l'entourait.

— Messieurs, dit-il, pourquoi donc ce pauvre misérable est-il chargé de fers si pesants? Il n'est encore ici que pour être interrogé. C'étoit prévenir indirectement le prisonnier qu'il avoit un ami.

— Ne savez-vous pas qu'il s'est déjà sauvé une fois? lui dit Mac-Morlan sèchement.

Cette réplique réduisit Glossin au silence.

On fit alors entrer Bertram, qui, au désespoir de Glossin, fut accueilli de la manière la plus amicale, même par sir Robert Hazlewood. Il fit le récit des souvenirs qu'il avoit conservés de son enfance, avec cette candeur et cette naïveté qui est la meilleure preuve de la bonne foi.

— Messieurs, dit Glossin en se levant, il me

semble que vous instruisiez un procès civil plutôt qu'une affaire criminelle. Comme vous ne pouvez ignorer les suites qu'auroient pour moi les prétentions que ce jeune homme annonce, je vous demande la permission de me retirer.

— Non pas, s'il vous plaît, mon cher Monsieur, dit Pleydell, nous avons grand besoin de vous. Mais qu'avez-vous à dire des prétentions de ce jeune homme? Je n'ai pas la moindre envie de vous empêcher d'y répondre, si vous le pouvez.

— Monsieur Pleydell, je vais vous expliquer l'affaire en un mot. Ce jeune homme, que je crois un fils naturel de feu Godefroy Bertram, parcourt ce pays depuis quelques semaines sous différents noms, cabalant avec une vieille folle qui, m'a-t-on dit, vient d'être tuée dans une dispute; vivant avec des égyptiens et d'autres vagabonds; excitant les vassaux contre leurs seigneurs; et qui enfin, comme le sait fort bien sir Robert Hazlewood. ..

— Sans vous interrompre, monsieur Glossin, dit Pleydell, je vous demande si vous savez qui est ce jeune homme.

— Je crois, et je pense que ce prisonnier le sait, dit-il en montrant Hatteraick, que c'est le fils naturel de feu Ellangowan et de Jeannette Lightoheel, qui épousa ensuite Hewit, charpentier de vaisseaux, demeurant dans le comté d'An-

nan. Son nom est Godefroy Bertram Hewit, et c'est sous ce nom qu'il est entré au service de la *royale Caroline*, yacht des douanes.

— Hé, dit Pleydell, l'histoire ne manque pas de vraisemblance. Mais sans parler de la différence d'âge, de teint, de cheveux, etc... Jeune homme, avancez !

Un jeune marin s'approcha.

— Voilà le véritable Godefroy Bertram Hewit. Il est arrivé hier de Liverpool. Il est lieutenant d'un vaisseau de la compagnie des Indes, et s'il n'est pas arrivé en ce monde par la meilleure porte, au moins vous voyez qu'il est en train d'y faire son chemin.

Quelques questions furent faites à ce jeune homme par les autres juges de paix. Pendant ce temps Pleydell prit sur la table le portefeuille d'Hatteraick. Le misérable fronça le sourcil à cette vue, et ce mouvement n'échappa point à l'œil pénétrant du magistrat. Il remit le portefeuille sur la table, il prit quelques autres papiers, et au même instant l'intérêt que le prisonnier prenoit à sa recherche parut refroidi. Il faut, dit-il en lui-même, qu'il y ait quelque chose de particulier dans ce portefeuille. Il le reprit, l'examina avec plus d'attention, et finit par y découvrir un secret. Étant parvenu à l'ouvrir, il en tira trois papiers sur lesquels il ne fit que jeter les yeux un

instant. Alors, se tournant vers Glossin, il le pria de lui dire s'il avoit été présent à la recherche que l'on avoit faite de Kennedy et du jeune Henry, le jour du meurtre du premier et de la disparition du second.

— N...on, c'est-à-dire, oui, dit Glossin, pressé par le trouble de sa conscience.

— Et comment se fait-il donc qu'ayant des rapports si intimes avec le vieux Ellangowan, vous n'ayez pas comparu devant moi pour faire votre déclaration ?

— Le jour même où ce malheur arriva, une affaire importante me fit partir pour Londres.

— Greffier, mentionnez cette réponse. Et cette affaire, monsieur Glossin, étoit sans doute la négociation de ces trois traites tirées par vous sur MM. Van Beest et Van Bruggen, et acceptées pour eux par un sieur Dirk Hatteraick, le jour même de l'assassinat ?

Glossin changea de figure, et chacun s'en aperçut.

— Ces pièces viennent à l'appui du compte qu'a rendu de votre conduite en cette occasion le nommé Gabriel Faa, que nous avons fait arrêter, et qui a été témoin de tout ce qui s'est passé entre vous et l'honnête homme dont les fers vous inspiroient tout à l'heure tant de compassion. Avez-vous quelque chose à répliquer ?

— Monsieur Pleydell, dit Glossin qui avoit retrouvé son sang-froid, si vous étiez mon conseil, vous ne me donneriez pas l'avis de répondre sur-le-champ à une accusation faite par le dernier des misérables, et qu'il paroît disposé à soutenir par le parjure.

— Mon avis seroit dicté par l'opinion où je serois que vous êtes innocent ou coupable. Mais, dans le cas où vous vous trouvez, je crois que vous prenez le parti le plus sage. Vous sentez sans doute que nous devons décerner un mandat d'arrêt contre vous ?

— Et pourquoi, Monsieur ? est-ce comme prévenu de meurtre ?

— Non, mais comme ayant pris part à un enlèvement d'enfant.

— C'est un délit qui admet la caution.

— Pardonnez-moi, ce crime est un *plagium*, et *plagium* c'est *félonie* ¹.

— Vous vous trompez, monsieur Pleydell, je n'ai qu'à vous citer Torrence et Waldie. Vous devez vous rappeler que ces deux femmes avoient promis à des élèves en chirurgie de leur fournir un cadavre d'enfant. Voulant faire honneur à leur engagement, et ne pas tromper l'attente des

¹ Le mot de *félonie* s'applique en Angleterre à tout crime entraînant peine de mort, au-dessous du crime de haute trahison.

étudiants, elles volèrent un enfant, le tuèrent, et leur livrèrent son corps pour trois schellings et demi ¹. Elles furent condamnées à être pendues, mais à cause du meurtre, et non à cause du *plagium*. Vos lois civiles vous emportent un peu trop loin.

— Tout cela est fort bien, Monsieur; mais, en attendant que tout cela s'éclaircisse devant le tribunal supérieur, vous irez visiter la prison du comté. Constables, emmenez M. Glossin et Hatteraick, et veillez à ce qu'ils ne puissent avoir aucune communication entre eux.

Quand ils furent partis, on fit comparoître l'égyptien Gabriel, que Bertram reconnut sur-le-champ pour le chasseur de renards qu'il avoit vu à Charles-Hope. Il avoua qu'il avoit déserté de la chaloupe canonnière du capitaine Pritchard, et qu'il avoit été rejoindre les contrebandiers avant l'action. Il déclara que Dirk Hatteraick avoit mis lui-même le feu à son lougre, et à la faveur de la fumée s'étoit sauvé dans ses barques avec son équipage et presque toute sa cargaison; qu'ils se réfugièrent dans la caverne du promontoire de Warroch, où ils se proposoient de rester jusqu'à la nuit; qu'Hatteraick, Van Beest Brown, son lieutenant, et trois autres

¹ 4 liv. 4 sous.

dont il faisoit partie, en sortirent pour voir quelques-uns de leurs affidés dans le voisinage : que sans y penser ils avoient rencontré Kennedy ; que Brown et Hatteraick , sachant qu'il étoit la cause de leur désastre , avoient résolu de le tuer , et l'avoient effectivement assassiné , sans qu'il y participât en rien ; que chacun d'eux avoit alors regagné la caverne par différentes routes ; que là Hatteraick leur racontoit qu'après avoir précipité Kennedy du haut de la montagne , voyant qu'il respiroit encore , il étoit parvenu , à l'aide de Brown , à détacher et à faire rouler sur lui un gros fragment de rocher ; que tout à coup Glossin avoit paru au milieu d'eux ; qu'Hatteraick avoit acheté sa discrétion au prix de la moitié des marchandises qu'il avoit sauvées , et pour lesquelles il lui avoit fourni trois traites sur la maison Van Beest et Van Bruggen ; et à la charge d'emmener en Hollande le petit Henry , de manière qu'on n'en entendit jamais parler en Écosse ; qu'il avoit toujours suivi des yeux Bertram jusqu'à son arrivée des Indes ; que là il l'avoit perdu de vue , et ne l'avoit reconnu qu'à Charlies-Hope ; qu'il avoit informé de son retour sa tante Meg Merrilies et Hatteraick , qu'il savoit alors sur la côte ; que l'égyptienne l'avoit beaucoup grondé de ce qu'il avoit donné cet avis au capitaine contrebandier ; qu'elle lui avoit déclaré qu'elle feroit

tout ce qui seroit en son pouvoir pour rétablir le jeune Ellangowan dans ses droits, quand même il faudroit pour cela agir contre Dirk Hatteraick : que plusieurs égyptiens l'avoient aidée comme lui dans tout ce qu'elle avoit fait à cet égard, parce qu'ils étoient persuadés qu'elle n'agissoit que par inspiration, et qu'ils obéissoient à ses ordres sans examen ni réflexion, le respect qu'ils avoient pour elle ne leur permettant que de les exécuter ; que par suite de ses desseins elle avoit remis à Bertram le trésor de la caste, dont elle avoit la garde ; que plusieurs égyptiens étoient mêlés dans la foule, le jour de l'attaque de la douane de Portanferry, afin de sauver Bertram, ce qu'il avoit fait lui-même ; enfin que sa tante lui avoit toujours dit qu'Henry Bertram devoit avoir autour du cou quelque chose qui constateroit sa naissance ; que c'étoit un talisman qu'avoit fait pour lui un savant d'Oxford, et qu'elle avoit persuadé aux contrebandiers que, si on le lui retiroit, cela leur porteroit malheur.

Ici Bertram tira de sa poitrine un petit sac de velours qu'il avoit porté depuis son enfance, et dont les contrebandiers lui avoient effectivement recommandé d'avoir grand soin. Il ajouta qu'il l'avoit conservé dans l'espérance qu'il pourroit servir un jour à faire connoître sa naissance.

On l'ouvrit à l'instant même, et sous une

double enveloppe de parchemin, on trouva un thème de nativité que le colonel reconnut aussitôt pour son ouvrage. Il avoua que la première fois qu'il avoit paru en Écosse il s'étoit amusé à y jouer le rôle d'astrologue, et fournit par-là une nouvelle preuve de l'identité du jeune Bertram.

— Maintenant, dit Pleydell à son clerc, dressez les mandats d'arrêt pour faire conduire en prison Glossin et Hatteraick jusqu'à ce que leur procès soit instruit. J'en suis fâché pour Glossin.

— Eh mon Dieu! dit Mannering, c'est celui des deux qui mérite le moins de compassion! si l'autre est un scélérat, au moins il a du courage, de la résolution!

— Cela est juste, colonel; il est tout naturel que vous vous intéressiez au brigand, et moi au fripon. C'est l'effet du métier. Mais, je vous le dis, Glossin auroit été un joli avocat, s'il n'avoit pas pris du goût pour le mauvais côté de la profession.

— La médisance diroit qu'il n'en seroit pas plus mauvais avocat pour cela.

— La médisance mentiroit, comme cela arrive souvent. Les lois sont comme le laudanum. Il est plus aisé de l'employer à tort et à travers comme un charlatan, que d'en faire un usage prudent comme un bon médecin.

CHAPITRE XXV.

« Incapable de vivre ou de mourir ! — ô cœur de pierre !

« Allons, qu'on le conduise à l'échafaud. »

• *Mesure pour Mesure. SHAKSPEARE.*

LA prison du comté étoit un de ces vieux donjons qui subsistoient encore , à la honte de l'Écosse, il y a peu d'années. Lorsque les prisonniers et leurs gardes y furent arrivés, Hatteraick , dont on connoissoit la force et la violence , fut placé dans un cachot que l'on appeloit la salle des condamnés. C'étoit une assez grande chambre , tout au haut de la prison. Elle étoit traversée dans toute sa longueur par une barre de fer de la grosseur du bras d'un homme au-dessus du coude , placée à la hauteur d'environ six pouces du plancher , et solidement scellée dans le mur aux deux bouts. On passa les jambes d'Hatteraick dans deux anneaux de fer qu'on riva sur lui , et auxquels tenoit une chaîne d'environ quatre pieds , dont l'autre bout étoit attaché à un autre anneau de même métal , passé dans la barre dont nous venons de parler. Ainsi un prisonnier pouvoit se promener d'un bout à l'autre de la chambre , sans s'éloigner de la barre à une plus grande dis-

taunce que ne le permettoit la chaîne. Le geôlier, après s'être assuré de lui de cette manière, retira les fers qu'il avoit aux mains, et le laissa, à cela près, en toute liberté.

Glossin, qui y arriva bientôt après lui, fut traité avec plus de ménagement. En considération de son rang dans la société, de l'éducation qu'il avoit reçue, on ne lui fit pas l'affront de le mettre aux fers; et on le plaça dans une prison plus décente, sous l'inspection de Mac-Guffog, qui, depuis l'accident arrivé à Portanferry, dont la prison avoit été en partie consumée par l'incendie de la douane, avoit obtenu dans cette maison d'arrêt une place inférieure de porte-clés.

Glossin, abandonné à lui-même dans cette solitude, eut le loisir de calculer toutes les chances qui existoient pour et contre lui. Il ne put se résoudre à regarder encore la partie comme désespérée. — Le domaine est perdu, disoit-il, cela va de droit. Pleydell et Mac-Morlan ne feront aucun cas de tout ce que je pourrai dire. Ma réputation! C'est une bagatelle. Que je conserve la vie et la liberté, je saurai gagner encore de l'argent, et m'en faire une autre. Voyons! Bertram étoit un enfant quand on l'a enlevé, son témoignage est donc insuffisant. Gabriel est un déserteur, un égyptien, un homme réprouvé par les lois. Meg Merrilies, la coquine est morte. Mais ces

maudites traites ! Hatteraick les avoit prises sans doute pour me menacer, m'effrayer, m'extorquer de l'argent ! Il faut tâcher de voir ce coquin, l'engager à être ferme, chercher à donner quelque autre couleur à cette affaire.

Méditant alors de nouvelles ruses pour couvrir ses anciennes fourberies, il passa son temps à arranger et à combiner des projets, jusqu'à l'heure de son souper, qui lui fut apporté par Mac-Guffog. Il chercha à le cajoler, lui fit boire un verre d'eau-de-vie, et finit par lui demander de lui procurer les moyens de voir Dirk Hatteraick.

— Impossible ! tout-à-fait impossible ! cela est contraire aux ordres exprès de M. Mac-Morlan ; et le capitaine (c'est ainsi que l'on appelle en Écosse le geôlier en chef) ne me le pardonneroit jamais.

Et comment le sauroit-il ? dit Glossin en lui mettant deux guinées dans la main.

Le porte-clés pesa l'or, le regarda, le mit dans sa poche. — Ah ! monsieur Glossin, vous connoissez les usages du pays ! Hé bien, à l'heure de fermer les portes, je reviendrai, et je vous conduirai dans sa prison. Mais il faudra que vous y restiez toute la nuit ; car il faut que je remette les clés au capitaine, qui ne me les rendra que demain matin. Demain je ferai ma visite uue

demi-heure plus tôt qu'à l'ordinaire, j'irai vous reprendre, et vous serez niché dans votre chambre avant que le capitaine fasse sa ronde.

Ils se séparèrent ainsi ; et, quand l'horloge eut sonné dix heures, Mac-Guffog arriva avec une petite lanterne sourde.

— Otez vos souliers, dit-il tout bas à Glossin, et suivez-moi. Glossin obéit en silence. Quand il fut sorti de la chambre, Mac-Guffog, voulant paroître remplir son devoir comme de coutume, cria assez haut : — Bonsoir, Monsieur, bonne nuit ! et affecta de fermer la porte et les verrous avec beaucoup de bruit. Il lui fit monter un escalier roide et étroit, au haut duquel étoit la porte de la salle des condamnés. Il l'ouvrit, remit à Glossin la lanterne, lui fit signe d'entrer, ferma la porte avec le même bruit, et s'en alla.

La chambre dans laquelle se trouvoit Glossin étoit fort grande, et pendant quelques instants la foible lumière qu'il avoit fut insuffisante pour qu'il pût distinguer les objets. Enfin ses yeux s'habituant peu à peu à l'obscurité, il aperçut de la paille étendue sur un mauvais lit au delà de la barre de fer qui traversoit la pièce. Enfin il vit un homme étendu sur ce lit. Il passa au-dessus de la barre, et s'approcha de lui.

— Dirk Hatteraick !

— Tonnerre et tempête ! dit le prisonnier en se

soulevant à demi, et en secouant ses fers, mon songe est donc vrai ! Allez - vous - en, et laissez-moi en repos. C'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Quoi, mon bon ami, faut-il que la crainte de garder la prison quelques semaines vous abatte ainsi ?

— Garder la prison ! Et pourquoi en sortirai-je ? mille diables ! pour être pendu. Laissez - moi. Faites vos affaires vous - même, et détournez de moi la lumière de votre lanterne.

— Allons, mon cher Dirk, ne vous effrayez pas. Je viens vous communiquer un plan superbe.

— Allez au fond de l'enfer, vous et vos plans ! Ce sont vos plans qui m'ont fait perdre mon vaisseau, ma cargaison, mon équipage, et qui vont me coûter la vie. Je révois, en ce moment que Meg Merrilies vous traînoit ici par les cheveux, qu'elle me donnoit le grand couteau qu'elle portoit toujours pendu à son côté ; et savez-vous ce qu'elle me disoit ? Tonnerre et tempête ! Soyez prudent, ne me tentez pas !

— Hatterraick, mon cher ami, levez-vous, et écoutez-moi.

— Non ! C'est vous qui avez causé tout le mal. C'est vous qui n'avez pas voulu que Meg gardât l'enfant. Elle l'auroit rendu quand il auroit eu

oublié ce qu'il avoit vu, et rien de ce qui s'est passé ne seroit arrivé.

— Mais, mon cher Hatteraick, vous déraisonnez : rappelez vos esprits.

— Je déraisonne, mille diables! nierez-vous que cette maudite attaque de Portanferry, qui m'a coûté mon vaisseau et son équipage, ne soit une de vos inventions, et pour votre intérêt?

— Mais, mon cher ami, vos marchandises.....

— Au diable les marchandises! J'en aurois eu d'autres. Mais, mille diables! perdre mon vaisseau, mes braves camarades, ma propre vie, pour un lâche coquin qui ne sait faire le mal que par les mains des autres! mille tonnerres, ne me parlez plus! je suis dangereux pour vous.

— Mais, Dirk, mais, Hatteraick, écoutez seulement quelques mots.

— Non, de par l'enfer! non!

— Une seule phrase!

— Non! non! mille malédictions! non!

— Eh bien, va-t'en au diable, chien d'obstiné, brute hollandaise, dit Glossin hors de lui en le poussant avec le pied.

— Mille millions de diables! dit Hatteraick en se levant et le saisissant au collet; tu le veux donc, eh bien! tu l'auras.

Glossin résista, lutta un instant, mais Hatte-

raick étoit pour lui un adversaire trop redoutable, et d'ailleurs la précipitation et la fureur de son attaque ne lui avoient laissé aucun moyen de défense; il fut renversé par Hatteraick, et le derrière de son cou porta avec violence, dans sa chute, sur la barre de fer dont nous avons parlé. Enfin la lutte ne se termina que par la mort de Glossin.

La chambre qui étoit sous la salle des condamnés étoit celle de Glossin, et par conséquent se trouvoit vide. Les prisonniers qui occupoient l'étage plus bas entendirent le bruit produit par sa chute et quelques gémissements. Mais les plaintes et les gémissements étoient une chose trop familière dans ce séjour d'horreur pour exciter la curiosité ou l'intérêt.

Le lendemain matin Mac-Guffog, fidèle à sa promesse, vint avant le jour. — Monsieur Glossin! dit-il à demi-voix.

— Appelle-le plus haut! dit Hatteraick.

— Monsieur Glossin! pour l'amour de Dieu, venez bien vite.

— Il ne sortira pas sans aide, dit Hatteraick.

— Mac-Guffog! cria le capitaine, qu'avez-vous donc à bavarder là-haut?

— Venez donc, pour l'amour de Dieu! répéta le porte-clés à voix basse.

En ce moment le geôlier parut avec de la

lumière. Il fut saisi d'horreur et d'étonnement, en voyant le corps de Glossin étendu par terre dans une position qui ne laissoit aucun doute sur sa mort.

Hatteraick étoit tranquillement étendu sur sa paille, à deux pieds de sa victime.

En relevant le cadavre de Glossin, on vit qu'il étoit mort depuis plusieurs heures, et il portoit des marques évidentes d'une mort violente. Sa première chute avoit offensé les vertèbres cervicales. Il avoit autour de la gorge des signes distincts de strangulation qui expliquoient la couleur noire de son visage. Sa tête étoit tournée sur son épaule gauche, comme si on lui avoit tordu le cou avec force. Il sembloit donc que son antagoniste acharné l'avoit saisi au gosier, et ne l'avoit pas lâché tant qu'il lui avoit senti un souffle de vie. La lanterne brisée en morceaux étoit auprès du cadavre.

Mac-Morlan se trouvoit dans la ville : on le fit avertir, et il arriva sur-le-champ.

Qui a amené Glossin ici? dit-il à Hatteraick.

— Le diable.

— Et pourquoi l'avez-vous tué?

— Pour l'envoyer au diable avant moi.

— Misérable! vous avez donc couronné par le meurtre de votre complice une vie remplie de crimes, sans le mélange d'une seule vertu!

— D'une seule vertu ! mille tonnerres ! j'ai toujours été fidèle à mes armateurs. Je leur ai toujours rendu un compte exact jusqu'au dernier schelling. Et à propos de compte, faites-moi donner ce qu'il faut pour écrire, pour que je les informe de ce qui vient de se passer. Qu'on me laisse tranquille une couple d'heures, et qu'on me débarrasse de cette charogne, tonnerres !

Mac-Morlan, après avoir rédigé le procès-verbal de ce nouvel événement, se retira, et donna ordre qu'on fournît au misérable ce qu'il demandait.

A l'heure du dîner lorsqu'on ouvrit sa porte, on trouva que le scélérat avait anticipé sur les droits de la justice. Il avait détaché une des sangles du lit, l'avait ajustée à un gros os, reste de son dîner de la veille, et étoit parvenu à l'enfoncer solidement dans une crevasse du mur, aussi haut qu'il l'avait pu en montant sur la barre de fer. Alors, s'étant passé un nœud coulant autour du cou, il avait eu la force de se laisser tomber comme s'il avait voulu s'agenouiller, et de garder cette posture tant qu'il avait conservé la connoissance.

On trouva la lettre qu'il avait écrite à ses armateurs. Elle ne rouloit que sur les affaires de leur commerce. Mais comme en leur rapportant les derniers événements il parloit plusieurs fois

du jeune Ellangowan, elle fut encore une preuve qui confirma les déclarations de Meg Merrilies et de Gabriel.

Pour n'avoir plus à nous occuper de ces misérables, j'ajouterai que Mac-Guffog perdit sa place, quoiqu'il assurât et qu'il offrit d'affirmer par serment qu'il avoit enfermé la veille Glossin dans sa chambre. Cependant sa version trouva des partisans, et les amateurs du merveilleux furent convaincus, avec le digne chantre M. Skriegh, que l'ennemi du genre humain avoit lui-même réuni ces deux scélérats, afin que leur vie, souillée par tous les crimes, se terminât par le meurtre et le suicide.

CHAPITRE XXVI.

« Pour résumer..... pour en finir..... »

SWIFT.

GLOSSIN étant mort sans héritiers, et sans avoir payé le prix des biens d'Ellangowan, ce domaine retomboit entre les mains des créanciers de Godefroy Bertram; et son fils, en faisant valoir ses droits à la substitution établie par son aïeul, pouvoit facilement en écarter la plus grande partie. Il confia le soin de ses affaires à MM. Pleydell et Mac-Morlan, en se bornant à leur dire que, dût-il retourner aux grandes Indes, il vouloit que tout ce qui étoit légitimement dû par son père fût payé jusqu'au dernier sou.

Mannering étoit présent quand il leur déclara ses intentions à cet égard. Il lui serra la main, et à compter de ce moment la plus parfaite intelligence régna entre eux.

En cet état de choses, les créanciers n'hésitèrent pas à reconnoître les droits du jeune Bertram, et lui firent l'abandon du domaine d'Ellangowan. On procéda à l'examen des titres de créance, dont la majeure partie étoit passée dans les mains de Glossin; et l'on trouva dans ses

comptes tant de fraudes et de friponneries que la masse des dettes en fut considérablement diminuée. L'argent comptant trouvé lors du décès de mistress Margaret Bertram, le prix qu'avoit produit son mobilier, et un peu d'aide de la part du colonel, suffirent pour tout acquitter.

Bertram ne tarda pas à aller prendre possession du château d'Ellangowan. Son installation s'y fit aux acclamations de tous les anciens vassaux de sa famille, qui s'étoient réunis comme pour un jour de fête. Mannering avoit tant d'empressement de faire commencer divers travaux dont il étoit convenu avec Bertram, qu'il alla sur-le-champ s'y établir avec sa famille, quoiqu'il ne pût y être logé aussi commodément qu'à Woodbourne.

La joie avoit presque entièrement bouleversé le cerveau du bon Dominus. En arrivant à Ellangowan, il monta les escaliers quatre à quatre pour arriver plus vite à une petite chambre située sous les tuiles, qui étoit autrefois son appartement, et que le logement beaucoup plus beau qu'il occupoit à Woodbourne n'avoit jamais pu lui faire oublier. Mais là une triste réflexion frappa tout à coup son esprit. Les livres! trois chambres du château d'Ellangowan n'auroient pas suffi pour les contenir, et pas une ne restoit vacante.

Cette pensée étoit quelque chose au plaisir

qu'il avoit de se revoir dans les lieux qu'il avoit habités si long-temps; mais au même instant Mannering le fit appeler. Il s'agissoit de l'aider à calculer les proportions des différents appartements dont il vouloit composer une grande et magnifique maison qu'il avoit dessein de faire construire à côté du nouveau château, dans un style répondant à la magnificence des ruines qui étoient dans son voisinage. Chaque pièce étoit indiquée sur le plan par le nom de l'usage auquel elle étoit destinée, et les yeux de Dominus, en tombant sur une des plus grandes, y lurent avec transport : BIBLIOTHÈQUE. Tout à côté étoit une chambre assez spacieuse et bien proportionnée; et on y lisoit : APPARTEMENT DE M. SAMPSON. — Prodigueux! prodigueux! prodigueux! s'écria-t-il avec enthousiasme.

M. Pleydell étoit retourné à Édimbourg; mais il revint pendant les vacances de Noël, comme il l'avoit promis. En arrivant à Ellangowan, il n'y trouva que le colonel, entouré de ses plans qui l'occupaient et l'amusaient beaucoup.

— Ah! ah! dit l'avocat, vous êtes seul? Et où sont ces dames? où est la charmante Julie?

— Elle se promène avec Lucy, Charles Hazlewood, Bertram et le capitaine Delasserre, un de ses amis, qui est ici depuis peu de jours. Ils sont allés à Dorncleugh pour y tracer le plan d'une

chaumière où Bertram compte établir Gabriel, qui paroît vouloir devenir tout-à-fait honnête homme. Eh bien! avez-vous terminé toutes les affaires de Bertram à votre tribunal?

— En un tour de main. Les vacances approchoient. Il n'y avoit pas de temps à perdre. Je l'ai fait reconnoître héritier d'Ellangowan devant la cour des massiers.

— La cour des massiers! Qu'est-ce que cela?

— C'est une espèce de saturnales judiciaires. Il faut que vous sachiez qu'une des conditions requises pour être massier ou officier subalterne dans notre cour supérieure, est d'être ignare et non lettré.

— Fort bien!

— Et, à l'approche des vacances, l'usage de ce tribunal est de constituer pour un jour ces gens ignares en cour supérieure, et de soumettre à leur décision quelque'une des affaires les plus difficiles, les plus épineuses, notamment des questions d'état, comme celle relative à notre ami Bertram.

— Que diable! mais cela n'a pas le sens commun.

— Oh! on trouve dans la pratique un remède contre l'absurdité de cette théorie. Quelques juges servent d'assesseurs à leurs subalternes, et font le rôle de souffleurs. Ce sont en général les affaires les mieux jugées. Vous savez que Cujas

a dit : *Multa sunt in moribus dissentanea, multa sine ratione*. Au surplus, cette cour a fait notre affaire, et nous avons bu ensuite chez Walker une jolie provision de vin de Champagne. Mac-Morlan fera la grimace quand il verra le mémoire.

— Ne vous inquiétez pas : nous ferons face au choc, et nous donnerons en réjouissance un régal à tout le pays chez mon amie mistress Mac-Candlish.

— Et vous prendrez Jack Jabos pour intendant de vos écuries.

— Cela pourroit bien être.

— Et qu'est devenu Dandy, le seigneur redoutable de Charlies-Hope?

— Il est retourné dans ses montagnes; mais il a promis à Julie de faire une descente ici au commencement de l'été avec la bonne femme, pour employer son style, et je ne sais combien d'enfants.

— Les petits coquins! Il faudra que je joue avec eux au colin-maillard et à la cligne-musette! Mais, qu'est-ce que tous ces plans? Tour au centre, semblable à la tour de l'aigle de Caernarvon, corps de logis, ailes..... Diable! avez-vous euvie que cette maison prenne sur son dos le domaine d'Ellangowan, et s'envole avec lui?

— Nous aurons soin de lester le domaine de

quelques sacs de roupies des Indes, pour l'empêcher de s'envoler.

— Ah! c'est de là que vient le vent? Alors je vois que le fripon de Bertram m'enlève ma maîtresse, la charmante Julie?

— Vous devinez très-bien.

— Il faut toujours que ces heureux coquins, ces jeunes gens, l'emportent sur nous, qui sommes de la vieille école! Au moins je ne perds pas tout espoir, Julie s'intéressera en ma faveur auprès de Lucy.

— A vous dire vrai, je crains qu'on ne vous tourne encore en flanc de ce côté-là.

— Vraiment?

— Un certain sir Robert Hazlewood est venu faire une visite à Bertram, croyant, pensant et imaginant...

— Ah! par pitié, faites-moi grâce des triples mots du baronnet.

— Eh bien! mon cher Monsieur, il a calculé que le domaine de Singleside sépare deux fermes qui lui appartiennent, qu'il est éloigné de cinq à six milles de celui d'Ellangowan, et que, pour la convenance mutuelle de deux propriétaires, on pourroit se décider à une vente, un échange, ou quelque autre arrangement.

— Eh bien! et Bertram?

— Bertram lui répondit qu'il regardoit l'ancien testament de mistress Margaret comme valable, comme la manière la plus simple d'arranger ses affaires de famille, et que par conséquent le domaine de Singleside étoit la propriété de sa sœur!

— Le coquin! il gagera mon cœur, comme il a gagné celui de ma maîtresse! Et puis?

— Et puis, sir Robert s'est retiré avec force compliments; mais peu de jours après il est venu faire une attaque de vive force. Il est arrivé dans une voiture à six chevaux, habit d'écarlate brodé, perruque bien poudrée, dans la plus grande tenue, comme l'on dit.

— Ah! ah! Et qu'a-t-il dit?

— Il a parlé, avec ses formes ordinaires d'éloquence, de l'attachement que Charles Hazlewood avoit conçu pour miss Bertram.

— J'entends, il a respecté le petit Cupidon, quand il l'a vu perché sur la colline de Singleside. Et la pauvre Lucy va-t-elle demeurer avec le vieux fou et sa femme non moins folle, car c'est le baronnet lui-même en jupons.

— Non : nous avons paré à cela. On va réparer le vieux château de Singleside : le jeune couple l'habitera; et, à la prière du baronnet, on l'appellera dorénavant le mont Hazlewood.

— Et vous, restez-vous à Woodbourne?

— Jusqu'à ce que ces plans soient exécutés. Voyez, je suis avec mes enfants, et cependant je puis être chez moi, s'il me prend par-ci par-là un accès de misanthropie.

— Fort bien ! et comme vous n'êtes qu'à deux pas du vieux château, vous pourrez à votre aise monter à la tour de Donagild, pour y contempler les corps célestes.

— Non, mon cher avocat, c'est ici que finit l'ASTROLOGUE.

FIN DE GUY MANNERING.



